BIBLIOTHECA HISTORICA ROMANIAE

27

PETRE DIACONU

LES PETCHÉNÈGUES AU BAS-DANUBE

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE
Bucarest — 1970

PRÉFACE

Il ne fait pas de doute que les migrations des populations turcomanes des steppes septentrionales du bassin Pontique vers la Péninsule balkanique, en traversant les territoires orientaux de notre pays, ont joué un rôle insigne dans le développement historique du Sud-Est européen, du IX^e^ au XII^e^ siècle. En effet, en commençant par les Petchénègues, pour continuer avec les Ouzes et ensuite avec les Coumans, ces groupes de pasteurs nomades imposèrent leur domination, plus ou moins longue, aux populations autochtones qui vivaient depuis les bords du Dniepr jusqu'aux hauteurs des Carpates, provoquant non seulement des destructions, mais même la dislocation des habitants obligés de se réfugier dans des zones moins exposées. Parfois aussi les envahisseurs s'installèrent à demeure, en groupes plus ou moins compacts, en chassant devant eux la population locale ou en s'infiltrant dans ses rangs, pour finir par être assimilés par cette dernière, non sans laisser des traces de leur présence dans la langue, la toponymie et l'hydronymie roumaines.

Au XI^e^ siècle, les Petchénègues font la guerre aux Byzantins dans les Balkans. S'ils remportent des victoires, ils essuient aussi des défaites. Byzance se servira d'eux comme mercenaires et les colonisera en terre d'empire. Finalement, leur puissance politique s'effondrera sur le champ de bataille de Lébounion.

On le voit, l'étude correcte de la présence des Petchénègues sur le territoire roumain et dans les Balkans s'impose comme une nécessité. Mais la chose implique la connaissance de la civilisation

matérielle de chacun des groupes auxquels nous nous référions, et celle également de leurs relations avec le milieu autochtone.

Considéré sous cet angle, le livre de Petre Diaconu, Les Petchénègues au Bas-Danube, *marque un début prometteur. L'auteur a déjà publié une intéressante série de recherches qui portent sur la présence des Petchénègues au Bas-Danube et sur leurs rapports avec l'Empire byzantin, en général, et plus particulièrement avec la Dobroudja byzantine. Son travail interprète avec acribie les sources narratives à la lumière des documents archéologiques également, pour analyser ainsi la chronologie et les voies de pénétration des Petchénègues dans la Péninsule des Balkans. Il aboutit de la sorte à des conclusions originales, comme celle de l'existence d'une administration byzantine ininterrompue en Dobroudja ou celle de la conclusion d'un traité de bon voisinage entre Byzantins et Petchénègues au commencement des années 40 du XI^e siècle.*

Quant aux débuts de l'infiltration petchénègue dans les territoires qui s'étendent à l'ouest du Dniestr, l'auteur montre que, à la lumière de l'archéologie, elle se produisit petit à petit, de l'Est à l'Ouest, à savoir entre le Dniestr et le Prut, vers la fin du premier tiers du X^e siècle; en Moldavie vers le milieu du même siècle, ce qui coïncide, sur le plan archéologique, avec la disparition des établissements du type Hlincea I; en Valachie, enfin, dans la seconde moitié à peine du X^e siècle, datation qui se confondrait avec la fin des établissements autochtones du type Dridu. C'est ainsi qu'on ne doit plus accepter stricto sensu *l'affirmation de Constantin Porphyrogénète dans le* De Administrando Imperio *que de son temps déjà les Petchénègues se seraient étendus de Sarkel à hauteur de Silistra.*

*Petre Diaconu aborde également avec courage d'épineuses questions de géographie historique, dans le but manifeste de circonscrire de plus près les zones géographiques où se déroulèrent les événements relatés dans les chroniques. Il propose des localisations tout à fait neuves de certains lieux cités par Anne Comnène dans l'*Alexiade. *C'est ainsi que, selon lui, les formations politiques de Tatos, de Sesthlav et de Satzas n'appartiendraient pas à la Dobroudja mais au nord-est de la Bulgarie. De même, il repousse la localisation des « Cent collines »* (Ἑκατὸν Βουνοί) *dans le nord de la Dobroudja et leur assigne le nord-*

est de la Bulgarie, et c'est dans leur voisinage qu'il place aussi les marais d'Ozolimnè. L'argumentation à laquelle Petre Diaconu a recours pour identifier ces toponymes repose sur une bonne interprétation des sources littéraires et des données archéologiques et ce sont là tout autant de points de vue originaux comparativement à tout ce qui a été écrit jusqu'ici à ce propos. Certes, l'on peut s'attendre à ce qu'ils provoquent d'amples discussions.

Il n'en est pas moins vrai qu'aucune des identifications qui circulent jusqu'à présent ne réunit l'adhésion unanime, chacune demeurant circonscrite au domaine des hypothèses.

Voilà pourquoi, indifféremment des objections que d'aucuns pourront opposer à telle ou telle des assertions de Petre Diaconu, je considère personnellement que son ouvrage mérite de pénétrer dans le circuit scientifique, car il représente, dans son ensemble, une importante réalisation, une vision historique nouvelle des événements dont le Bas-Danube a été le théâtre aux X^e^ et XI^e^ siècles.

Professeur Gh. Ştefan
MEMBRE CORRESPONDANT
DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

AVANT-PROPOS

Vers le milieu de la seconde moitié du siècle dernier, le célèbre byzantiniste russe que fut V. G. Vasiljevskij faisait paraître son ouvrage *Византия и Печенеги* (Byzance et les Petchénègues). Plus de quatre-vingt ans se sont écoulés depuis sa publication, sans que ce travail ait perdu de son actualité.

Pour son élaboration, l'auteur mit à contribution des sources byzantines, latines, arabes, d'autres encore, plus une abondante littérature de spécialité. C'est ainsi que le grand byzantiniste russe réussit alors à extraire des matériaux passés au crible de son esprit analytique et pénétrant, tous les éléments nécessaires à la peinture d'un ample tableau d'ensemble des relations byzantino-petchénègues.

Certes, à les juger à la lumière d'une nouvelle vision historique et interprétative des sources narratives, certaines des conclusions émises par Vasiljevskij nous semblent aujourd'hui incomplètes. En outre, il a abordé son sujet avec la relation de la grande invasion de l'an 1048, en dépit du fait que les Petchénègues entrèrent dans la sphère des préoccupations de la diplomatie byzantine dès la fin du IX^{e} siècle. Impressionné par la gravité des conflits politiques, ce grand savant traita la matière de son livre en suivant la trame des incessantes guerres byzantino-petchénègues, dont la Péninsule balkanique fut le théâtre, laissant ainsi de côté les périodes de rapports pacifiques entre les populations du Bas-Danube.

Si nous ajoutons à cela le fait que les Petchénègues ont joué un rôle dans l'histoire primaire du peuple roumain, nous avons indiqué du même coup les motifs qui nous ont poussé à entreprendre l'élaboration d'un nouvel ouvrage consacré au « phénomène petchénègue » au Bas-Danube.

Par Bas-Danube nous entendons tout l'espace géographique délimité par les Portes de Fer, à l'Ouest, les bouches du Danube, à l'Est, les Carpates, au Nord, et la chaîne des Balkans, au Sud.

Vu que l'histoire des régions qui constituent le Bas-Danube est encore marquée au XI[e] siècle par l'invasion des Ouzes, nous avons cru pouvoir insérer dans notre travail un chapitre relatif à ces proches parents des Petchénègues. La nécessité d'approfondir les faits que nous exposions nous a incité également à aborder parfois des problèmes de géographie et de démographie historiques, de même que certaines questions de chronologie.

Nous avons utilisé dans la rédaction de notre livre les données qu'offrent les sources littéraires, archéologiques, numismatiques et cartographiques. Par contre, c'est volontairement que nous avons omis la toponymie, pour la bonne raison qu'au stade actuel des recherches on ignore (à l'exception, bien entendu, du toponyme Peceneaga, en Dobroudja) quels sont les toponymes du Bas-Danube qui appartiennent en propre aux Petchénègues, aux Ouzes ou aux Coumans.

Tout en essayant de renouveler quelque peu l'histoire des Petchénègues au Bas-Danube, nous nous sommes astreint à nous en tenir aux sources le plus strictement possible.

l'Auteur

L'APPARITION DES PETCHÉNÈGUES SUR LE BAS-DANUBE ET LEURS PREMIÈRES INCURSIONS

Les Petchénègues (ou Patzinakitai comme les appelaient les chroniques byzantines [1]) sont signalés pour la première fois sur les territoires voisins de la Roumanie à la fin du IX^e siècle, à propos des luttes entre Magyars et Bulgares.

Le tsar Siméon désireux de tirer vengeance des Magyars qui avaient, en qualité d'alliés des Byzantins, mis à feu et à sang le nord-est de la Bulgarie, fit appel à l'assistance des Petchénègues. Le *De Administrando Imperio* de Constantin Porphyrogénète (qui est la principale source écrite de ces événements) nous apprend que les Petchénègues, conjointement avec les Bulgares, profitèrent d'un moment où les Magyars étaient partis faire du butin, pour envahir l'Atelkouzou, région habitée par eux et que, après avoir massacré les familles des Magyars, « ils chassèrent misérablement ceux qui étaient demeurés pour assurer la garde du territoire ». Quand, à leur retour chez eux les Magyars virent les ravages des envahisseurs, ils abandonnèrent l'Atelkouzou pour toujours et allèrent s'établir dans la plaine de Pannonie [2].

Ces événements se déroulèrent dans la dernière décennie du IX^e siècle, plus précisément, en l'an 896 [3].

---

[1] Certains Petchénègues sont connus aussi sous le nom de Kangars, Κάγγαρ (voir Constantin Porphyrogénète, *De Administrando Imperio*, éd. Gy. Moravcsik et R. J. H. Jenkins, Dumbarton Oaks, 1967, chap. 38, p. 170).

[2] *Ibidem*, chap. 40, p. 186. Les conflits entre Hongrois et Bulgares à la fin du IX^e siècle sont encore mentionnés par d'autres auteurs byzantins, parmi lesquels nous citerons Leo Grammaticus, *Historia*, Bonn, 1842, pp. 268—269; Théophanès Continuatus, *Chronographia*, Bonn, 1838, pp. 359—360; Skylitzès-Cédrénus, *Historiarum compendium*, II, Bonn, 1839, pp. 255 et suiv.

[3] V. N. Zlatarski, *История на българската държава през средните векове*, t. I, 2^e partie, Sofia, 1927, p. 313.

Leur interprétation a fait dire à toute une série d'historiens — roumains et autres — parmi lesquels nous nous bornerons à citer A. D. Xenopol[4], N. Iorga[5], C. C. Giurescu[6], Iulius Jung[7], Gyula Moravcsik[8] et Matthias Gyóni[9], que les Petchénègues s'installèrent dans le voisinage immédiat des bouches du Danube, à savoir au nord de celles-ci, à la fin du IX^e siècle[10].

---

[4] A. D. Xenopol, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), vol. II, Bucarest, édition soignée par I. Vlădescu, p. 146., s.a.

[5] N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, vol. II, Bucarest, 1937, pp. 402—403.

[6] C. C. Giurescu, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), vol. I, Bucarest, 1942, p. 305. C. Necşulescu, *Ipoteza formaţiunilor române la Dunăre în sec. XI* (L'hypothèse des formations politiques roumaines sur le Danube au XI^e siècle), dans RIR, II (1937), fasc. 1—2, Bucarest, p. 125, indique pour date de l'établissement des Petchénègues en territoire de Roumanie l'an 890, à la différence des autres chercheurs qui sont d'avis que la chose se produisit après le départ des Hongrois de l'Atelkouzou, soit en 896.

[7] Iulius Jung, *Contribuţie la istoria trecătorilor Transilvaniei* (Contribution à l'histoire des cols de Transylvanie) (trad. Biron), tirage à part de « Convorbiri literare », XXVII (1895), Bucarest, p. 29. L'auteur opine que les Petchénègues occupaient probablement d'ores et déjà la Transylvanie.

[8] Gyula Moravcsik, *Byzantinoturcica*, vol. I, Budapest, 1942, p. 46. Le savant hongrois atténue sa position dans la seconde édition, Berlin, 1958 ; à la page 87 il parle de la domination petchénègue sur les régions du Bas-Danube à partir de la première moitié du X^e siècle.

[9] Matthias Gyóni, *Zur Frage der rumänischen Staatsbildungen im XI. Jahrhundert in Paristrion* dans « Ostmitteleuropäische Bibliothek », Budapest, 1944, pp. 9—10.

[10] On le voit, le fait en soi implique nécessairement la localisation de l'Atelkouzou ; mais cette question n'a pas encore été tirée au clair, quoique les discussions continuent depuis longtemps. Les interprétations multiples données aux deux mentions relatives à l'Atelkouzou (*De Adm. Imp.*, chap. 38, p. 172 et chap. 40, p. 176) ont donné naissance à une grande variété d'opinion (voir la bibliographie dans le *Commentary* du *De Adm. Imp.*, vol. II, Londres, 1962, p. 148). Ainsi, alors que certains historiens ont identifié l'Atelkouzou avec la Lebedia, d'autres l'ont situé à l'ouest de cette dernière. Géza Fehér (*Atelkuzu területe és népe*, Budapest, 1913, p. 16) entendait sous ce nom la région d'entre le Dniepr et le Siret ; N. A. Oikonomidès, *Recherches sur l'histoire du Bas-Danube aux X^e—XI^e siècles : la Mésopotamie de l'Occident*, dans RESEE, III (1965), 1—2, p. 72 localise l'Atelkouzou entre le Dniepr et le Danube. A. D. Xenopol (*op. cit.*, p. 145) estimait qu'il se trouvait entre les Carpates et le Dniestr ; C. C. Giurescu, *op. cit.*, p. 287, l'identifie avec la région d'entre le Prut et le Dniestr, N. Iorga, *op. cit.*, p. 402, avec le Boudjak qui s'étend au nord des bouches du Danube. Personnellement, partant d'une part de la supposition que l'Atelkouzou n'était pas une région trop étendue (sinon, la facilité avec laquelle les Petchénègues y massacrèrent en 896 les gardiens et les familles des Hongrois demeurerait inexplicable) et, d'une autre, de l'observation que cette contrée a dû se trouver située à proximité des bouches du Danube (car ce n'est qu'ainsi que l'on peut expliquer l'efficacité des attaques magyares au sud du Danube), nous inclinons à croire que l'Atelkouzou devait désigner la moitié sud de la zone comprise entre le Dniestr et le Siret. C'est ce qui semble du reste ressortir de l'interprétation d'un autre passage du *De Administrando Imperio* (voir plus loin, p. 34—35).

Or, ce point de vue a été émis sans renvoi à quelque source écrite. Il s'appuie, sans doute, sur les deux passages que voici du *De Administrando Imperio:* « ... τὸ δὲ ἕτερον μέρος εἰς τὸ δυτικὸν κατῴκησε μέρος ἅμα καὶ τῷ βοεβόδῳ αὐτῶν καὶ ἀρχηγῷ, Λεβεδίᾳ, εἰς τόπους τοὺς ἐπονομαζομένους Ἀτελκούζου, ἐν οἷς τόποις τὰ νῦν τὸ τῶν Πατζινακιτῶν ἔθνος κατοικεῖ »[11]. (... quant à l'autre fraction, elle s'établit à l'Ouest avec son voïévode et commandant Lebedia, dans les contrées appelées l'Atelkouzou, contrées où habite actuellement le peuple des Petchénègues), et « Ὁ δὲ τόπος, ἐν ᾧ πρότερον οἱ Τοῦρκοι ὑπῆρχον, ὀνομάζεται κατὰ τὴν ἐπωνυμίαν τοῦ ἐκεῖσε διερχομένου ποταμοῦ Ἐτὲλ καὶ Κουζοῦ, ἐν ᾧ ἀρτίως οἱ Πατζινακῖται κατοικοῦσιν. »[12] (Et le territoire, où les Tiurcs (*Hongrois*) étaient auparavant, est appelé d'après le nom du fleuve qui le traverse Etel et Kouzou, territoire où dernièrement habitent les Petchénègues).

On peut tout au plus conclure de ces deux passages que les Petchénègues habitaient l'Atelkouzou à l'époque où fut écrit le *De Administrando Imperio*[13] et nullement qu'ils occupèrent la région respective aussitôt après le départ des Magyars qui l'avaient habitée.

En admettant d'ailleurs que l'Atelkouzou fût situé à proximité des bouches du Danube, on peut supposer et cela avec encore plus de fondement, que les lieux abandonnés par les Magyars auront été pris en possession plutôt par les Bulgares de Siméon que par les Petchénègues[14].

Il ne ressort donc pas des passages incriminés que les Petchénègues se soient établis au voisinage du Danube à la fin du IX^e^ siècle. Cela ne découle pas plus d'autres passages de l'œuvre de Constantin Porphyrogénète ni de quelque autre chroniqueur byzantin.

Les données dont on dispose permettent de soutenir que les Petchénègues n'y étaient pas non plus les maîtres au début du X^e^

---

[11] Constantin Porphyrogénète, *op. cit.*, chap. 38, pp. 170—172.

[12] *Ibidem*, chap. 40, p. 176.

[13] Le *De Administrando Imperio* a été écrit vers le milieu du X^e^ siècle. Voir K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, Munich, 1897, p. 60. Gy. Moravcsik, *op. cit.*, I, p. 364; voir aussi l'opinion de R. J. H. Jenkins dans l'introduction du *De Adm. Imp.*, p. 9.

[14] Evidemment, l'attaque de l'Atelkouzou par les Petchénègues et les Bulgares n'eut pas seulement pour but de venger Siméon, mais encore celui d'empêcher à l'avenir les attaques magyares. Aussi, après le départ des Hongrois de l'Atelkouzou, l'on doit supposer que les lieux abandonnés par eux auraient été pris en possession par les Bulgares et non par les Petchénègues. L'habile tsar bulgare n'aurait d'ailleurs pas admis de voir un péril en remplacer un autre (peut-être pire) dans une région où ses prédécesseurs avaient exercé leur autorité politique (voir V. N. Zlatarski, *op. cit.*, vol. I, 1re partie, Sofia, 1918, p. 277).

siècle [15]. Pareille affirmation se trouve confirmée par un récit de la *Chronique de Nestor*, relatif au conflit bulgaro-byzantin qui eut lieu à cette époque. On lit dans la chronique russe, à l'année 6423 (soit l'an 915 de notre ère) que « les Petchénègues envahirent pour la première fois le Pays russe et, après avoir conclu la paix avec Igor, ils allèrent au Danube. Cette année-là Siméon vint et ravagea la Thrace ; les Grecs envoyèrent chercher les Petchénègues ; les Petchénègues venus, ils voulurent attaquer Siméon, mais parmi les commandants grecs il survint une mésentente. Quand les Petchénègues les virent se disputer entre eux, ils s'en retournèrent. Mais les Bulgares attaquèrent les Grecs et les écrasèrent »[16].

Tout en faisant remarquer que les événements n'eurent pas lieu en 915, mais en 917, il nous faut signaler que l'information de la *Chronique de Nestor* relative au rôle des Petchénègues dans le conflit byzantino-bulgare est complétée par toute une série de relations renfermées dans les chroniques byzantines [17].

Voilà ce que ces dernières nous apprennent à ce sujet. Le stratège de Cherson, Jean Bogas [18], se trouvait à Constantinople pendant le conflit bulgaro-byzantin. Saisissant la gravité de la situation, il conseilla aux Grecs de conclure alliance avec les Petchénègues. Sa proposition fut acceptée et on l'envoya en personne mener des tratatives. De retour à Chersonèse, Jean Bogas prit contact avec les Petchénègues et, au terme de pourparlers extrêmement laborieux, il obtint leur appui dans la lutte contre les Bulgares. Après quoi il se rendit aux bords du Danube pour y attendre la flotte byzantine. Les vaisseaux grecs placés sous le commandement du drongaire Roman Lécapène — selon les sources byzantines — avaient été envoyés sur le Danube pour y transborder les Petchénègues d'une rive à l'autre.

Mais une dispute entre les deux commandants fit perdre confiance aux Petchénègues qui rebroussèrent chemin et regagnèrent

---

[15] Máiki Sandor, *Europa a magyarok honfoglalása*, Budapest. 1897, p. 24, soutient que les Petchénègues s'installèrent définitivement sur la rive gauche du Danube vers l'an 914. Une domination petchénègue en Valachie dans la première moitié du X[e] siècle a été également soutenue par Karácsony Iános, *Erdély és Szent-László*, dans « Erdély Muzeum », XXXII (1915), p. 15.

[16] Gh. Popa-Lisseanu, *Izvoarele istoriei românilor* (Les sources de l'histoire des Roumains), vol. VIII (*Cronica lui Nestor*), Bucarest, 1935, p. 57. Cf. *Повесть временных лет* (éd. P. V. Adrianova-Peretz), vol. I, Moscou, 1950, pp. 31—32.

[17] Theophanes Continuatus, pp. 386—389 ; Leo Grammaticus, p. 293 ; Skylitzès-Cédrénus, pp. 283—284.

[18] Sur Jean Bogas, voir aussi la correspondance échangée par le tsar Siméon et le patriarche Nicolas le Mystique, dans « Fontes Historiae Bulgaricae » VIII, (1961), pp. 210—212.

leurs contrées[19], tandis que les forces de terre byzantines étaient écrasées près d'Anchialos (au sud-ouest de Mésembrie) par les armées bulgares que Siméon conduisait en personne.

On le voit, les Petchénègues mentionnés dans la *Chronique de Nestor* et dans les sources byzantines comme étant sur le point d'intervenir en 917 sur le Danube inférieur pour prêter main forte aux Byzantins n'habitaient aucune région du voisinage immédiat du grand fleuve. Ils étaient probablement originaires des steppes pontiques septentrionales, des alentours du Dniepr, voisins de la Chersonèse taurique, ce qui se laisse entrevoir, semble-t-il, aussi dans le fait que, avant d'accourir à l'aide de Byzance, ils envahirent la Russie de Kiev. Or, comme il est plutôt difficile d'admettre que certains Petchénègues, établis quelque part sur le territoire roumain, aient d'abord attaqué les contrées russes et se soient ensuite dirigés dans la direction opposée pour prêter assistance aux Byzantins, nous sommes enclin à croire qu'il s'agit des Petchénègues des environs du Dniepr, lesquels, en route pour le Danube ou peu avant, attaquèrent les territoires kieviens.

Les chroniques ne nous offrent malheureusement pas assez d'éclaircissements à cet égard, mais la localisation des Petchénègues dans la steppe qui s'étend au nord du Pont est encore suggérée par cette circonstance que les Byzantins, désireux d'obtenir leur alliance, eurent recours au stratège de Chersonèse, Jean Bogas, autrement dit à celui des dignitaires grecs qui connaissait le mieux les Petchénègues, en premier lieu par suite de leur voisinage.

Si le fait que les Petchénègues furent gagnés en 917 à l'alliance byzantine grâce aux pourparlers menés par le stratège de Chersonèse ne constitue pas un contre-argument décisif au sujet de la présence des Petchénègues au début du X^e^ siècle à proximité du Danube, en revanche il nous fournit un sérieux argument pour localiser ces derniers dans une contrée aussi proche que possible de Chersonèse. Il convient du reste de noter que, lorsque le stratège de Chersonèse, Jean Bogas, dut entamer les pourparlers avec les Petchénègues, il ne se rendit pas au bord du Danube mais à Chersonèse.

L'opinion que les Petchénègues étaient présents en Moldavie dès la fin du IX^e^ siècle n'est aucunement attestée par la moindre preuve archéologique. On n'a trouvé jusqu'à présent nulle part en Roumanie, ni donc en Moldavie, le moindre élément de culture matérielle susceptible d'être attribué aux Petchénègues de la fin

[19] Etant donné que l'on parle maintenant aussi d'une tentative que Siméon aurait faite pour conclure alliance avec les Petchénègues (voir V. N. Zlatarski, *op. cit.*, pp. 381—382), il n'est pas exclu que ces derniers se soient retirés des bords du Danube, précisément à la suite d'une entente survenue entre eux et les Bulgares.

du IX^e siècle et du début du X^e. En outre, les établissements de Moldavie remontant à la fin du IX^e siècle et attribués à la population autochtone ne présentent aucun signe d'interruption de l'habitat [20], interruption que l'on pourrait alors mettre en rapport avec l'installation des Petchénègues dans cette région.

Ainsi donc, on peut affirmer, sans crainte d'erreur, qu'il n'existe jusqu'ici aucun indice d'une domination petchénègue en Moldavie, à la fin du IX^e siècle et au commencement du siècle suivant. Les Petchénègues ne dominaient pas même les régions situées entre le Prut et le Dniestr. En fait, il est difficile de parler de leur domination à cette époque et dans ces parages, aussi longtemps que la Bulgarie de Siméon était assez puissante pour maintenir son autorité politique sur des contrées du genre de celle qui s'étendent aux alentours de la rive gauche du Bas-Danube, contrées qui présentaient une grande importance stratégique et économique pour le premier Etat bulgare.

Les Petchénègues ne pouvaient s'établir dans ces régions qu'après la mort de Siméon, sous le règne du faible tsar Pierre, quand la Bulgarie, minée par des convulsions intestines, n'avait plus la force de s'opposer à la pression de ces derniers, refoulés à leur tour par une autre population « tiurque », les Ouzes, alliés des Khazares.

Et, en effet, dans la zone qui s'étend dans le voisinage immédiat du Danube (à savoir la moitié méridionale de la Moldavie et du territoire situé entre le Prut et le Dniestr), les établissements humains commencent à souffrir du fait des Petchénègues à peine vers la fin du premier tiers du X^e siècle. A ce propos, il convient de rappeler cette observation des archéologues soviétiques que les établissements autochtones du sud du territoire d'entre le Prut et le Dniestr cessent alors d'exister, précisément à cause de l'invasion des Petchénègues [21].

---

[20] Pour les établissements de Moldavie à cette époque voir M. Petrescu-Dîmboviţa, Emilia Zaharia et M. Dinu, *Şantierul arheologic Hlincea-Iaşi* (Le chantier archéologique de Hlincea-Jassy), dans SCIV, VI (1955), 3—4, pp. 687—707; Ion Nestor, *Slavii pe teritoriul R.P.R. în lumina documentelor arheologice* (Les Slaves sur le territoire de la R.P.R. à la lumière des documents archéologiques), dans SCIV X (1959), 1, pp. 49—63; Maria Comşa, *Slavii pe teritoriul R.P.R. în lumina cercetărilor arheologice* (Les Slaves sur le territoire de la R.P.R. à la lumière des recherches archéologiques), dans SCIV, X (1959), 1, pp. 65—79; Dan Gh. Teodor, *Contribuţii la cunoaşterea culturii Dridu pe teritoriul Moldovei* (Contributions à la connaissance de la civilisation de Dridu sur le territoire de la Moldavie), dans SCIV, 19 (1968), 2, pp. 227—278 (avec le reste de la bibliographie). Cf. M. Petrescu-Dîmboviţa, *Considérations sur le problème des périodes de la culture matérielle en Moldavie aux VI^e—X^e siècles*, dans RRH (1967), 2, pp. 181—199.

[21] G. B. Feodorov, *Rezultatele şi problemele principale ale cercetărilor arheologice din sud-vestul U.R.S.S. referitoare la primul mileniu al e.n.* (Les résultats et les pro-

C'est vers le milieu du X^e siècle et toujours pour la même raison que les établissements de la région centrale du territoire d'entre le Prut et le Dniestr commencent eux aussi à souffrir [22].

Il existe, à notre avis, des raisons pour supposer que les établissements dits du type Hlincea I, entre le Prut et le Siret, cessent également d'exister vers le milieu du X^e siècle par suite de l'apparition des Petchénègues.

Une preuve que c'est à peine alors que les Petchénègues se sont rapprochés du Danube nous est fournie par le fait que c'est à cette époque qu'ils effectuèrent leur première incursion dans les contrées situées au sud du Danube.

L'expédition (à laquelle participèrent entre autres les Magyars) se produisit en l'an 934. Aux dires des chroniqueurs byzantins — Georges le Moine [23], Pseudo-Syméon [24], Théophane Continué [25] — elle aurait été effectuée seulement par les Hongrois, puisqu'ils ne soufflent mot de la moindre participation des Petchénègues. Il résulte des récits qu'ils ont laissés, que les Magyars auraient dévasté toute la Thrace et même les environs de la capitale byzantine. En revanche, certains écrivains arabes, contemporains de ces événements, nous apprennent que l'expédition de 934 aurait été entreprise par une coalition de plusieurs populations où le rôle principal aurait appartenu aux Magyars et aux Petchénègues.

La source principale de l'expédition de 934 est l'œuvre de l'écrivain arabe Al Mas'udi [26]. Selon lui, l'attaque aurait été déclenchée en l'an 320 de l'Hégire (an 932 de notre ère). Mais il faut rectifier cette date en la comparant à celle fournie par un autre chroniqueur

---

blèmes principaux des recherches archéologiques dans le sud-ouest de l'U.R.S.S. relatives au premier millénaire de n.è.), dans SCIV, X (1959), 2, pp. 402—403. L'auteur opine que la destruction des établissements du Boudjak aurait eu lieu dans le premier quart du X^e siècle; mais la chose semble s'être produite dans le second quart du même siècle, fait imposé par le raccordement avec la date de la destruction des établissements du centre du territoire d'entre le Prut et le Dniestr.

[22] *Ibidem.*

[23] Georgius Monachus, Bonn, 1838, p. 913.

[24] Pseudo-Siméon, *Chronographia*, Bonn, 1838, pp. 422—423.

[25] Théophanès Continuatus, pp. 422—423.

[26] Al Mas'udi vit le jour à la fin du IX^e siècle à Bagdad et mourut en 957 au Caire. Il a écrit deux importants ouvrages : a) *Achbar al Samam*, dont il présenta en 943 un extrait intitulé *Murudsch al dhabab*; b) *Kitab at tanbih*, écrit en 955. Le premier de ces deux travaux a été imprimé en 1841 en traduction anglaise; en 1861 en est parue l'édition arabe; l'œuvre entière a été imprimée avec traduction française, en 9 volumes, entre les années 1861 et 1878. Enfin, les deux ouvrages en question d'Al Mas'udi ont été édités ultérieurement par De Goeje (« Bibliotheca Geographorum Arabicorum » Leyde, 1894, vol. VIII). Dans l'édition de Goeje le passage principal relatif à l'expédition de l'an 934 au sud du Danube est compris dans *le Murudsch al dhabab*, II, pp. 58—64.

arabe, Ibn-al-Ahtir. Ce dernier indique comme date exacte des événements l'an 322 de l'Hégire (21 déc. 933 — 9 déc. 934).

L'analyse du texte d'Al Mas'udi livre les informations suivantes : l'expédition fut effectuée par un groupe de quatre peuplades : les Baggard (Magyars), les Paknak ou Pakna (Petchénègues), les Bagna et les Mukarda. On n'a pas encore réussi à identifier ces deux dernières populations. Selon Al Mas'udi, les plus importants furent les Magyars et les Petchénègues. Ces derniers sont d'ailleurs désignés comme les plus vaillants. Toutes les populations mentionnées en l'occurrence étaient de race « tiurque » et menaient une vie mi-nomade et mi-sédentaire. Al Mas'udi relate qu'à un moment donné ces peuplades attaquèrent une ville byzantine qui s'appelait Walandar [27]. Cette ville comptait une importante population grecque et se dressait en un lieu d'accès difficile, entre une montagne et la mer, contrôlant ainsi la route qui, le long de la côte, menait à la capitale de l'Empire byzantin. L'offensive contre la ville de Walandar fut menée avec une armée de 60 000 cavaliers que l'on avait facilement réunie sans recrutement spécial. La position difficilement abordable et les fortifications de la place permirent à la population de repousser au début l'assaut de l'envahisseur. Quand l'empereur de Byzance, Romain Lécapène (991—944), reçut la nouvelle de l'assaut tenté contre la ville de Walandar, il y envoya une armée de 12 000 cavaliers, mercenaires étrangers, convertis au christianisme, et de 50 000 soldats byzantins. Jusqu'à l'arrivée de ces troupes, la garnison de la ville assiégée avait essuyé de lourdes pertes en hommes. L'armée byzantine arriva à Walandar au bout de 8 jours de marche. Après que les deux armées — celle des Byzantins et celle de envahisseurs — se furent rangées en bataille, le chef des Petchénègues, promettant une victoire sûre, demanda le commandement suprême ; ce qui lui fut accordé. Il disposa alors sur les deux flancs de nombreux escadrons à cheval, forts d'un effectif de 1 000 hommes chacun. Ces derniers attaquèrent le centre des forces constantinopolitaines qu'ils eurent tôt fait de tailler en pièces. La tactique du chef petchénègue fit subir à l'armée byzantine une lourde défaite ; elle laissa sur le champ de bataille — selon le témoignage d'Al Mas'udi — 60 000 morts dont les cadavres entassés constituaient des monceaux assez

---

[27] Il appert du texte d'Al Mas'udi que cette ville se trouvait à la frontière nord-est de l'Empire byzantin ; qu'elle avait une population grecque et qu'elle était située entre la montagne et la mer sur la route menant à Constantinople, à 8 jours de marche environ de la capitale de l'Empire. Compte tenu de toutes ces précisions on peut accepter, naturellement sous bénéfice d'inventaire, la localisation de Walandar à Develtos, ville située au sud de Mésembrie, comme l'a proposé J. Marquart dans *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*, Leipzig, 1903, pp. 60—74.

élevés pour permettre d'escalader l'enceinte de Walandar et de conquérir ainsi la ville. Al Mas'udi relate plus loin comment les Magyars et les Petchénègues vainqueurs massacrèrent la population mâle, réduisant femmes et enfants en esclavage et comment, ayant détruit la ville tout entière, ils poursuivirent leur avance à travers la Thrace et arrivèrent finalement sous les remparts de Constantinople.

Les envahisseurs firent halte sous les murs de la capitale pendant 40 jours durant lesquels ils libérèrent les femmes et les enfants en échange de tissus et d'habits précieux de brocard et de soie.

Ces événements sont encore rapportés par Al Mas'udi sous une forme abrégée dans son second ouvrage — *Kitab at tanbib* 7 et 11 (édition De Goeje), où il donne aux troupes coalisées le nom général de « Walandar » (al Walandarija).

Al Mas'udi note encore dans ledit ouvrage que « de nouvelles forteresses des Rhomées furent conquises de son temps par les Paknak» (Petchénègues). Mais il est difficile de préciser si cette information se rapporte à l'expédition de 934 de n.è. ou à une autre incursion petchénègue. Enfin, les populations Baggard et Paknak sont mentionnées par Al Mas'udi dans deux autres passages [28], sans que l'on puisse préciser, cette fois non plus, les événements et les lieux s'y rapportant.

Maintenant que nous venons de présenter les renseignements fournis par les chroniques arabes sur l'expédition magyaro-petchénègue de l'an 934, nous devons faire observer que l'identification des Baggard avec les Magyars et celle des Paknak ou Pakna, avec les Petchénègues est due aux éditeurs d'Al Mas'udi et qu'elle est acceptée par des spécialistes des questions orientales comme J. Marquart, Géza Kuun, Gyula Moravcsik [29].

De ce qu'Al Mas'udi relate sont moins importants les événements qui se déroulèrent à Walandar, que la circonstance que c'est en 934 que les Petchénègues effectuèrent leur première incursion au sud du Danube, fait qui implique que le territoire d'où ils déclenchèrent leur incursion, c'est-à-dire la région où ils étaient établis, était à cette date-là bien plus proche des bouches du Danube [30].

[28] Al Mas'udi, *Murudsch al dhabab*, I, p. 212 ; Idem, *Kitab at tanbib*, 7 et 11.

[29] Références recueillies dans les travaux de St. Runciman, *The Emperor Romanus Lecapenus and his reign*, Cambridge, 1929 et *A history of the first Bulgarian Empire*, Londres, 1930.

[30] Dans les Petchénègues faisant partie de cette coalition il ne faut pas voir à tout prix ceux qui auraient vécu vers le milieu du X[e] siècle en Hongrie et en Transylvanie. S'il s'agissait de ces derniers, la route de l'envahisseur vers Constantinople n'aurait plus emprunté le littoral de la mer Noire. Par conséquent, il faut bien admettre que les Hongrois s'allièrent aux Petchénègues des régions septentrionales des bouches du Danube, c'est-à-dire de l'Atelkouzou. L'occupation de l'Atelkouzou par les Petchénègues dut survenir justement à cette époque.

La présence des Petchénègues vers le milieu du X^e siècle dans les contrées proches du Danube est attesté en premier lieu par Constantin Porphyrogénète. Le chapitre 9 de son *De Administrando Imperio* fait mention, entre autres, que de son temps, les Russes en côtoyant le rivage quand ils se dirigeaient vers Constantinople, « jusqu'à ce qu'ils arrivaient aux bouches du Danube, étaient attaqués continuellement par les Petchénègues » [31].

De ce passage on ne peut comprendre qu'une seule chose, à savoir qu'au milieu du X^e siècle, les Petchénègues contrôlaient efficacement tout le littoral septentrional de la mer Noire entre l'embouchure du Dniepr et le delta du Danube, ce qui incommodait manifestement les expéditions navales des Russes.

C'est pour éviter les éventuels désagréments provoqués par les attaques petchénègues que les Russes se seront alliés bien des fois à ces derniers. Une alliance de ce genre nous est connue grâce à la Chronique de Nestor [32]. L'an 944 le knèze de Kiev, Igor, qui s'était gagné plusieurs peuplades, dont les Petchénègues, se mit en route pour Constantinople. Mais au bord du Danube une ambassade byzantine vint à sa rencontre et lui demanda, en échange du payement d'un tribut plus élevé que celui octroyé autrefois à Oleg, de cesser sa marche sur Constantinople. Le prince de Kiev, s'étant consulté avec sa družina, accepta l'offre des Grecs et rentra dans son pays. Toutefois, pour essayer d'acquitter ses promesses envers les Petchénègues, il les incita à attaquer le territoire bulgare. Mais l'invasion des territoires bulgares en 944 n'est signalée par aucune

---

[31] Constantin Porphyrogénète, *De Adm. Imp.*, p. 60. Le byzantiniste grec N. A Oikonomidès s'est penché sur ce passage. Il estime (*op. cit.*, p. 71) qu'au milieu du X^e siècle les Petchénègues étendaient leur domination jusqu'au bras de Sulina. Il invoque comme argument la mention expresse de l'empereur Constantin Porphyrogénète que les Russes faisant route vers Constantinople étaient poursuivis par les Petchénègues jusqu'à Sulina. Personnellement, nous sommes d'avis que la mention faite par le basileus-chroniqueur ne doit pas être prise *ad litteram*. Du reste, l'autorité petchénègue sur la moitié nord du delta du Danube ne pouvait pas s'y exercer car cette région foisonnait en marécages, en étangs et en canaux. Il est plus juste d'admettre qu'à cette époque la domination petchénègue s'étendait jusqu'au bras de Chilia, le plus septentrional des bras du Danube, et que la mention de « Sulina » en tant que limite sud de cette domination a dû être dictée par la circonstance que c'était pour lors la localité la mieux connue des Byzantins de Constantinople, entre toutes les localités qui pouvaient exister alors aux bouches du fleuve.

[32] P. V. Adrianova-Peretz, *op. cit.*, vol. I, pp. 33—34; Gh. Popa-Lisseanu, *op. cit.*, p. 59. Voir sur cette expédition, V. N. Zlatarski, *op. cit.*, p. 543; S. N. Azbelev, *Об истолковании двух известий повести временных лет* (*К болгаро-русским отношениям в X веке*), dans *Studia in honorem M. S. Drinov*, Sofia, 1960, pp. 235—240. Un chercheur bulgare V. Giudzelev, dans *«Исторически преглед»* XXIV, 6, Sofia, 1963, pp. 40—48 croit que les incursions d'Igor se produisirent en 943.

chronique byzantine. Faute de plus amples détails, nous sommes donc dans l'impossibilité de savoir si les Petchénègues envahirent ou non la Bulgarie en 944 et, au cas où ils le firent, quelles furent les proportions de leurs ravages et les conséquences de leur attaque.

Dans l'état actuel des recherches on ne sait même pas quels groupes de Petchénègues participèrent à l'expédition d'Igor [33]. Quoi qu'il en soit, leur présence comme maîtres des territoires situés au nord des bouches du Danube vers le milieu du X[e] siècle, est dorénavant une réalité historique, dûment constatée aussi par l'archéologie.

[33] S. N. Azbelov, *op. cit.*, estime que les Petchénègues du Dniepr participèrent à cette expédition.

LA VALACHIE SANS LES PETCHÉNÈGUES DANS LA SECONDE MOITIÉ DU X^{e} SIÈCLE

A en croire le *De Administrando Imperio*, il faudrait admettre que du temps de Constantin Porphyrogénète les Petchénègues ont dominé aussi la moitié orientale de la Valachie. Voici en effet ce qu'on y lit au chap. 42 : «Ἀπὸ δὲ κάτωθεν τῶν μερῶν Δανούβεως ποταμοῦ τῆς Δίστρας ἀντίπερα ἡ Πατζινακία παρέρχεται, καὶ κατακρατεῖ ἡ κατοικία αὐτῶν μέχρι τοῦ Σάρκελ, τοῦ τῶν Χαζάρων κάστρου» [34]. (C'est des contrées inférieures du Danube, en face de Distra (Silistra) que s'étend la Patzinakia et leur habitat domine jusqu'à Sarkel, la forteresse des Khazares).

Il ne faut cependant pas prendre cette information au pied de la lettre. On devrait seulement retenir de ce passage que la domination des Petchénègues s'étendait à un territoire très étendu, sans qu'elle s'exerçât exactement depuis Silistra jusqu'à Sarkel [35]. Il n'est pas exclu que la mention de ces deux toponymes pour délimiter un territoire si vaste ne soit qu'un artifice de stylistique pour permettre à l'auteur impérial de disserter sur la cité de Sarkel, comme il le fait du reste [36].

A juger la question du point de vue archéologique, il n'y a aucune raison d'admettre que les Petchénègues étaient déjà maîtres de la Valachie. Notre opinion repose sur la constatation que les établissements du type Dridu en Valachie continuent d'exister pendant tout le X^{e} siècle aussi. Autrement, la venue des Petchénègues en Valachie vers le milieu du X^{e} siècle aurait dû, ici aussi, tout comme leur pénétration dans les contrées situées entre le Prut

[34] Constantin Porphyrogénète, *op. cit.*, chap. 42, p. 182.

[35] Il est certain qu'à cette date il ne saurait plus s'agir d'une domination petchénègue aussi étendue, c'est-à-dire dans les contrées du Don inférieur où ils n'exerçaient plus leur autorité politique. Ils en avaient déjà été chassés par les Ouzes.

[36] Constantin Porhyrogénète, *op. cit.*, p. 182.

et le Dniepr ou en Moldavie, faire cesser le cours de la vie des autochtones dans les établissements [37]. Certes, on peut objecter qu'il n'est pas obligatoire que les établissements de la population autochtone aient cessé immédiatement d'exister là où les Petchénègues avaient pénétré. Mais il aurait fallu alors retrouver dans les établissement de la plaine valaque du type Dridu quelques éléments archéologiques au moins (psalia, pointes de flèches, pièces de harnachement, chaudrons en terre cuite à fond curviligne) susceptibles d'être attribués aux Petchénègues [38].

En Valachie non plus on n'a pas trouvé dans des établissements autres que ceux du type Dridu des vestiges que l'on puisse attribuer aux Petchénègues du milieu et de la seconde moitiè du X[e] siècle [39]. Par conséquent, l'affirmation faite par Constantin Porphyrogénète que les Petchénègues étendaient de son temps leur domination jusque devant Silistra ne trouve pas de confirmation archéologique.

Elle n'en trouve pas davantage dans d'autres sources écrites. Bien au contraire, si l'on tenait compte du témoignage de Skylitzès-Cédrénus relatif à la guerre que se livrèrent Jean Tzimiskès et Sviatoslav, on verrait que l'information du Porphyrogénète entre visiblement en contradiction avec celle de Skylitzès-Cédrénus. En l'an 971, après la capitulation des troupes de Sviatoslav, l'empereur Tzimiskès qui se trouvait à Silistra (Dorostolon) y fut visité entre autres par *les chefs locaux de forteresses d'outre-Danube*, situées par conséquent sur le territoire qui s'étend en face de Silistra : « ... καὶ προσῆλθον αὐτῷ πρέσβεις ἐκ Κωνσταντείας καὶ τῶν ἄλλων φρουρίων τῶν

---

[37] Pour les établissements du type Dridu voir I. Nestor, *Contributions archéologiques au problème des Proto-Roumains. La civilisation de Dridu. Note préliminaire*, dans «Dacia», N. S., II (1958), pp. 371—382.

[38] On pourrait objecter ici aussi qu'il n'est pas obligatoire que des éléments de la culture matérielle « tiurque » ancienne existent dans des établissements autochtones, mais des observations portant sur des situations analogues rencontrées en Roumanie (par exemple en Dobroudja) et ailleurs autorisent ce point de vue.

[39] La sépulture de Tangîru, qui représente probablement la tombe d'un cavalier petchénègue enseveli avec son cheval, sous un *tumulus*, date à notre avis plutôt du XI[e] siècle que du X[e] siècle— Elle a été publiée par D.Berciu, *Săpăturile arheologice de la Tangîru* (Les fouilles archéologiques de Tangîru), dans « Materiale », V (1959), Bucarest, p. 152. C'est encore au XI[e] siècle ou peut-être même au début du siècle suivant qu'appartient la tombe d'un cavalier nomade fouillée à Movilița, district d'Urziceni (Gh. Diaconu et Petre Diaconu, *Un mormînt de călăreț nomad din secolele XI—XII descoperit la Movilița (r. Urziceni, reg. București)* (Une sépulture de cavalier nomade des XI[e]—XII[e] s. découverte à Movilița (district d'Urziceni, rég.de Bucarest)), dans SCIV, 18 (1967), 1, pp. 135—140. A la même époque remonte également une autre sépulture de cavalier nomade, découverte à Jilava, près de Bucarest (voir Dinu V. Rosetti, *Siedlung der Kaiserzeit und Völkerwanderungszeit bei Bukarest*, dans « Germania », XVIII (1934), p. 209).

πέραν ἱδρυμένων τοῦ Ἴστρου, ἀμνηστίαν κακῶν αἰτούμενοι καὶ ἑαυτοὺς ἐγχειρίζοντες σὺν τοῖς ὀχυρώμασιν »[40].

La constatation qu'en 971 il existait en Valachie de pareilles places fortes — probablement des établissements fortifiés en terre et en bois — vide de leur contenu les dires de Constantin Porphyrogénète suivant lequel la Patzinakia se serait étendue de son temps jusque devant Silistra. Autrement dit, si les Petchénègues s'étaient trouvés établis, sous le règne de l'écrivain impérial, dans la moitié est de la Valachie, il n'y aurait plus eu là-bas de forteresses ou d'établissements fortifiés à l'époque de Jean Tzimiskès. Compte tenu que de telles fortifications appartenaient à la population autochtone, il est difficile d'admettre que les Petchénègues les auraient épargnées dans l'éventualité qu'ils auraient dominé ou contrôlé la plaine et tout le reste de la Valachie[41].

En outre, la soumission des chefs locaux de certaines forteresses de la rive gauche du fleuve à l'empereur Jean Tzimiskès implique *ipso facto* l'extension de la domination byzantine auxdites places fortes et, implicitement, aux territoires s'étendant devant Silistra. Or, rien ne nous autorise à croire que la domination de Byzance s'exerçât en l'occurrence au détriment des Petchénègues.

N. A. Oikonomidès[42], partant de la mention rencontrée dans le *taktikon* de l'Escurial (des années 975—979) d'un stratège de la

---

[40] Skylitzès-Cédrénus, *op. cit.*, p. 401. Certains historiens sont d'avis que Constantia de ce texte aurait été située au nord du Danube, plus précisément en Valachie. Mais, d'après toutes les probabilités, Skylitzès-Cédrénus se rapporte ici à Constantia de Dobroudja, appelée comme telle aussi par Constantin Porphyrogénète (*De Adm. Imp.*, p. 60). Par conséquent, du texte plus haut reproduit il faudrait entendre qu'au moment où l'empereur Jean Tzimiskès se trouvait à Dorostolon (Silistra), des envoyés de Constantia de la droite du Danube et des forteresses de la gauche du fleuve, étaient arrivés chez lui. Si Constantia de ce passage n'est pas Constantza, elle pourrait être alors une autre localité dont le nom rappelle celui de Constantiana Daphne. A notre avis, Constantiana Daphne se trouvait sur la rive droite du Danube au lieu où on rencontre aujourd'hui les ruines de la forteresse de Pîrjoaia (dép. de Constanța). Voir Petre Diaconu, *În căutarea Daphnei* (A la recherche de Daphné) dans « Tomis », VII (1969), 4, p. 17.

[41]. On le sait, l'invasion des Petchénègues a mis fin la plupart du temps aux établissements humains des régions où ils avaient pénétré. A preuve, en ce sens, les observations archéologiques, ainsi qu'une mention du *De Adm. Imp.* (chap. 37, p. 168) relative aux établissements déserts des abords du Dniestr, précisément à l'époque où les Petchénègues dominaient cette région. L'action de destruction des fortifications s'étendait biens des fois aux régions qui échappaient à leur contrôle. C'est ainsi que l'on peut citer le cas de Capidava — forteresse de la rive droite du Danube, en territoire byzantin — détruite par les Petchénègues en l'an 1036. Voir Petre Diaconu, *Despre pecenegi la Dunărea de jos în prima jumătate a secolului al XI-lea* (Sur les Petchénègues au Bas-Danube à la première moitié du XI[e] siècle), dans SCIV, 18 (1967), 3, p. 170.

[42] N. A. Oikonomidès, *op. cit.*, pp. 68—73.

Mésopotamie occidentale, arrive à la conclusion que les territoires du Bas-Danube furent, immédiatement après l'an 971, organisés en un duché de la Mésopotamie occidentale (Μεσοποταμία τῆς Δύσεως). Essayant d'expliquer le nom donné à la nouvelle province byzantine, il fait certains rapprochements avec le nom d'Atelkouzou. Pareilles analogies sont déterminées par l'opinion qu'Atelkouzou signifiait dans les langues « tiurques » anciennes la « région d'entre les rivières »[43]. Il s'agirait dans ce cas de la transposition en grecd'un nom « tiurc » — phénomène pleinement naturel dans les conditions de réinstauration de la domination byzantine au Bas-Danube, en l'an 971. Par conséquent, parallèlement à la traduction du mot Atelkouzou par Mésopotamie, on aurait aussi à faire à l'extension de cette dernière appellation à une zone bien plus vaste que celle qui correspondait à l'Atelkouzou. Ainsi, par Mésopotamie occidentale il faudrait entendre, selon N. A. Oikonomidès, une zone plus large qui aurait compris l'ancien Atelkouzou, la plaine du Danube et, naturellement, le nord-est de la Bulgarie, ainsi que la Dobroudja. Tout en consignant le point de vue exprimé par N. A. Oikonomidès (avec cette précision qu'il n'existe aucune preuve qu'en 971 la domination byzantine ait englobé aussi la moitié sud du territoire d'entre le Dniestr et le Siret, que nous considérons être l'Atelkouzou), nous nous empressons d'ajouter qu'il n'est toutefois pas exclu qu'en 976, année qui marqua la reprise de la révolte bulgare, la Mésopotamie occidentale se soit réduite à la moitié septentrionale de la Dobroudja.

Cette région, enserrée de deux côtés (à l'ouest et au nord) par le Danube et au sud par la rivière de Carasu, pouvait constituer à elle seule une authentique Mésopotamie. Pareille situation serait, quoiqu'il en soit, en concordance avec les données littéraires et archéologiques dont l'interprétation nous a déterminé à émettre le postulat que la domination byzantine ne fut jamais évincée de la Dobroudja septentrionale après l'an 976[44].

---

[43] Voir la bibliographie de Const. Porph. *De Adm. Imp.*, II, *Commentary*, Londres, 1962, p. 148.

[44] Voir Petre Diaconu, *Zur Frage der Datierung des Steinwalles in der Dobroudscha und der Lokalisierung der im Berichte des griechischen Toparchen geschilderten Ereignisse*, dans « Dacia », N. S., VI (1962), pp. 317—335. Nous soutenions, entre autres, dans cet article, que le grand vallum de pierre qui traverse toute la Dobroudja du Danube à la mer Noire, entre Cernavoda et Constantza avait été dressé précisément contre les Byzantins du nord de cette province (alliés aux Petchénègues).

DONNÉES ARCHÉOLOGIQUES À PROPOS DE LA FORTIFICATION DES FORTERESSES DE DOBROUDJA PAR LES BYZANTINS

La chronique de Skylitzès-Cédrénus note, au lendemain de la cessation des luttes qui mirent aux prises, devant Dorostolon (Silistra), Byzantins et Kiéviens en 971, le fait suivant : «τῶν δὲ Ῥῶς ἀποπλευσάντων, τῶν παρὰ ταῖς ὄχθαις τοῦ ποταμοῦ φρουρίων καὶ πόλεων πρόνοιαν θέμενος ὁ βασιλεὺς καὶ φρουρὰν καταλιπὼν τὴν ἀρκοῦσαν ἐς ἤθη τὰ Ῥωμαίων ἀνέζευξεν » [45]. (Quand la flotte russe se fut éloignée, l'empereur accorda son attention aux forteresses et aux villes des bords du fleuve et, après y avoir laissé une garnison suffisante, il leva le camp pour la résidence des Rhomées, i.e. Constantinople).

Il est aisé d'observer que le passage que nous venons de reproduire consigne certaines mesures destinées à renforcer la frontière byzantine au Bas-Danube.

Comme les indications fournies par notre source dépassent le cadre accoutumé d'informations de chronique, leur vérification s'impose. Aussi nous proposons-nous de rechercher dans les pages qui suivent de quelle manière elles se reflètent dans les observations découlant des recherches archéologiques.

Mais, avant tout, une question se pose à l'esprit, celle de savoir sur laquelle des deux rives du Danube se dressaient les forteresses et les villes dont il est question. A prendre *ad litteram* la phrase de Skylitzès-Cédrénus, il faudrait admettre qu'elles se trouvaient de part et d'autre du fleuve. En effet, il y est dit qu'elles étaient situées παρὰ ταῖς ὄχθαις τοῦ ποταμοῦ. Si l'on prend en considération l'acception de « rive escarpée » qu'a le mot ὄχθη, il résulte que lesdites forteresses et villes se dressaient sur la rive droite du Danube, à la fois élevée et escarpée. Aussi l'emploi de ὄχθη au pluriel doit-il être

[45] Skylitzès-Cédrénus, II, Bonn, 1839, p. 412.

apprécié comme une modalité d'expression, une licence littéraire, propre du reste au style de Skylitzès.

Qu'il en est bien ainsi, c'est ce qui résulte également d'autres passages de la même chronique. Nous nous bornerons à invoquer un seul exemple. Parlant des trois forteresses cédées par Constantin IX Monomaque à Kégen, le même chroniqueur écrit : καὶ φρούρια τρία ἀπὸ τῶν ἐν ταῖς ὄχθαις ἱδρυμένων τοῦ Ἴστρου εἵλήφει[46] (et il reçut trois des forteresses fondées sur les bords de l'Istros). Or, on le sait, ces « trois forteresses » étaient situées au sud du fleuve.

Par conséquent, les forteresses et les villes qui retinrent l'attention de Skylitzès-Cédrénus ont dû se trouver sur la rive droite du Danube inférieur.

Il n'est d'ailleurs pas exclu qu'il s'agisse là de forteresses de l'époque romaine, ruinées vers les VI^{e}—VII^{e} siècles.

L'examen de certaines de ces forteresses a abouti à la conclusion qu'elles ont subi à un moment donné une vaste opération de nivellement[47]. A Dinogetia-Garvăn, par exemple, où il existait des monticules de décombres, on les rasa et les matériaux ainsi éliminés servirent à combler les fosses[48], en vue d'obtenir une surface aussi plane que possible. Les décombres, répandus sous forme d'une couche assez épaisse[49], s'étendent fréquemment par-dessus un niveau de sol stérile qui marque la période écoulée entre le moment où la cité romano-byzantine fut détruite et celui où le nivellement fut effectué[50]. L'étude de ces décombres montre l'absence des pierres. D'où notre conviction qu'elles auront été *récupérées* pour servir à réparer ce qui restait encore debout des murailles de la place[51].

On a observé à Capidava aussi une situation analogue. Là encore les décombres résultant du déblaiement des ruines ont été dispersés sur une vaste aire. Le nivellement est plus évident dans la partie sud-ouest de la cité, à savoir dans le secteur dit du « *castellum* du VI^{e} siècle ».

---

[46] Idem, *op. cit.*, p. 584. Voir aussi plus bas, note 162.

[47] Gh. Ştefan, dans *Dinogetia*, I, 1967, p. 22.

[48] Em. Condurachi, I. Barnea, Petre Diaconu, *Nouvelles recherches sur le « limes » byzantin du Bas-Danube aux X^{e}—XI^{e} siècles*, dans *Thirteenth International Congress of Byzantine Studies*, Oxford, 1966 (tirage à part), p. 5 ; reproduit dans *Proceedings of the XIIIth International Congress of Byzantine Studies*, London—New York—Toronto, 1967, p. 183.

[49] Leur épaisseur atteint parfois 1 mètre (voir Gh. Ştefan, *op. cit.*, p. 5).

[50] Gh. Ştefan et collab., *Săpăturile arheologice de la Garvăn* (Les fouilles archéologiques de Garvăn), dans « Materiale », V (1959), pp. 575—576.

[51] Em. Condurachi, I. Barnea, Petre Diaconu, *op. cit.*, p. 5 (Voir aussi *Proceedings...*, p. 183).

L'ampleur et la manière organisée des nivellements [52] dénotent que les opérations de déblaiement des ruines se sont effectuées dans un but nettement précisé, lequel ne pouvait être que le réaménagement des places fortes afin de les rendre utilisables, naturellement dans d'autres conditions que celles de l'époque romano-byzantine. C'est du reste ainsi que l'on s'explique pourquoi à Dinogetia-Garvăn, parallèlement au nivellement des décombres, on entreprit la réparation des murailles [53], des tours [54] et de la porte [55], tandis qu'à Capidava l'on élevait un nouveau mur d'enceinte fait de blocs de pierre et de terre glaise [56].

A ce qu'il semble, une activité identique se déroula aussi dans d'autres cités de la rive du Danube. Ce serait le cas, par exemple, de Noviodunum-Isaccea et de Carsium-Hîrşova [57]. Mais l'imprécision des données recueillies ne nous permet pas de nous arrêter à leur sujet.

Les observations stratigraphiques ont mené à la conclusion que le opérations de réaménagement des forteresses se sont déroulées à un moment de la haute époque féodale [58] et l'examen des matériaux archéologiques, datés parfois à l'aide de monnaies de Jean Tzimiskès, a permis de restreindre l'époque de restauration des fortifications aux années immédiatement postérieures à la victoire byzantine sur les soldats de Kiev sous les murs de Silistrie [59].

Les fouilles effectuées en 1950 à Dinogetia-Garvăn ont ramené à la lumière quelques murs de pierre et de terre glaise se distinguant de tous les autres par le fait qu'ils sont directement fixés au-dessus du niveau des constructions remontant à l'époque romano-byzantine [60]. Ces murs ne se trouvent que dans le secteur nord des fortifications. La disposition des constructions sur le plan suggère les limites d'ha-

---

[52] Gh. Ştefan et collab., *op. cit.*, p. 576.

[53] Em. Condurachi, I. Barnea, P. Diaconu, *Nouvelles recherches...*, p. 5 et *Proceedings...*, p. 183. Pour assurer au mur d'enceinte une plus grande résistance en cas d'attaque, le terrain, dans son voisinage immédiat, fut dégagé des ruines et des décombres — sur 15 m de large — jusqu'au roc (Gh. Ştefan, dans *Dinogetia*, I, 1967, p. 20).

[54] Gh. Ştefan, I. Barnea et B. Mitrea, *Şantierul Garvăn (Dinogetia)* (Le chantier Garvăn (Dinogetia)), dans « Materiale », VIII (1962), pp. 686—687. Cf. Gh. Ştefan, *Dinogetia*, I, p. 22.

[55] Voir, ici-même, note 176.

[56] Gr. Florescu, R. Florescu, Petre Diaconu, *Capidava*. I, 1958, pp. 135—138.

[57] Em. Condurachi, I. Barnea, Petre Diaconu, *op. cit.*, pp. 183—184.

[58] Gh. Ştefan et collab., *op. cit.*, p. 575.

[59] *Ibid.*, 576; cf. Em. Condurachi, I. Barnea, Petre Diaconu, *op. cit.*, p. 5 et *Proceedings...*, p. 183.

[60] Gh. Ştefan, I. Barnea, B. Mitrea, D. Protase, V. Vătăşianu, *Săpăturile de la Garvăn (Dinogetia)* (Les fouilles de Garvăn (Dinogetia)), dans SCIV, II (1951), 1, p. 38.

bitations de plein pied de forme rectangulaire, disposées à la file, dans un certain ordre.

Partant de l'observation que les murs sont directement élevés sur « la couche ancienne romano-byzantine » et qu'entre la base des murs et le niveau des ruines antiques on distingue même « une traînée de terre de couleur grise qui indique par endroits la surface de la couche ancienne » [61], les auteurs du rapport préliminaire excluent la possibilité que les murs remontent à l'époque romano-byzantine et les qualifient de « murs barbares », qu'ils datent des VIII^{e}—IX^{e} siècles [62].

Pour nous, nous estimons que « les murs barbares » de Dinogetia-Garvăn ont été construits sous Jean Tzimiskès. En faveur de cette datation plaident les observations stratigraphiques elles-mêmes enregistrées en 1950, observations dont la plus éloquente nous semble être celle relative à la construction des murs sur la couche de sol stérile qui recouvre les ruines de l'époque romano-byzantine [63].

De pareilles constructions apparaissent, en nombre assez élevé à Capidava [64]. Comme à Dinogetia-Garvăn, elles se trouvent dans la partie nord de la cité [65]. Et tout comme à Dinogetia, les murs de Capidava délimitent le cadre de chambres disposées à la file, l'une contre l'autre. Ces chambres, pourvues de foyers ouverts et parfois de fours en forme de calotte hémisphérique, ont un plancher de terre battue [66].

L'inventaire est constitué par une quantité réduite de céramique, qui se résume aux catégories suivantes : a) céramique sa-

---

[61] *Ibid.*

[62] *Ibid.* A noter que p. 20, fig. 1—2, sur le plan général de l'établissement, ces murs sont datés des X^{e}—XII^{e} s. (voir la légende). Dans les plans généraux publiés dans les rapports préliminaires suivants, dans diverses études et dans la monographie de Dinogetia aussi, ces murs sont marqués de hachures et attribués aux V^{e}—VI^{e} s. Les auteurs du rapport de 1959 sont donc revenus, sans aucune justification, sur la datation de ces murs.

[63] *Ibid.* Normalement cette couche de « stérile » est recouverte par les décombres étalés en l'an 971 (voir Gh. Ştefan et collab., *op. cit.*, p. 575). Là où le terrain était trop élevé (comme c'est le cas pour le coin nord-est de la cité, c'est-à-dire dans la zone des murs décrits plus haut), un nivellement n'était plus nécessaire ; aussi dans de pareilles zones par-dessus le « stérile » n'est-ce pas la couche de décombres mais les demeures du X^{e} siècle qui font suite.

[64] R. Florescu, *Date noi de la Capidava. În legătură cu cultura materială a zonei Dunării de Jos în perioada anterioară campaniilor lui Ioan Tzimiskes* (Informations nouvelles de Capidava. A propos de la culture matérielle de la zone du Bas-Danube pendant la période d'avant les campagnes de Jean Tzimiskès), dans « Apulum », VI (1967), pp. 259—267.

[65] R. Florescu, *op. cit.*, p. 259 attribue encore à ce niveau les vestiges de « plancher » surpris en d'autres points de la place forte. En réalité, ces « planchers » attestent le niveau foulé par les habitants des cabanes.

[66] R. Florescu, *op.cit.*, p. 260.

blonneuse ; b) céramique à émail vert olive ; c) céramique grise, à lignes lustrées ; d) céramique kaolinée, à engobe rouge ou brune [67].

Compte tenu de l'existence uniquement des deux dernières espèces céramiques, les habitations de plein pied de Capidava ont été datées de la fin du IX[e] siècle et du début du suivant [68]. Une éventuelle datation du temps de Jean Tzimiskès est repoussée *a priori* pour le motif que l'on n'a pas retrouvé, à l'intérieur des habitations, des monnaies appartenant au règne de ce basileus.

Conformément aux observations stratigraphiques, les habitations de plein pied de Capidava s'encadrent dans le plus ancien niveau de vie. Une preuve en ce sens semble fournie par leur intersection par des fosses appartenant à des fonds de cabanes ultérieurs [69].

L'auteur des fouilles de Capidava voit dans le caractère des habitations et des foyers « ouverts » une tradition dace et dans la technique de construction des murs, ainsi que dans les caractères d'une partie de la céramique, des éléments de tradition romaine [70]. D'où la conclusion que les habitations de surface de Capidava ont appartenu à une vieille population roumaine, déplacée dans ces lieux par suite des mesures adoptées par le tsar des Bulgares Siméon pour renforcer la ligne du Danube [71]. Selon le même chercheur, lesdites habitations n'ont rien de commun avec les trois niveaux de cabanes à demi souterraines. Ces dernières appartiendraient à une autre population et dateraient de l'intervalle de temps délimité par les règnes de Jean Tzimiskès et de Michel IV le Paphlagonien (971—1042).

Personnellement, nous ne saurions être d'accord avec de telles conclusions. La date assignée aux habitations de plein pied de Capidava (fin du IX[e] s. — début du X[e] s.) ne repose sur aucun fait concluant. L'argument tiré de l'existence des vases kaolinés à engobe rouge et brune comme celle des vases gris, décorés de lignes lustrées, est sans valeur péremptoire, du moment que les deux espèces continuent d'exister dans la seconde moitié du X[e] siècle [72]. En outre, si l'on tient compte de la faible quantité de céramique grise [73], les habitations de surface doivent être datées de préférence vers la fin

---

[67] *Ibid.*, p. 263.
[68] *Ibid.*, p. 267.
[69] *Ibid.*, p. 265.
[70] *Ibid.*
[71] *Ibid.*, p. 267.
[72] Voir M. Comşa, dans *Dinogetia*, I, 1967, 0. 204, fig. 131 (diagramme), où une partie de cette céramique est datée aussi des premières décennies du XI[e] siècle. Voir à cet égard le point de vue de I. Nestor, *Les données archéologiques et le problème de la formation du peuple roumain*, dans RRH, 3 (1964), pp. 407—420.
[73] R. Florescu, *op. cit.*, p. 263.

du X^e siècle que d'une centaine d'années plus tôt, car la céramique grise, en tant que composante de la céramique de la civilisation de Dridu, n'est à aucune époque de son existence plus faiblement représentée qu'à la fin du X^e siècle. Ainsi donc, il ressort de la discussion qui précède que les éléments invoqués à l'appui d'une datation plus haute du niveau des habitations de plein pied de Capidava constituent finalement des indices en faveur d'une date plus tardive.

A vrai dire, vu que les habitations reposent sur la couche de décombres, leur datation de l'époque de Jean Tzimiskès n'implique plus aucune discussion. Certes, nous n'avons garde d'oublier que l'on n'a trouvé dans les habitations de plein pied de Capidava aucune pièce de monnaie de Jean Tzimiskès, mais nous nous hâterons d'ajouter que c'est là un cas fortuit. Pour appuyer d'un exemple notre affirmation, il suffit de rappeler que lors de la campagne de fouilles de 1956 on n'a pas même découvert, dans l'ensemble de tout un secteur, une seule monnaie appartenant au règne de cet empereur [74].

De l'analyse des maigres données dont on dispose, il ressort que les habitations de surface de Capidava et de Dinogetia s'inscrivent dans le plus ancien niveau de vie de la haute époque féodale. Ceci toutefois ne signifie pas qu'elles ne soient pas contemporaines aussi du plus ancien niveau de cabanes à demi souterraines des établissements en question. Il a été tout juste fait mention en temps et lieu du fait que les habitations de plein pied sont situées dans le secteur nord des établissements de Dinogetia—Garvăn et de Capidava, le reste étant occupé par des fonds de cabanes.

En présence de pareille situation une question se pose à l'esprit : les habitations de plein air n'appartiendraient-elles pas à une certaine catégorie ethnique ou sociale ? A notre avis, il ne peut être question de pareille chose. Ces habitations sont, en réalité, les casernes, si l'on peut dire, où furent installés les premiers détachements militaires byzantins qu'à son départ pour Constantinople Jean Tzimiskès laissa en Dobroudja. Les unités militaires cantonnées dans les cités ne pouvaient faire partie des armées des thèmes du sud des monts Balkans, ne serait-ce que pour la bonne raison que, conformément aux usages en vigueur, celles-ci devaient résider dans leurs garnisons d'origine. De même, il est peu probable que les premiers soldats laissés pour assurer la garde des lieux aient été des autochtones. Le recrutement de soldats dans les rangs de

[74] Gr. Florescu et collab., *Capidava. Raport asupra activităţii arheologice din 1956* (Capidava. Rapport sur l'activité archéologique de 1956), dans « Materiale », V (1959), pp. 562—563.

la population indigène devait être précédé du cadastre des terres et de leur distribution en στρατιωτικὴ γῆ [75], d'un recensement de la population et d'autres opérations encore que l'on ne pouvait effectuer que dans les limites d'un laps de temps plus ou moins long. C'est pourquoi il faut supposer que les premières unités militaires laissées dans les forteresses de Dobroudja appartinrent aux *tagmata*, c'est-à-dire aux armées constituées de soldats de métier [76], que des obligations de recrutement ne liaient pas à leur région d'origine.

Or, ces unités n'étaient point accoutumées à habiter dans des cabanes. Conséquemment, il fallait leur assurer les conditions d'habitation propres aux garnisons vivant au sud de la chaîne des Balkans, à savoir des habitations de plein pied, spacieuses, aux parois en pierre et distribuées selon un plan systématique. En même temps, il fallait, dans la mesure du possible, leur bâtir des édifices religieux adéquats, chose qui est, du reste, attestée à Dinogetia—Garvăn. En effet, la petite église locale est, selon toutes probabilités, une chappelle de garnison. Stratigraphiquement, elle est contemporaine des habitations de plein pied situées dans la zone nord de la cité. Le rapport existant entre la petite église et les habitations de plein pied de Dinogetia—Garvăn est imposé également par le fait que l'entrée de ladite chapelle est située sur son flanc septentrional, c'est-à-dire du côté des logis réservés aux soldats [77].

Naturellement, les unités de *tagmata* ont résidé dans les cités du Danube un certain temps, dont la durée fut déterminée par la complexité des opérations préliminaires au recrutement des soldats pris dans les rangs de la population autochtone. Ce n'est qu'après l'achèvement de ces opérations que l'on put commencer à recruter les soldats parmi les indigènes.

Ce moment, que l'on peut situer, sous toutes réserves, aux alentours de l'an 1000, coïncide non seulement avec le retrait des unités de *tagmata* et leur remplacement par des soldats indigènes, mais encore avec la fin de l'existence des habitations de plein pied, laquelle entraîna la généralisation des cabanes sur toute la zone occupée par les places fortes des bords du Danube de Dobroudja.

Pour résumer les considérations découlant de l'analyse du passage cité plus haut de Skylitzès-Cédrénus, nous devons sou-

[75] Hélène Glykatzi-Ahrweiler, *Recherches sur l'administration de l'Empire byzantin aux IX^e—XI^e siècles*, Paris, pp. 8—24 (tirage à part du « Bulletin de Correspondance hellénique », 84 (1960).

[76] Id., *op. cit.*, pp. 24—33.

[77] Voir la discussion soulevée par le problème de l'emplacement de l'entrée sur le côté nord de la petite église *apud* Gh. Ştefan, I. Barnea et B. Mitrea, *op. cit.*, pp. 688—689.

ligner que dans la sollicitude manifestée par l'empereur Jean Tzimiskès pour les vieilles forteresses et villes du Danube, il faut discerner le souci de les réaménager [78], et considérer la garde qu'il y avait laissée comme signifiant l'installation de garnisons à demeure.

L'ensemble des mesures destinées à assurer la garde du *limes* danubien était dirigé contre les gens de Kiev (qui représentaient à l'époque la menace la plus redoutable pour les possessions byzantines de la mer Noire [79]) et non, comme on l'aurait cru, contre les Petchénègues (alliés des Byzantins) [80].

Les Petchénègues, qui, du reste, à cette date ne dominaient pas la Valachie, ne pouvaient constituer un péril direct pour les possessions byzantines en Dobroudja. Ils occupaient, dans la seconde moitié du X^e^ siècle, une région dont la limite sud atteignait tout au plus la zone délimitée par les monts de Vrancea et le coude du Danube [81].

---

[78] Les efforts déposés par les Byzantins sous Jean Tzimiskès pour fortifier la ligne danubienne atteignirent une ampleur bien plus grande que ne le donne à entendre le texte de Skylitzès-Cédrénus. Il suffit de rappeler que c'est alors que l'on construisit aussi la base navale de l'île de Păcuiul lui Soare (voir Petre Diaconu, *Quelques problèmes relatifs à la forteresse byzantine de Păcuiul lui Soare à la lumière des dernières fouilles archéologiques*, dans « Dacia », N.S., X (1966), pp. 365—371).

[79] Petre Diaconu, *op. cit.*, p. 367.

[80] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 412.

[81] A ce qu'il semble, certains Petchénègues s'établirent aussi dans la moitié septentrionale de la Dobroudja dans la seconde moitié du X^e^ siècle. Cette population y est attestée par la présence de chaudrons en terre cuite (voir Petre Diaconu, *Cu privire la problema căldărilor de lut în epoca feudală timpurie* (sec. X—XIII) (Contribution à la question des chaudrons en terre cuite à la haute époque féodale (X^e^—XIII^e^ s.)), dans SCIV, VII (1956), 3—4, pp. 430—431 ; Idem, *Despre datarea valului de piatră și localizarea evenimentelor din nota toparchului grec* (Autour de la date du *vallum* de pierre et de la localisation des événements de la note du Toparque grec), dans « Studii », 5 (1962), p. 1231, note 1. Nous essayons encore, dans le même article, d'identifier dans la personne du « dominateur du nord du Danube » (qui accorde son aide au toparque grec) un chef petchénègue. I. Barnea, s'appuyant sur les signes runiques des parois de la carrière et des chapelles de Murfatlar (département de Constantza) y admet la présence des Petchénègues [*Предварительные сведения о каменных памятниках в Бассараби (обл. Добруджа)*, in « Dacia », N. S., VII (1962), p. 311]. Le point de vue exprimé par I. Barnea appelle toutes réserves (voir à ce propos *Cîteva probleme în legătură cu complexul arheologic de la Murfatlar (Basarabi)* (Quelques observations à propos du complexe archéologique de Murfatlar (Basarabi)), dans « Mitropolia Olteniei », XX (1968), n^os^ 11—12, p. 944 (une version française de ce travail paraîtra dans « Dacia », N. S., 1969). La présence des Petchénègues dans la Dobroudja septentrionale dans la seconde moitié du X^e^ siècle est probablement due aux circonstances historiques. A notre avis, ils ont été amenés dans le nord de la Dobroudja par les Byzantins eux-mêmes. Il est fort possible que les Byzantins, affaiblis par les dissensions intestines comme par les guerres contre les Arabes, n'aient pas trouvé d'autre solution pour maintenir leur autorité aux bouches du Danube que d'y installer des groupes de Petchénègues avec lesquels ils entretenaient d'excellentes relations.

OÙ CAMPAIENT LES PETCHÉNÈGUES DANS LA SECONDE MOITIÉ DU X^e SIÈCLE

Que les Petchénègues en ce temps-là étaient les maîtres du centre et du sud de la Moldavie, mais pas de la Valachie aussi, cela ressort encore d'une autre information de Constantin Porphyrogénète, qui note à un moment donné qu'à travers les territoires petchénègues, autrefois « tiurcs » (*hongrois*), coulent cinq cours d'eau, à savoir : le Baroukh, le Kouvou, le Troullos, le Broutos et le Seretos [82]. Si l'identification des trois premières rivières n'est pas sûre, en revanche, on reconnaît sans peine le Prut et le Siret de nos jours sous les deux autres dénominations. Compte tenu que l'énumération des rivières qui traversent la contrée des Petchénègues est faite de l'Est à l'Ouest, il appert que la rivière la plus à l'ouest est le Siret. Conséquemment, la limite occidentale de la domination petchénègue au milieu du X^e siècle en Moldavie a dû épouser en général le cours du Siret [83].

Il ne fait pas de doute que si les Petchénègues avaient habité la Valachie, Constantin Porphyrogénète, relativement bien informé de la situation géographique de cette contrée, aurait men-

---

[82] «Ὅτι ὁ τῶν Πατζινακιτῶν τόπος, ἐν ᾧ τῷ τότε καιρῷ κατῴκησαν οἱ Τοῦρκοι, καλεῖται κατὰ τὴν ἐπωνυμίαν τῶν ἐκεῖσε ὄντων ποταμῶν. Οἱ δὲ ποταμοί εἰσιν οὗτοι· ποταμὸς πρῶτος ὁ καλούμενος Βαρούχ, ποταμὸς δεύτερος ὁ καλούμενος Κουβοῦ, ποταμὸς τρίτος ὁ καλούμενος Τρούλλος, ποταμὸς τέταρτος ὁ καλούμενος Βρούτος, ποταμὸς πέμπτος ὁ καλούμενος Σέρετος». (Le territoire des Petchénègues, où vivaient en ce temps-là les Tiurcs (*Magyars*), est appelé en fonction du nom des rivières locales. Ce sont les suivantes : la première est celle qui s'appelle Baroukh, la seconde est celle qui s'appelle Kouvou ; la troisième rivière s'appelle Troullos ; la quatrième rivière se nomme Broutos ; la cinquième rivière s'appelle Seretos). (*De Administrando Imperio*, chap. 38, p. 174).

[83] Il ne ressort pas du *De Administrando Imperio* que les Petchénègues auraient pénétré précisément alors en Transylvanie également. La mention du chap. 37, p. 168 (τὸ δὲ θέμα τοῦ κάτω Γύλα πλησιάζει τῇ Τουρκίᾳ) a donné naissance à maintes dis-

tionné au moins l'un des cours d'eau qui la traversent, d'autant plus que des rivières comme le Buzău, la Ialomița, la Dîmbovița semblent avoir été plus importants que des cours d'eau tels le Βαρούχ, le Κουβοῦ et le Τροῦλλος,, les trois rivières qui, avec le Βροῦτος et le Σέρετος sont mentionnées comme coulant à travers le territoire petchénègue, connu sous l'appellation d'Atelkouzou.

En même temps que l'identification des noms des rivières qui traversent cette région, il est possible de préciser, croyons-nous, les limites de l'Atelkouzou aussi. S'il est aisé de deviner le Prut et le Siret sous les dénominations de Broutos et de Seretos, il en est tout autrement pour les cours d'eau Baroukh, Kouvou et Troullos, dont l'identification n'est pas possible ou, en tout cas, serait une opération extrêmement difficile. Certains historiens [84] ont bien tenté d'identifier Baroukh et Kouvou avec le nom petchénègue des fleuves Dniepr et Boug, de même que Troullos avec le nom hongrois du Dniestr. Mais cette identification ne nous semble guère convaincante. Car si vraiment les nomades avaient indiqué les fleuves du Dniepr, du Boug et du Dniestr par Baroukh, Kouvou et Troullos, il est inexplicable que Constantin Porphyrogénète n'ait utilisé ces dénominations qu'une seule fois, alors que — chose connue — il en parle (surtout du Dniepr et du Dniestr) à plusieurs reprises dans le *De administrando imperio* et même en rapport avec les populations tiurco-nomades. Par ailleurs, on ne saurait faire comprendre pourquoi les populations nomades ont donné à des fleuves comme le Dniepr, le Boug et le Dniestr des dénominations qui leur soient propres, alors que pour des cours d'eau plus petits, tels le Prut et le Siret, elles se sont servies de noms plus anciens, car Σαράτ et

---

cussions, sans aboutir à une solution acceptable (voir Aurel Decei, *Românii din veacul al IX-lea până în al XIII-lea în lumina izvoarelor armenești* (Les Roumains du IX^e^ siècle au XIII^e^ siècle à la lumière des sources arméniennes), dans *Anuarul Institutului de istorie națională*, VII, Cluj, 1936—1938, pp. 490—494). Selon certains historiens, des groupes de Petchénègues auraient pénétré en Hongrie et en Transylvanie lors de l'installation des Hongrois en Pannonie (voir D. A. Rassovskij, *Печенеги, торки и берендеи на Руси и на Угрии*, dans « Seminarium Kondakovianum » VI (1933). Prague, pp. 1—66). De tels Petchénègues, isolés de la masse principale de leurs congénères dès la fin du IX^e^ siècle, commencèrent certainement à perdre leur individualité ethnique dès qu'ils eurent mis le pied dans l'espace intracarpathique et en Pannonie. Ainsi, il est fort peu probable que Constantin Porphyrogénète mentionnant la tribu Γύλα ait voulu désigner justement les Petchénègues qui pénétrèrent approximativement en même temps que les Magyars dans la plaine de Pannonie. La tribu Γύλα devait être constituée des Petchénègues qui avaient pénétré dans notre pays vers le milieu du X^e^ siècle. Il se peut, dans ce cas, que les contrées occupées par elle fussent situées au nord de celles de la Γιαζιχοπόν tribu, peut-être dans les montagnes de la Moldavie septentrionale (voir Márki Sándor, *op. cit.*, p. 26).

[84] Voir la bibliographie dans le *De administrando imperio*, II (*Commentary*), p. 149.

Βουράτ [85] semblent représenter l'appellation sous la forme turque ancienne des rivières du Siret et du Prut [86]. Par conséquent, il s'avère bien plus probable que Baroukh, Kouvou et Troullos aient été les noms de rivières comme la Botna, le Kogîlnic et le Ialpug, ou encore ceux d'autres cours d'eau (mais toujours dans la région comprise entre le Dniestr et le Prut) et qu'il s'agisse là, avec le Prut et le Siret, des plus importantes rivières de l'Atelkouzou — région par laquelle on entend la moitié méridionale de la zone comprise entre le Dniestr et le Siret.

En résumé de la discussion qui précède, on peut affirmer que du temps de Constantin Porphyrogénète, autrement dit, au milieu du X[e] siècle, la région la plus occidentale de la Roumanie, effectivement dominée par les Petchénègues, a été la Moldavie jusqu'au Siret.

On peut du reste le prouver dans une certaine mesure à l'aide des recherches archéologiques aussi. C'est ainsi que les chaudrons en terre cuite que nous avons attribués aux Petchénègues une fois devenus sédentaires [87] se trouvent répandus depuis tout le plateau central de Moldavie, jusqu'à l'embouchure du Siret. Certains d'entre eux se laissent dater de la seconde moitié du X[e] siècle. On se souvient que nous avons fait observer plus haut que ces récipients sont inconnus des établissements de Valachie du type Dridu [88].

Comme l'impérial auteur rappelle à un moment donné les noms portés par les diverses tribus petchénègues, la chose soulève encore le problème de la détermination de la tribu qui s'était établie en Moldavie.

Certains historiens sont d'avis qu'il s'agirait de la tribu Ertem [89]. Pour d'autres cependant, elle se serait appelée Yazi-

---

[85] Constantin Porphyrogénète, *De adm. imp.*, chap. 42, p. 149.

[86] Voir aussi l'opinion de Tomaschek, reproduite par Al. Philippide, *Originea Românilor* (L'origine des Roumains), vol. I, Jassy, 1925, p. 729.

[87] Petre Diaconu, *К вопросу о глиняных котлах на территории, РИР*, dans « Dacia », N. S., VIII (1964), pp. 249—263.

[88] Le fragment de chaudron en terre cuite découvert « à la partie supérieure de la couche de civilisation » (Eugenia Zaharia, *Săpăturile de la Dridu* (Les fouilles de Dridu), Bucarest, 1967, p. 180, pl. XV, 7) constitue une exception.

[89] C. Cihodaru, dans *Istoria României* (Histoire de la Roumanie), vol. II, 1962, p. 96. Le même auteur soutient encore dans son étude intitulée *Considerații în legătură cu populația Moldovei din perioada premergătoare invaziei tătarilor* (Considérations sur la population de la Moldavie pendant la période d'avant l'invasion des Tartares), dans SCȘ, série *Istorie*, XIV[e] année, 1963, fasc. 2, p. 218, que dans la plaine valaque campait la tribu Chopon qui avait son « camp principal devant Silistra ». Il est inutile de faire remarquer que l'œuvre de Constantin Porphyrogénète ne renferme pas de précisions pareilles.

hopon [90]. Mais voyons ce qu'écrit Constantin Porphyrogénète lui-même : « Les quatre autres tribus des Petchénègues sont en deçà du fleuve Dniepr vers l'Ouest et le Nord, à savoir la province de Yazihopon est limitrophe de la Bulgarie, la province de Gyla est voisine de la Turquie, la province de Kharovoï est voisine de la Russie, la province de Iabdiertim est voisine des régions de la Russie qui leur sont tributaires, des Oultines, des Dervlénines et des Lenzénines et des autres Slaves. » [91] La détermination du nom de la tribu petchénègue de Moldavie est, dans le cas présent, en fonction de la détermination précise de la limite septentrionale des territoires soumis aux Bulgares. Or, comme on sait qu'au milieu du X^e^ siècle les Bulgares dominaient les contrées qui s'étendent au sud des bouches du Danube, il en résulterait que la tribu petchénègue qui se trouvait en Moldavie était celle connue sous le nom de Γιαζιχοπόν, puisque c'est d'elle et non pas d'une autre que Constantin Porphyrogénète déclare qu'elle était voisine de la Bulgarie.

Il convient de souligner ici le fait que les relations byzantino-petchénègues étaient des meilleures dans la deuxième moitié du X^e^ siècle, surtout après l'an 971, quand un traité fut conclu entre eux [92].

Peut-être est-ce à la faveur de ce traité que les Byzantins s'assurèrent l'appui des Petchénègues pour maintenir leur domination sur la moitié nord de la Dobroudja au cours des années 976—1001 [93].

Avant de conclure ce chapitre, on voudra bien nous permettre d'exposer notre point de vue quant à la date de pénétration des Petchénègues dans la plaine de Valachie. Selon tous les indices dont on dispose, les Petchénègues s'emparèrent de ce territoire un peu plus tard, c'est-à-dire à la fin du X^e^ ou dès le début du XI^e^ siècle.

---

[90] Al. Philippide, *op. cit.*, pp. 728—730. Antérieurement, même opinion chez Tomaschek et A. D. Xenopol. L'historien roumain A. D. Xenopol cherchant à démontrer que la tribu Yazihopon avait effectivement dominé la Moldavie, a fait sien le point de vue exprimé par Tomaschek que le nom de la ville de Jassy (*Iași* en roumain) venait de cette tribu. Selon Tomaschek, suivi par Xenopol, la forme Γιαζιχοπόν est « la déformation grecque » d'une forme turque qui originairement devait être Iasihupan (Al. Philippide, *op. cit.*). Pour nous, il n'est pas exclu que la racine du mot Γιαζιχοπόν cache le nom des Alains de la basse époque, les Iassi ou Assi. Le fait n'aurait pas de quoi surprendre si l'on tient compte que les tribus nomades étaient bien des fois constituées de populations hétérogènes. En outre, il ne faut pas non plus perdre de vue que certains Petchénègues ont vécu quelque temps aussi dans les régions alaines du Caucase septentrional.

[91] Constantin Porphyrogénète, *De adm. imp.*, chap. 37, p. 168.

[92] Skylitzès-Cédrénus, *op. cit.*, p. 412.

[93] Voir plus haut, note 44.

A la pénétration des Pechénègues en Valachie se rattache aussi, selon nous, la cessation de la vie des établissements du type Dridu dans cette région [94].

Certains de leurs habitants, fuyant devant l'avance petchénègue, durent se retirer dans les régions péricarpatiques ; mais la plupart d'entre eux se seront réfugiés sur la rive droite du Danube, en Dobroudja, où ils pouvaient compter que leur vie serait mieux protégée sous la protection des garnisons des places fortifiées qui se dressaient de ce côté du fleuve.

Pareille émigration en Dobroudja ne peut évidemment pas être démontrée péremptoirement. Néanmoins, un afflux de population dans les établissements de la Dobroudja du XI[e] siècle se laisse entrevoir aussi bien dans les recherches de surface que dans les fouilles archéologiques. Tandis que l'on assiste maintenant à la multiplication des établissements en Dobroudja, on constate dans certains d'entre eux (à Dinogetia, à Capidava) qu'une partie de la population est obligée, faute de place, de s'installer en dehors des remparts dont sont munies les vieilles places fortes.

Naturellement, il ne faut pas comprendre le repli des autochtones du sud de la Moldavie et de la plaine valaque devant la poussée petchénègue, comme signifiant à tout prix l'extinction aussi de toute vie dans les éventuelles têtes de pont que Byzance aura maintenues en certains points de la rive gauche du Danube. Bien au contraire, nous inclinons à croire que de pareilles têtes de pont durent non seulement continuer de fonctionner, mais furent continuellement renforcées par les autorités byzantines de Dobroudja. Ce n'est que de cette façon que nous pouvons nous expliquer par exemple l'abondance des vestiges de culture matérielle découverts à Şendreni, près de Galaţi, sur les bords du Siret [95], ou à Petroiu, sur la rive gauche du bras de Borcea, entre Călăraşi et Feteşti [96].

---

[94] Voir aussi le point de vue de E. Zaharia, *Săpăturile de la Dridu*, p. 171 sq. A notre avis, l'occupation de la Valachie par les Petchénègues coïncide avec la reprise de la Bulgarie du Nord-Est et celle de la Dobroudja de Sud par les Byzantins. Il est fort possible que les deux opérations effectuées en 1000—1001, aient été conjuguées en vertu d'un accord. Il convient de mentionner ici que la domination byzantine sur la Valachie, instaurée en 971, fut de courte durée. Elle fut supprimée en 976, à savoir l'année où l'autorité de Constantinople fut évincée également du nord-est de la Bulgarie.

[95] On y a trouvé, sur le plancher d'un fond de cabane, une pièce de monnaie en bronze émise par l'empereur Romain III Argyre (1028—1033) (voir Dan Gh. Teodor, *op. cit.*, p. 240).

[96] Information de A. Atanasiu, muséographe au musée d'histoire de Călăraşi. A Petroiu, on a découvert, entre autres, deux pièces de bronze du temps de Constantin IX Monomaque (1042—1055). Une autre tête de pont a dû exister devant Silistra, au lieu-dit Grădiştea, à 3 km au sud-ouest de Călăraşi, où l'on a également récolté deux monnaies de l'époque de Basile II (information E. Muscalu).

LES INCURSIONS PETCHÉNÈGUES AU SUD DU DANUBE DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XI[e] SIÈCLE

En admettant l'occupation de la plaine roumaine par les Petchénègues aux alentours de l'an 1000, on se serait attendu à ce que leurs attaques contre les régions sud-danubiennes se déclenchassent vers la même date environ.

Mais il résulte de l'analyse des preuves archéologiques que le thème de Paristrion — du moins la partie qui correspond aux limites géographiques de l'actuelle Dobroudja — connut, dans le premier quart du XI[e] siècle, une tranquillité parfaite. C'est ce qui se laisse déduire aussi d'un argument *ex silentio* imposé par les sources écrites. En effet, à ce que nous sachions, aucune chronique n'enregistre la moindre incursion des Petchénègues à cette époque dans les territoires situés au sud du Danube.

La passivité surprenante des Petchénègues du Bas-Danube pendant les vingt-cinq premières années du XI[e] siècle — en contradiction flagrante avec leur humeur guerrière — fut commandée soit par leur crainte de s'engager dans un conflit avec le puissant Etat byzantin du temps de l'empereur Basile II, soit par l'existence d'un accord de bon voisinage établi avec Byzance [97]. Certes, il n'est pas exclu que les deux motifs expliquent la « sagesse » des Turcomans. Néanmoins, l'existence d'une pareille entente n'a pas de quoi surprendre, si l'on tient compte que la politique traditionnelle de Constantinople consistait à respecter la paix avec certaines populations, aux dépens toutefois — et toujours — d'autres peuplades [98]. De toute façon, les recommandations de Constantin VII

[97] On ignore si le traité byzantino-petchénègue conclu en 971 (Skylitzès-Cédrénus II, p. 412) était encore en vigueur à cette date.

[98] Il est fort probable que l'alliance qui était sur le point d'être conclue entre les Bulgares et les Petchénègues de Krakra, en 1017, fait porté à la connaissance de

Porphyrogénète à son fils Romain à propos de la nécessité pour les Byzantins de mener une politique d'entente avec les Petchénègues pour s'assurer ainsi l'absence d'agitations de la part des Russes, des Magyars et même des Bulgares [99] retenaient encore l'esprit de Basile II.

Personnellement, quelle qu'ait été la situation, nous sommes enclin à admettre que la personnalité du Bulgaroctone joua un rôle de première main dans le maintien au Bas-Danube, jusqu'à la fin de son règne, de relations pacifiques avec les Petchénègues. C'est ainsi du reste que l'on pourrait peut-être expliquer pourquoi deux ans à peine après sa mort — c'est-à-dire en 1027 — les Petchénègues s'empressèrent de déferler au-delà du Danube.

Leur assaut fut terrible. Il se solda par des pillages effrayants. Une foule de gens périrent alors et d'autres furent emmenés en captivité. Parmi ceux qui furent réduits en esclavage, on comptait même des stratèges et d'autres officiers supérieurs (ταγματάρχας) [100].

Pour faire face aux Petchénègues, on envoya des troupes du thème de Bulgarie — commandées par le katépanô Constantin Diogène fraîchement nommé à cette fonction [101]. Plusieurs fois défaits, les envahisseurs finirent par être contraints de repasser le fleuve.

L'interprétation des observations archéologiques enregistrées lors des fouilles pratiquées dans les établissements de Dobroudja donne tout motif de soutenir que l'invasion petchénègue de 1027 ne troubla pas la tranquillité de ce territoire [102]. En effet, dans aucune des stations étudiées jusqu'ici on n'a surpris aucun niveau de vie affecté par des destructions remontant à cette date. Il ne fait pas l'ombre d'un doute que si l'offensive de 1027 avait affecté le territoire de la Dobroudja, les troupes du Paristrion seraient entrées en action contre l'envahisseur. Or, les sources littéraires ne laissent entrevoir rien de semblable.

Basile II par Tzitzikios, alors stratège de Dristra (Skylitzès-Cédrénus, II, p. 465) ait été réduite à néant par une habile manœuvre de la diplomatie byzantine (voir V. N. Zlatarski, *op. cit.*, p. 769). Les négociations entre les Bulgares et les Petchénègues ne se traduisirent cependant pas par une invasion du territoire sud-danubien.

[99] Const. Porph., *De adm. imp.*, p. 495.

[100] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 483; I. Zonaras, *Epit. Hist.*, IV, Leipzig. 1871, pp. 126—127.

[101] Sur la carrière de Constantin Diogène, voir V. N. Zlatarski, *История на българската държава през средните векове*, tome II, Sofia, 1934, pp. 36—37, note 2 et N. Bănescu, *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie*, Bucarest, pp. 121—126. Voir aussi la bibliographie de ce travail.

[102] Quand nous nous référons aux réalités archéologiques de la Dobroudja, nous avons en vue les établissements de Noviodunum-Isaccea, Dinogetia-Garvăn, Capidava, Dervent et Păcuiul lui Soare — tous situés le long du Danube.

On se demandera quelle fut la région où se déroula cette incursion. La réponse est fournie par le passage même de la chronique de Skylitzès-Cédrénus y relatif (Τούτῳ τῷ ἔτει καὶ Πατζινάκαι εἰσβολὴν ἐποιήσαντο κατὰ Βουλγαρίας) [103] — (cette année-là les Petchénègues aussi déclenchèrent une attaque contre la Bulgarie). Certes, la Bulgarie du contexte ne saurait être que le thème de Bulgarie, situé, on le sait, dans le centre et dans l'ouest de la Péninsule des Balkans. Que c'est alors en 1027 que les Petchénègues passèrent à cette offensive en Bulgarie [104], la chose résulte encore du fait qu'on leur opposa précisément les troupes qui étaient en garnison dans cette province.

L'inexistence de preuves archéologiques à même d'attester le déroulement en Dobroudja d'une incursion, la non-participation des troupes paristriennes aux luttes contre l'envahisseur, le contraste avec l'engagement dans cette action des soldats du thème de Bulgarie, ainsi que la mention dans la source littéraire invoquée précédemment du duché de Bulgarie constituent, par conséquent, tout autant de preuves à l'appui de l'affirmation que l'invasion de l'an 1027 eut pour objectif le centre et l'ouest de la Péninsule balkanique.

Bien plus. En raccordant certaines des informations littéraires relatives aux incursions petchénègues dans la première moitié du XI[e] siècle, l'on peut essayer de délimiter — sous toutes réserves naturellement — la zone même du thème de Bulgarie la plus éprouvée par les événements de 1027.

C'est ainsi que l'on apprend de la chronique de Skylitzès-Cédrénus que, en l'an 1048, les Petchénègues, qui avaient envahi la Péninsule balkanique et avaient été vaincus, furent obligés de s'établir dans les plaines de Bulgarie vides de population (ἐν ταῖς ἐρήμοις τῆς Βουλγαρίας πεδίασι) [105]. En rappelant en passant que le terme de Βουλγαρία doit être également rapporté au katépanat de Bulgarie, nous ferons remarquer que la même source précise un peu plus loin que ces plaines sont celles qui s'étendent autour des villes de Serdica—Niš—Eutzapélou (τάς πεδιάδας τῆς Σαρδικῆς, τῆς Νατσου καὶ Εὐτζαπέλου) [106].

Si la contrée comprise entre Serdica, Niš et Eutzapélou était effectivement vide d'habitants en 1048, on a tout le droit de sup-

---

[103] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 483.

[104] N. A. Oikonomidès, *op. cit.* p. 76, croit lui-aussi que les Petchénègues envahirent en 1027 le duché de Bulgarie.

[105] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 587.

[106] *Ibidem.* La localité d'Eutzapélou mentionnée par Acropolite sous la forme Εὐτζάπολις et par Ephrem sous celle de Εὔτζα πόλει est, croit-on, en réalité Ovčepole (voir V. N. Zlatarski, *op. cit.*, p. 92, note 1, avec le reste de la bibliographie).

poser que sa dépopulation s'opéra en 1027. Notre affirmation est motivée par l'observation que de toutes les invasions qui eurent lieu jusqu'en 1048, seule celle de 1027 se déroula dans la région en question et fut, en outre, la seule à se solder par la captivité [107] d'un nombre de personnes exceptionnellement grand (πλεῖστον λαόν).

Il résulte donc de tout ce qui précède que l'intervention petchénègue de l'an 1027 visa tout particulièrement la zone de Serdica—Niš—Eutzapelou et nullement la Dobroudja ou quelque autre contrée.

Laissant de côté la question de préciser les zones de concentration des Petchénègues [108] avant le déclenchement de l'attaque de 1027, il nous semble plus utile pour le moment de rappeler une mesure, adoptée en 1028 par l'empereur Romain III Argyre, dont les conséquences facilitèrent la répétition des incursions petchénègues au cours de la quatrième décennie du XI[e] siècle.

On le sait, du temps déjà de Basile II le Bulgaroctone, le système de défense de l'Etat byzantin reposait sur le recrutement des soldats dans les rangs des populations indigènes et leur intérêt était stimulé par l'avantage que constituait pour eux l'exploitation de petits lots de terre (στρατιωτικὰ κτήματα) que l'autorité impériale leur accordait. Les petites propriétés militaires furent protégées contre les menées des éléments accaparateurs par les lois adoptées du temps de Basile II [109]. Dès le début de son règne, Romain III Argyre les abrogea [110], ce qui eut pour effet d'entraîner la disparition, petit à petit, des propriétés militaires [111].

Dans ces conditions, on comprend aisément que toute autre compensation accordée par l'administration constantinopolitaine [112]

---

[107] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 483. Il est vrai que cette chronique, II, p. 486 contient l'information que Romain III Argyre racheta les captifs (ἀπελυτρώσαντο δὲ καὶ τοὺς κατεσχομένους αἰχμαλώτους ἐν Πατζινακίᾳ); mais nous ne pouvons comprendre dans cette mention que le basileus racheta seulement les gens de qualité et les chefs militaires — stratèges et tagmatarques — sans se soucier de la population locale, non byzantine. Il est vrai, la région de Sardique — Niš — Eutzapélou pouvait avoir été dépeuplée aussi pendant les guerres bulgaro-byzantines des deux dernières décennies du X[e] siècle. Mais alors il serait difficile d'expliquer le motif pour lequel elle ne se repeupla pas entre le dernier quart du X[e] siècle et le milieu du XI[e] siècle.

[108] N. A. Oikonomidès (*op. cit.*, p. 76) admet que lorsque les Petchénègues envahirent la Bulgarie « située dans l'ouest de l'empire », ils dominaient encore toute l'étendue de la rive gauche du Bas-Danube.

[109] I. Barnea, *Relaţiile dintre aşezarea de la Bisericuţa-Garvăn şi Bizanţ, în secolele X—XII* (Les rapports entre l'établissement de Bisericuţa-Garvăn et Byzance, aux X[e] — XII[e] siècles), dans SCIV, IV (1953), 3—4, p. 646.

[110] G. Ostrogorsky, *Histoire de l'Etat byzantin*, Paris, 1956, pp. 346—347.

[111] I. Barnea, *op. cit.*, p. 646.

[112] Nous sommes d'avis que la multiplication des monnaies byzantines en bronze dans les établissements de Dobroudja pendant les 4[e] et 5[e] décennies du XI[e] siècle

n'était pas de nature à dissiper le mécontentement des troupes, et notamment des effectifs de couverture de la frontière.

Nous avons tenu à rappeler cette mesure, ne serait-ce qu'en raison du fait que la frontière danubienne de Byzance sera, quelques années après son entrée en vigueur, régulièrement violée par les Petchénègues.

C'est ainsi que les sources littéraires enregistrent en l'an 1032 une première attaque [113], qui se répétera, avec une violence particulière, en 1034, lorsque les Petchénègues arriveront jusqu'au littoral de la mer Egée et pilleront Thessalonique [114]. Un an plus tard, soit en 1035, ils franchirent derechef le Danube, cette fois sur la glace, et dévastèrent la Thrace et la Macédoine [115]. Enfin, au printemps de l'année 1036, ils effectueront encore trois raids dans les territoires sud-danubiens [116].

Une analyse, aussi sommaire soit-elle, des mentions relatives aux incursions petchénègues de la première moitié du XI[e] siècle, permet d'affirmer que les attaques furent dirigées chaque fois contre d'autres régions que celles qui avaient été dévastées lors du raid précédent [117]. Ainsi, en 1034, la Mésie et Thessalonique furent la proie du pillage; mais l'année d'après ce fut le tour de la Thrace et de la Macédoine d'être attaquées. Cette tactique appliquée par les Petchénègues, mais caractéristique de toutes les populations en migration, poursuivait d'obtenir de chaque incursion le maximum d'avantages matériels.

Il serait très important de déterminer les gués empruntés par les Petchénègues pour franchir le Danube. Malheureusement, les chroniques sont muettes à leur sujet.

---

s'explique par l'augmentation de la solde versée aux militaires et que cette mesure constituait une compensation pour l'abrogation des lois qui protégeaient leurs parcelles de terre. Indépendamment de cette explication, une chose est certaine, c'est que sous le règne des empereurs Romain III Argyre, Michel IV le Paphlagonien et Constantin IX Monomaque il circula — en Dobroudja — beaucoup plus de monnaies que pendant tout le règne de Jean Tzimiskès et de Basile II. Il suffit, pour s'édifier là-dessus, de jeter un coup d'œil sur la situation des monnaies découvertes dans un seul secteur (et au cours d'une seule campagne de fouilles), à Dinogetia-Garvăn: Jean Tzimiskès, 3 exemplaires; Basile II et Constantin VIII, 8 exemplaires; Romain III Argyre, 3 exemplaires; Michel IV, 20 exemplaires; Constantin IX, 10 exemplaires (Voir Gheorghe Ştefan et ses collaborateurs, *Şantierul Garvăn-Dinogetia*, dans SCIV, IV, (1953), 1—2, p.362).

[113] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 499; Zonaras, IV, p. 132.

[114] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 512; Zonaras, IV, p. 139.

[115] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 514.

[116] Skylitzès-Cédrénus, II, pp. 514—515; Zonaras, IV, p. 139.

[117] Certes, il ne s'agit pas ici des zones qui servirent de couloir, comme c'est le cas de la Mésie, nécessairement dévastée toutes les fois que les Petchénègues atteignaient le sud du Danube.

Si l'on part cependant des observations archéologiques, on peut affirmer, sans crainte d'erreur, que les Petchénègues, en marche vers la Péninsule balkanique, ne passèrent pas le Danube en 1032 par les gués de la Dobroudja. Notre affirmation repose sur la constatation que les établissements situés sur la rive droite du fleuve ne subirent cette fois non plus aucune destruction susceptible d'être mise en corrélation avec lesdites incursions. En effet, ni à Dinogetia-Garvăn (département de Tulcea) ou à Capidava (département de Constantza), ni à Dervent (département de Constantza) ou dans l'île de Păcuiul-lui-Soare (département de Constantza) l'on n'a pu déterminer le moindre niveau d'habitat ayant cessé d'exister en 1032, c'est-à-dire sous le règne de l'empereur Romain III Argyre.

En revanche, à en juger d'après le caractère des matériaux archéologiques et, notamment, d'après les monnaies récoltées dans les habitations appartenant au dernier niveau de vie, la dévastation de Capidava[118] survint pendant le règne du basileus Michel IV le Paphlagonien (1034—1041). C'est alors que furent également dévastés et détruits par le feu l'établissement fortifié de Dervent[119] — en face de l'île de Păcuiul-lui-Soare — ainsi qu'une série de cabanes de Bisericuţa, (Dinogetia)[120] près de Garvăn. Il n'est pas exclu qu'ait été ruinée alors aussi l'une des églises de Dristra (Silistra), refaite — comme on l'apprend d'une inscription[121] — sous le règne de l'empereur Constantin IX Monomaque (1042—1055).

Si l'on tient compte du fait que, selon les sources littéraires, le règne de Michel IV le Paphlagonien connut trois incursions pe-

---

[118] Compte tenu des précisions fournies par Margareth Thomson (*The Athenian Agora, II, Coins. From the Roman through the Venetian Period*, Princeton, New Jersey, 1954), comme quoi les monnaies attribuées par Wroth à l'impératrice Théodora (1055—1056) appartiennent en réalité à Michel IV, la date à laquelle l'établissement de Capidava cessa d'exister ne peut plus être considérée comme l'an 1056, comme le supposaient Gr. Florescu, R. Florescu, Petre Diaconu, *Capidava*, I, p. 238, mais le règne de Michel IV le Paphlagonien (voir R. Florescu, *Capidava*, Bucarest, 1965, Ed. Meridiane, p. 31).

[119] Les matériaux archéologiques résultant des fouilles de Dervent sont encore inédits.

[120] La datation de ce niveau d'habitat est assurée par la présence de nombreuses monnaies récoltées dans quelques-unes des habitations détruites par l'incendie. C'est ainsi que l'on en a découvert 4 exemplaires dans le fond de cabane nº 47 (voir Gh. Ştefan et collab., *Şantierul Garvăn-Dinogetia* , dans SCIV, IV (1953), 1—2, p. 261) et le fond de cabane nº 40 en a livré plus de 80 (voir Gh. Ştefan et collab., *Şantierul arheologic Garvăn-Dinogetia* (Le chantier archéologique de Garvăn-Dinogetia), dans SCIV, V (1954), 1—2, p. 170). Les monnaies trouvées dans ces deux habitations datent absolument toutes du règne de Michel IV le Paphlagonien (1034—1041).

[121] V. Beševliev, *Нови откъслеци от първобългарски и други средновековни надписи от Плиска и Силистра*, dans « Izvestia », XX (1955), Sofia, pp. 288—290.

tchénègues — la première en 1034, la seconde en 1035 et la troisième en 1036 — il faut admettre que la dévastation de Dinogetia-Garvăn, de Capidava, de Dervent et, peut-être, de Silistra, se produisit à l'une ou l'autre de ces dates-là.

Nous précisions un peu plus haut que l'invasion de 1034 avait eu Thessalonique pour objectif. Il faut supposer par conséquent que les Petchénègues en marche vers cette ville franchirent le Danube quelque part à hauteur de l'ancienne province de Mésie. La source qui relate l'incursion de 1034 précise du reste que c'est à cette date-là aussi que la Mésie fut mise à sac [122].

Prenant par suite en considération les données des chroniques, on peut soutenir que la Dobroudja ne fut pas affectée par le *raid* de 1034. Les observations archéologiques confirment cette affirmation [123].

Quant à l'attaque de 1035, elle se déroula, comme il a été dit, en Thrace et en Macédoine [124]. Ajoutons que les informations littéraires relatives à cette incursion ne contiennent rien non plus au sujet de la Dobroudja.

Certes, le déroulement d'incursions en Thrace, région située dans le sud-est de la Péninsule des Balkans, n'exclue pas *ipso facto* la possibilité que, en dépit du silence des chroniqueurs, les Petché-

---

[122] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 512. Il est possible que cette même invasion ait menacé la Grande Preslav, fait qui est suggéré par la découverte, dans cette localité, d'un trésor de monnaies en bronze (voir Ghiorghi Djingov, *Принос към културата на Преслав и неговата околност*, in « Археология » 2, Sofia, 1966, pp. 44—45, fig. 3. A notre avis, le trésor, bien qu'il contienne des monnaies du temps de Romain III Argyre, a été enfoui en 1034, à savoir de l'époque de Michel IV le Paphlagonien (voir note 118, nos considérations sur la circulation des monnaies byzantines de cette période).

[123] On n'a pas repéré jusqu'ici en Dobroudja le moindre établissement dévasté en 1034. D'ailleurs, si l'invasion qui provoqua les destructions des établissements de Dobroudja avait eu lieu en 1034, les monnaies les plus récentes recueillies dans les demeures saccagées auraient dû appartenir à Romain III Argyre (mort le 11 avril 1034), en dépit du fait que l'attaque se produisit à l'automne de 1034, alors que Michel IV le Paphlagonien était empereur. Notre affirmation part de la supposition que dans les premiers mois du règne de Michel IV, les monnaies de Romain III circulaient encore. Ce qui revient à dire que les premières émissions monétaires de ce basileus apparurent quelques mois à peine après son avènement. Cette supposition qui attend d'être vérifiée par les futures recherches numismatiques, nous est suggérée par l'observation que dans certaines conjonctures les empereurs battaient monnaie 5 ou 6 mois après leur avènement. Telle semble être d'ailleurs la raison pour laquelle les basileis dont le règne ne dépassa pas quelques mois — comme ce fut le cas de Michel V le Calafat (décembre 1041—20 avril 1042) ou des impératrices Zoé et Théodora (avril-juin 1042) — n'ont pas frappé de monnaies.

[124] La chronique ne précise pas s'il s'agit de deux colonnes de Petchénègues ou d'une seule et même colonne qui dévasta à la fois la Thrace et la Macédoine.

nègues aient alors dévasté la Dobroudja aussi. Mais on est obligé d'admettre dans ce cas que les envahisseurs, que ce fût à l'aller ou au retour, passèrent le Danube dans cette zone, opération qui — il est vrai — n'aurait rencontré aucune difficulté du moment que le fleuve était gelé pendant l'hiver de 1035.

Mais c'est justement le fait que le Danube fut bloqué par les glaces en 1035 qui nous permet de croire que la Dobroudja ne fut pas attaquée cette année-là.

La démonstration de cette affirmation requiert que nous mettions avant tout en relief certaines observations d'ordre archéologique.

Nous avons déjà dit, en temps et lieu, que les établissements de Dinogetia-Garvăn, Capidava, Dervent et, probablement, Silistra furent saccagés sous le règne du basileus Michel IV le Paphlagonien. Dans le complexe de circonstances qui entraîna la destruction de ces places, une constatation apparaît exceptionnellement curieuse, c'est que la fortification byzantine de l'île de Păcuiul lui Soare[125] ne subit aucun dommage. Nous serions tenté d'admettre que le centre populeux de Păcuiul lui Soare aura dû son salut à la puissance de ses murailles, autrement dit à ses fortifications : mais nous nous empressons de faire remarquer que les établissements de Dinogetia, de Capidava, de Dervent — pour ne plus parler de Dorostolon (Silistra) — étaient fortifiés eux aussi. Par conséquent, une autre explication s'impose.

Pour nous, nous estimons que la forteresse de Păcuiul lui Soare ne fut pas affectée par l'attaque qui causa la destruction des autres établissements de Dobroudja, précisément pour la bonne raison qu'elle se dressait dans une île.

Mais, dans ce cas, il ne saurait plus être question de l'invasion petchénègue de 1035. Comme elle se déclencha en plein hiver quand le Danube était gelé, rien ni personne n'aurait pu empêcher les envahisseurs de dévaster aussi la place forte de l'île de Păcuiul lui Soare, comme ils le firent avec les autres.

Voilà donc l'un des motifs qui nous ont poussé à conclure que la région comprise entre le Danube et la mer Noire ne fut pas ravagée par les Petchénègues en 1035 non plus. Evidemment, nous ne saurions pas davantage accepter la supposition que les Petchénègues, se dirigeant en 1035 vers la Thrace, auraient pu passer le Danube en face de la Dobroudja sans en attaquer les établissements. Pareil procédé ne trouve aucune justification dans la tactique de razzias pratiquée par les populations nomades.

---

[125] Sur l'établissement de Păcuiul lui Soare voir Petre Diaconu, *Quelques problèmes relatifs à la forteresse de Păcuiul lui Soare*, pp. 365—371 (avec le reste de la bibliographie).

Conséquemment, nous croyons que la traversée du Danube s'effectua — sur un front assez large — quelque part à l'ouest de Dristra. Notre affirmation trouve sa justification dans la mention consignée par Skylitzès-Cédrénus, qu'en 1035 — outre la Thrace et la Macédoine — la Mésie aussi fut dévastée [126]. Or, on le sait, les sources byzantines entendaient d'ordinaire, par Mésie la plateforme pré-balkanique.

En nous fondant sur un tel raisonnement, il ne nous reste plus qu'à admettre que la dévastation, sous Michel le Paphlagonien, des établissements paristriens de la rive droite du Danube, *en aval* de Dorostolon, fut le résultat de l'invasion de 1036.

Le fait attire de lui-même l'obligation de déterminer la raison pour laquelle la Dobroudja fut la dernière des régions de la Péninsule balkanique attaquée par les Petchénègues (comme on le verra, les invasions cessent brusquement en 1036). Outre cela, la nécessité se fait sentir de préciser, grâce à des investigations archéologiques, la manière dont l'existence de la population se déroula dans les établissements de Dobroudja de 1027 à 1036, époque durant laquelle les Balkans furent traversés de long en large par les Petchénègues [127]. Mais ce sont là deux questions dont l'examen n'entre pas dans l'économie du présent ouvrage.

L'affirmation que le sac des établissements fortifiés de la rive droite du Danube de Dobroudja eut lieu en 1036, nous est suggérée aussi par la circonstance que de toutes les invasions petchénègues de la première moitié du XI[e] siècle, seule celle de cette année-là se déroula en trois vagues successives. Il va de soi que ces trois incursions, qui survinrent à de courts intervalles de temps l'une des autres, et toutes au cours d'une seule saison, à savoir au printemps de 1036, n'auraient pas été possibles si les régions attaquées ne s'étaient trouvées dans le voisinage immédiat des zones où campaient les Petchénègues. Si l'on admet que les Petchénègues avaient pour base de départ la plaine du Danube, il faut admettre du même coup que, à la faveur de la tactique des raids

[126] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 514. La Mésie avait été attaquée en 1034 aussi. Il se peut que les contrées que les Petchénègues n'avaient pas violées lors de leur raid de 1034 l'ait été alors. De toute façon, les Petchénègues étaient obligés, chaque fois qu'ils voulaient profondément pénétrer dans la Péninsule balkanique, de passer par la Mésie. Dans ces circonstances, il fallait s'attendre à ce que cette région eût le plus à souffrir des incursions petchénègues (voir *supra* note 117).

[127] Il résulte de l'analyse des relations laissées par les chroniqueurs byzantins, que la dévastation de la Péninsule des Balkans entre 1027 et 1036 est bien en relation directe avec le déplacement de plus en plus vers l'Est de chaque incursion. Naturellement cette tactique, requise par la nécessité d'attaquer continuellement d'autres territoires que ceux qui l'avait été antérieurement, eut pour conséquence le déplacement, petit à petit, vers l'est du centre de gravité petchénègue de la plaine du Danube.

courts et répétés seules les contrées appartenant à la plate-forme prébalkanique ainsi que celles de la Dobroudja pouvaient constituer l'objectif des attaques. Mais comme la plate-forme prébalkanique avait déjà été dévastée en 1035 [128], il ne nous reste plus qu'à avancer comme un postulat que les trois raids de 1036 [129] eurent pour objectif le sol de la Dobroudja [130].

Les attaques de 1036 eurent des conséquences catastrophiques pour certains des établissements de cette contrée. C'est ainsi que Capidava et Dervent cessèrent définitivement d'exister, à la suite d'un incendie qui en dévora presque toutes les habitations, tandis qu'une partie de leurs habitants étaient massacrés.

Le carnage qui accompagna les incursions de 1036 est d'ailleurs consigné dans la chronique de Skylitzès-Cédrénus. Les raids de ladite année y sont relatés en ces termes : « ἄρδην τὰ παρατυχόντα ἠφάνισαν, ἡβηδὸν τοὺς ἁλισκομένους ἀναιροῦντες καὶ τιμωρίαις τοῦς αἰχμαλώτους ὑποβάλλοντες ἀνεκδιηγήτοις » [131] (ils — *les Petchénègues* — détruisirent tout sur leur route, massacrant à l'âge de l'adolescence leurs prisonniers et soumettant ceux qu'ils capturaient à des tortures indescriptibles).

Contre toute attente, le récit de Skylitzès-Cédrénus est confirmé par l'archéologie. Nous rappellerons en ce sens la situation observée lors des fouilles de Capidava de 1959, où est apparue une fosse de 2,40 m de profondeur sur 2,30 m de largeur, qui renfermait 8 squelettes, un d'enfant, plus des os du bassin d'un nourrisson. « La tête du squelette d'enfant à laquelle tenaient quelques vertèbres, était séparée, du corps, légèrement déplacée par rapport à la colonne vertébrale, donnant l'impression que l'enfant aurait été décapité. » [132] Loin de reposer dans un certain ordre, les squelettes étaient jetés pêle-mêle et entassés sans aucune logique. Comme cette tombe collective, témoignage d'une cruauté inimaginable, appartient,

[128] Voir ici-même, p. 47, note 126

[129] Evidemment, la détermination de la succession chronologique des trois raids est impossible, pour le moment du moins.

[130] Que l'année 1036 et non 1035 ait été celle de la dévastation des établissements de Dobroudja c'est ce que semblerait indiquer aussi le nombre relativement élevé des monnaies appartenant au règne de Michel IV le Paphlagonien découvertes dans les habitations détruites alors. Dans la mesure où l'attaque se serait déroulée en 1035, un an seulement après l'avènement de cet empereur, leur nombre dans les cabanes incendiées aurait dû être plus réduit. Certes, faute de situations permettant d'autres comparaisons, l'observation ci-dessus ne saurait dépasser les limites d'une simple hypothèse ; en revanche, elle peut constituer en soi un problème de circulation des monnaies byzantines en Dobroudja ; voir également *infra*, page 71, note 208.

[131] Skylitzès-Cédrénus, II, pp. 514—515.

[132] Gr. Florescu, R. Florescu, Gloria Ciacalopol, *Săpăturile arheologice de la Capidava* (Les fouilles archéologiques de Capidava), dans « Materiale » VIII (1962), p. 702.

selon les auteurs des fouilles de Capidava, au dernier niveau d'habitat, nous n'hésitons pas à la mettre en rapport avec les raids de l'an 1036.

C'est alors encore que fut massacrée, semble-t-il, une partie de la population de Dinogetia-Garvăn et de Dervent. Le fait est attesté, pour la première de ces deux cités, par la découverte, en dehors de l'enceinte, d'une fosse dont on a retiré six squelettes [133] jusqu'ici, et, en ce qui concerne la seconde, par la découverte de deux squelettes décapités, appartenant au niveau des destructions de 1036.

Pour en revenir à la dévastation et à l'abandon définitif des places fortes de Capidava et de Dervent, une question vient à l'esprit : qu'advint-il de ceux des habitants qui échappèrent à la mort ? Certes, il y en eut qui furent emmenés en captivité [134], mais d'autres durent trouver abri dans le reste des établissements de la Dobroudja. A cet égard, il n'est pas sans intérêt de rappeler que l'on constate à Păcuiul lui Soare, sous Michel IV le Paphlagonien, une véritable explosion démographique, qui est peut-être bien la conséquence de l'abandon de l'établissement de Dervent.

De ce qui a été exposé jusqu'à présent, il appert que l'histoire des contrées du Bas-Danube dans l'intervalle des années 1000—1036 peut être partagée en deux périodes si on la considère sous l'angle de l'attitude adoptée par les Petchénègues. La première s'étend jusqu'en 1027 et est caractérisée par des relations de voisinage pacifique entre Byzantins et Petchénègues. La seconde, qui va de l'an 1027 à l'an 1036, est marquée par le déroulement d'incursions petchénègues dans les territoires du sud du Danube.

Après quoi, et pendant douze années, fera suite une période qui ne connaîtra plus aucune attaque petchénègue. Les sources littéraires permettent de faire cette affirmation. L'interprétation des documents archéologiques est de nature à la souligner.

---

[133] Information de I. Barnea. A Dinogetia-Garvăn, cette fois à l'intérieur de l'enceinte, on a découvert un fond de cabane détruit par le feu : à l'intérieur gisaient en désordre les squelettes de six individus (probablement une famille). Il ressort des observations recueillies sur place que certains d'entre eux furent brûlés vifs. D'ailleurs, les ossements de l'un d'eux montrent de fortes traces de feu. Selon I. Barnea, qui a bien voulu nous faire part de cette information — la fosse commune trouvée au dehors de l'enceinte, de même que le fond de cabane renfermant les six squelettes, datent de la première moitié du XI[e] siècle. Personnellement, nous les mettons en relation avec les massacres commis par les Petchénègues lors des trois raids de l'an 1036.

[134] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 515, nous informe que cinq stratèges furent alors emmenés en captivité. Il va de soi que la captivité des cinq stratèges implique la capture d'un nombre important de soldats et de gens du pays. La chronique a enregistré les noms de ces cinq stratèges : Jean Dermokaïtès, Bardas Petzès, Léon Chalcotoubès, Constantin Pterôtos et Michel Strabotricharès. A en juger d'après leurs noms, certains semblent n'avoir pas été grecs. Il se peut que ce fussent des indigènes (ἐγχώριοι). A propos des stratèges en question, il faut ajouter que c'étaient des commandants de forteresses ou de villes et pas des gouverneurs de province.

ACCALMIE AU BAS-DANUBE. LE TRAITÉ DE PAIX ENTRE LES PETCHÉNÈGUES ET BYZANCE

Comme on pouvait s'y attendre, la cessation temporaire des invasions petchénègues entraîna automatiquement une reprise de l'activité économique dans les contrées situées immédiatement au sud du Danube. Conséquemment, le développement de l'agriculture et l'élevage connurent un nouvel essor [135], tandis que la commercialité des produits de consommation s'intensifiait. Les ustensiles d'usage ménager et les objets de parure de toutes sortes, ceux provenant notamment de l'importation, se multiplient brusquement dans tous les établissements de la rive droite du Danube. Parallèlement à cette situation on assiste à une recrudescence de la circulation des monnaies émises sous Michel IV le Paphlagonien et Constantin IX Monomaque.

Bref, la Dobroudja semble avoir retrouvé maintenant son rôle traditionnel de « plaque tournante » des échanges commerciaux sur le Danube inférieur, cela en dépit de la crise politique que Constantinople traversait [136].

On remarquera que la reprise de l'activité économique des établissements du Bas-Danube, laquelle se reflète dans les réalités archéologiques, trouve une confirmation dans une information hagiographique, la *Vita* de S. Cyrille le Philéote qui, s'étant fait marin, voyagea en bateau, entre 1042 et 1045, sur le Danube, dont il visita les forteresses [137]. Ce voyage fut effectué pour une affaire

[135] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 586 nous assure que les Petchénègues qui pénétrèrent pendant l'hiver de 1048—1049 dans les régions sud-danubiennes y trouvèrent une grande abondance de bétail, de vin et de boisson à base de miel. Pareille richesse ne pouvait être, évidemment, que le résultat d'une activité économique remontant à la période de calme qui fit suite à l'an 1036.

[136] Sur la situation politique qui régnait à Constantinople à l'époque, voir G. Ostrogorsky, *op. cit.*, pp. 347—360.

[137] *La Vie de Saint Cyrille le Philéote, moine byzantin* († 1110), éd. Etienne Sargologos, Bruxelles, 1964, pp. 284—285.

(πραγματείαν), nous dit la source, affaire qui pourrait être d'ordre commercial, estimons-nous, si l'on arrivait à prouver que le bâtiment sur lequel Cyrille le Philéote s'était embarqué était un navire marchand [138]. Malgré son laconisme, cette information complète quelque peu le tableau de l'état de choses de la Dobroudja des années 1036—1048, époque pendant laquelle, comme nous l'avons déjà rappelé, on n'enregistre pas la moindre incursion au sud du Danube.

Certes, il est difficile de déterminer la raison qui poussa les Petchénègues à interrompre soudainement en 1036 la série de leurs invasions dans les Balkans. Personnellement, nous n'avons aucun motif de croire que ce serait le résultat de quelque victoire remportée par les Byzantins. Il est probable que la situation est due plutôt à l'affaiblissement de la puissance petchénègue par suite de la dure défaite qu'ils essuyèrent lors de la guerre avec Kiev en l'an 1036 [139] et de celles engagées avec leurs proches parents les Ouzes [140]. De plus, à cela auront encore contribué les disputes pour accaparer le pouvoir, lesquelles culminèrent avec les luttes fratricides qui mirent aux prises les adeptes de Tyrach et les partisans de Kégen.

Profitant de cet ensemble de conjonctures favorables, il est naturel que les Byzantins aient cherché à assurer la tranquillité de leur frontière danubienne en concluant une entente avec les Petchénègues. Et c'est effectivement ce qui se produisit. La chose est consignée par Skylitzès-Cédrénus. Le chroniqueur byzantin se référant aux événements qui précédèrent la grande invasion de 1048, nous fait savoir comment Tyrach, le chef des Petchénègues du nord du Danube, reprocha au basileus Constantin IX la décision qu'il avait prise de permettre aux tribus de Kégen de s'établir en terre d'empire au mépris du traité (σπονδάς) en vigueur. Voici du reste le passage

---

[138] Ce passage de *La Vie de Saint Cyrille* a été signalé pour la première fois dans l'historiographie roumaine par G. I. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, Bucarest, 1935, p. 23. Voir également H. Mihăescu, *Прямое византийское влияние в румынском языке*, dans RESEE, I (1963), 3—4, p. 348 ; mais le compte rendu de l'édition de *La Vie de Saint Cyrille*, publié dans RESEE, IV (1966), 3—4, pp. 252—253 a le mérite d'attirer l'attention des chercheurs sur l'importance de cette information pour l'histoire de la région du Bas-Danube.

[139] G. Popa-Lisseanu, *Izvoarele istoriei Românilor* (Les sources de l'histoire des Roumains), vol. VIII, p. 125. Cf. *Повесть временных лет*, I (éd. V. P. Adrianova-Peretz), pp. 102—103,

[140] On trouve une mention des luttes qui mirent aux prises à cette époque Petchénègues et Ouzes dans Skylitzès-Cédrénus, II, p. 582, mais sans précision sur la date exacte à laquelle elles se déroulèrent

en question : « ὁ Τυρὰχ διαπρεσβεύεται πρὸς τὸν βασιλέα, μηνύσας ὡς ἔδει τὸν μέγαν βασιλέα, σπονδὰς ἔχοντα μετὰ τοῦ γένους τῶν Πατζινάκων, μηδὲ προσδέξασθαι ὅλως τὸν ἀποστάτην αὐτῶν »[141] (Tyrach envoya ses représentants à l'empereur pour l'avertir que le grand empereur qui avait un traité avec le peuple des Petchénègues ne devait absolument pas accueillir un homme qui leur était traître). A cette occasion, les ambassadeurs de Tyrach attirèrent l'attention du basileus que « du moment qu'il avait accueilli Kégen, il devait l'empêcher de franchir le Danube pour faire du tort à ceux qui observaient le traité. »[142] (ἐπεὶ δὲ προσεδέξατο, κωλύειν μὴ διαπερᾶν καὶ τοῦς ὑποσπόνδους λυμαίνεσθαι). Le mot ὑποσπόνδους du contexte concerne naturellement les Petchénègues vivant au nord du Danube.

Il existait donc en 1048 un traité entre les Byzantins et les Petchénègues.

La chronique ne relate rien quant à sa nature et à sa teneur. Elle ne précise même pas la date à laquelle il fut conclu. Le fait toutefois qu'on ne signale plus d'incursions petchénègues dans les territoires sud-danubiens entre 1036 et 1048[143] nous autorise à avancer l'opinion que la convention en vigueur en 1048 avait été conclue en 1036 ou immédiatement après cette date. C'est peut-être même en vertu de ce traité que certains Petchénègues s'établirent dans les « cités » de la rive droite du Danube. Leur présence, en tout cas, dans les établissements de Dobroudja pendant les 4e et 5e décennies du XIe siècle ne peut plus (à en juger à la lumière des observations archéologiques) être contestée[144]. Il n'est pas exclu que ledit traité ait défini également le cadre des relations amicales entre Byzantins et Petchénègues au cours de l'intervalle de temps écoulé entre la date où cette entente fut conclue et celle de la grande invasion de l'année 1048.

Il est vrai, on ne dispose à l'heure actuelle d'aucune source sûre permettant de certifier que les relations byzantino-petchénègues aient revêtu pareil caractère. Mais l'interprétation judicieuse de certaines informations de chronique ne laisse planer aucun doute

---

[141] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 584.

[142] *Ibidem.*

[143] A. P. Každan, *Иоан Мавропод: печенеги и русские в средине XI в.* dans ZRVI (*Mélanges G. Ostrogorsky*) VIII (1963), 1, pp. 180—182, aboutit à la conclusion que l'invasion petchénègue ne se produisit pas en 1048, mais en 1046.

[144] Petre Diaconu, *Cu privire la problema căldărilor de lut în epoca feudală timpurie* (*sec. X—XIII*) (A propos du problème des chaudrons de terre cuite à la haute époque féodale, Xe—XIIIe s.), p. 430. Nous appuyant dans le même article sur la diffusion de ce type céramique, nous avons avancé l'hypothèse que les premiers Petchénègues commencèrent à s'installer en Dobroudja dès la seconde moitié du Xe siècle (voir aussi notre article, *К вопросу о глиняных котлах*, p. 259 et suiv.).

là-dessus. C'est pourquoi, nous allons nous arrêter un moment à une information relative à un épisode survenu, il est vrai, en 1049, mais qui reflète une situation remontant à l'époque où Katakalon Kékauménos exerçait son commandement sur la région paristrienne.

Tout d'abord, une précision. Même si l'on ne peut déterminer à partir de quand et jusqu'à quand Kékauménos fut gouverneur du thème de Paradounavon, une chose est sûre, c'est qu'il détenait cette qualité en 1043. C'est en tant que ἄρχων ὢν τῶν περὶ τὸν Ἴστρον πόλεων καὶ χωρίων (archonte des villes et contrées des bords du Danube) qu'il écrasa près de Varna — dit Skylitzès-Cédrénus qui nous l'apprend [145] — les troupes de Kiev qui se retiraient par voie de terre vers leur pays.

En 1049, alors qu'il était ὁ στρατηλάτης τῆς ἀνατολῆς [146] (stratilate de l'Orient), Kékauménos tomba grièvement blessé au cours des luttes avec les Petchénègues qui se déroulèrent près de la localité de Diakéné [147], dans les montagnes des Balkans. Il ne mourut cependant pas : un Petchénègue du nom de Galinos, ayant reconnu dans le dignitaire byzantin celui qui naguère avait rempli les fonctions de commandant des forteresses danubiennes, abrita le blessé sous sa tente [148] et lui accorda tous les soins nécessaires.

Certes, le geste de Galinos ne laisse planer aucun doute sur les circonstances favorables où le Petchénègue avait connu Kékauménos, ex-« archonte » des contrées danubiennes. Autrement dit, nous tenons à souligner le fait que si les relations entre Byzantins et Petchénègues, du temps où Kékauménos était katépanô du Bas-Danube, n'avaient pas été amicales, l'attitude de Galinos envers lui, à l'issue de la bataille de Diakéné, n'aurait trouvé aucune justification.

Il semble toutefois que nos considérations ne puissent suppléer à la consistance de la relation même de la chronique de Skylitzès-Cédrénus à propos de l'épisode de Diakéné. Qu'on nous permette donc de reproduire ce passage : « καί τις δὲ Πατζινάκος τὴν κλῆσιν Γαλῖνος, εἰδὼς τὸν Κεκαυμένον οἷός ἐστιν ἐξ ὅτου περ ἦρχε τῶν παρὰ τῷ Ἴστρῳ φρουρίων καὶ ἀνεμίγνυντο ἀλλήλοις τὰ γένη » [149]. Cette phrase a été et est interprétée par l'historiographie roumaine, comme suit [150] : « et un Petchénègue du nom de Galinos, qui savait

---

[145] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 555; Cf N. Bănescu, *op. cit.*, pp. 74—75.

[146] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 599.

[147] *Ibidem.*

[148] Si Galinos a possédé sa propre tente, c'est qu'il devait être une personnalité en vue parmi ses congénères.

[149] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 599.

[150] Cf. N. Bănescu, *op. cit.*, p. 77; I. Barnea, *op. cit.*, p. 643; Eugen Stănescu, *Les mixobarbares du Bas-Danube au XI^e siècle (Quelques problèmes de la terminologie des textes)*, dans *Nouvelles études d'histoire*, III, Bucarest, 1965, p. 48.

qui était Kékauménos, depuis l'époque où ce dernier commandait les forteresses du Danube et quand les populations étaient mêlées... ». Personnellement, nous estimons incomplète la traduction de la seconde partie du texte, ce qui a vicié quelque peu le sens de l'idée que le chroniqueur tenait à exprimer. En réalité, la traduction exacte devrait être la suivante : « et un Petchénègue du nom de Galinos, qui savait quelle sorte d'homme était Kékauménos, du temps où ce dernier était commandant des forteresses du Danube et où les populations *vivaient en intimité* les unes avec les autres... ». C'est que le verbe ἀναμίγνυμι signifie dans ce contexte bien autre chose que « mêler ». Il y a le sens de *vivre en paix côte à côte, avoir de bons rapports.*

Par conséquent, comme il n'est pas seulement question de populations mêlées, mais aussi de relations d'amitié existant entre elles [151], les dires de Skylitzès-Cédrénus revêtent une tout autre signification pour l'histoire des territoires du Bas-Danube durant la période où ils se trouvèrent placés sous le commandement de Kékauménos.

La logique de la construction de cette phrase, la signification des mots qui la composent et l'esprit de la narration nous obligent d'admettre que parmi les peuplades (τὰ γένη) du Bas-Danube, l'une des places les plus importantes revenait aux Petchénègues, alors en bons termes avec Byzance, et que ce fut en vertu de l'ancienne amitié entre Petchénègues et Byzantins, que Galinos se sentit obligé de sauver la vie à Kékauménos.

Par suite, il appert de tout ce que nous venons de dire au sujet de Katakalon Kékauménos que du temps où il exerçait la fonction de commandant des villes et contrées danubiennes, les relations petchénégo-byzantines étaient des plus cordiales. Si l'on rapproche cette constatation de l'observation strictement archéologique que l'on signale dans les établissements du Danube à cette époque, d'une part, la présence des Petchénègues et, d'autre part, l'essor de la vie économique, on saisira encore mieux l'importance que revêtit le traité petchénégo-byzantin pour le développement socio-économique et politique des contrées du Bas-Danube pendant la 4e et la 5e décennie du XIe siècle.

Il n'est point exclu que ce fut Kékauménos « archonte des villes et des contrées du Danube » qui ait assuré personnellement

---

[151] On ne comprendrait pas autrement pourquoi Skylitzès-Cédrénus a cherché à rattacher la « reconnaissance » de Kékauménos par Galinos à l'existence au Bas-Danube de plusieurs populations.

le succès des négociations qui aboutirent à la conclusion de ce traité [152].

Pareil point de vue est suggéré non seulement par la réalité de ses bonnes relations avec les Petchénègues, relations qui — selon toutes les probabilités — durèrent assez longtemps [153], mais encore par ses hautes fonctions de commandant du thème paristrien. Car, à vrai dire, quel autre personnage que le gouverneur de cette province pouvait mieux connaître les Petchénègues du nord du Danube et, conséquemment, traiter avec eux la conclusion d'une entente? La pratique d'engager dans les négociations précisément les dignitaires des régions limitrophes des populations avec lesquelles Byzance avait intérêt à négocier, était depuis longtemps monnaie courante à Constantinople. Il ne faut pas perdre de vue qu'en 917 les Byzantins, désireux de traiter avec les Petchénègues, déléguèrent Jean Bogas, stratège de Cherson, car — comme il était naturel — c'était lui qui connaissait le mieux les « Patzinakoi » [154].

Mais, indépendamment du nom du dignitaire byzantin qui conclut la convention, il fallait qu'il fût un diplomate doué d'un doigté politique particulier et d'un sens aigu des rapports des forces existant au Bas-Danube. En outre, il faut qu'il ait été d'une habileté extrême, du moment qu'il réussit à convaincre les Petchénègues de renoncer au contrôle politique de la Munténie et de l'Olténie (Valachie) : en effet, comme nous allons le montrer un peu plus loin, le centre de gravité petchénègue se déplacera à nouveau, pendant les 4e et 5e décennies du XIe siècle, dans les régions situées à l'est des bouches du Danube.

---

[152] Mais dans ce cas ce traité n'aura pas été conclu en 1036 mais plus tard. On le sait, à cette date, Katakalon Kékauménos n'était pas encore archonte des villes danubiennes.

[153] N. A. Oikonomidès (*op. cit.*, pp. 77—78, note 64) est d'avis que les relations de Kékauménos avec les Petchénègues se maintinrent jusque tard. Son point de vue s'appuie sur la découverte en Ukraine d'un sceau de ce général en tant que duc d'Antioche (cf. I. Svencickyi, *Byzantinische Bleisiegel in den Sammlungen von Lwow*, dans *Recueil P. Nikov*, Sofia, 1939, p. 483). Il est possible, soutient N A. Oikonomidès, que le sceau de Lwow ait accompagné une lettre de Kékauménos adressée à quelque Petchénègue des steppes du Pont septentrional.

[154] Voir plus haut, p. 14.

LA DIPLOMATIE BYZANTINE ET LES PETCHÉNÈGUES DE LA RIVE GAUCHE DU DANUBE À LA VEILLE DE LA GRANDE INVASION DE L'AN 1048

Il est à supposer que si le traité dont il a été question au chapitre précédent [155] assurait aux Byzantins le calme à la frontière du Danube, en revanche les Petchénègues avaient par là la main libre pour manœuvrer à leur guise contre leurs nouveaux ennemis, les Russes [156] et les Ouzes [157].

En dépit du traité — et quelques années seulement après sa conclusion — plus exactement pendant l'hiver de 1048—1049 [158], les Petchénègues passent en masse au sud de l'Istros. Et en un clin d'œil il ne subsiste plus rien de l'équilibre politique du Bas-Danube.

L'ampleur des luttes, leurs implications, comme aussi leurs conséquences, ont incité certains savants à comparer l'invasion des Petchénègues au passage massif des Goths au sud du Danube [159].

---

[155] Pour éviter les paraphrases, chaque fois que nous nous rapporterons à ce traité nous l'appellerons « le traité de 1036 ».

[156] Les Petchénègues guerroyèrent avec les Russes en l'an 1036 même (voir *Повесть временных лет*, I, éd. V. P. Adrianova-Peretz, pp. 102—103); cf. Petre Diaconu, *Despre pecenegi la Dunărea de jos în prima jumătate a secolului al XI-lea* (A propos des Petchénègues au Bas-Danube dans la première moitié du XI^e siècle), dans SCIV, 18 (1967), 3, p. 427; voir ici-même, p. 51.

[157] Skylitzès-Cédrénus, II, Bonn, 1839, p. 582, où il est question de la vaillance du khan Kégen lors des luttes entre les Petchénègues et les Ouzes.

[158] Jusqu'à vérification, à l'aide de preuves nouvelles, de la chronologie proposée par A. P. Každan (*op. cit.*, pp. 177—183) nous continuerons à opérer avec l'ancienne chronologie selon laquelle l'invasion petchénègue se produisit pendant l'hiver de 1048—1049 (voir note 143).

[159] V. G. Vasilevski, *Византия и Печенги*, dans *Труды*, I, Saint-Pétersbourg, 1908, pp. 7—8. Voir aussi A. A. Vasiliev, *L'histoire de l'Empire byzantin*, I, Paris, 1932, p.430.

Essayant de préciser la cause déterminante de l'invasion des Petchénègues, la totalité des chercheurs ont accepté sans la moindre réserve l'exposé de motifs fourni par Skylitzès-Cédrénus [160]. Selon cette chronique, vers le milieu du XI^e siècle, certains troubles éclatèrent au sein des Petchénègues établis dans l'espace du Pont septentrional. La querelle aurait pris son origine dans la crainte qu'avait Tyrach de voir diminuer son autorité de chef suprême par suite du surcroît du prestige dont jouissait un autre chef petchénègue du nom de Kégen. La réputation de ce dernier se serait accrue notamment pendant la guerre contre les Ouzes. La querelle une fois allumée, il ne fut pas difficile d'en venir à la violence. Disposant de forces moindres, Kégen ne fut pas en état de résister aux pressions exercées par Tyrach, son ennemi mortel. Aussi se vit-il obligé de se réfugier dans les marais du Boristhène. L'appui que lui accordèrent deux des treize tribus petchénègues n'empêcha pas sa défaite.

Se mettant alors à la tête de ses tribus, il quitta les marécages du Dniepr et se dirigea vers le Danube. Arrivé à proximité de Dorostolon (Silistra), le chef petchénègue s'enferma avec ses hommes dans une île du fleuve, dans l'intention évidente de s'y mettre à l'abri d'une attaque éventuelle de la part des tribus soumises à Tyrach. De cette île [161], Kégen s'aboucha avec l'« archonte des villes danubiennes », Michel, fils d'Anastase, dont il sollicita la permission d'aller s'installer avec ses gens au sud du Danube, promettant que si sa demande recevait satisfaction, lui et les siens rendraient de grands services à Byzance. Son désir fut exaucé avec, naturellement, l'avis du basileus Constantin IX Monomaque (1042—1055).

Parvenu au sud du Danube, Kégen se rendit immédiatement à Constantinople où il promit que lui et les membres de ses deux tribus embrasseraient le christianisme. Le khan petchénègue reçut

---

[160] Skylitzès-Cédrénus, II, pp. 582—585.

[161] L'île où s'abritèrent les Petchénègues de Kégen — en attendant de recevoir la réponse de l'empereur — a été identifiée par nous avec l'île danubienne de Păcuiul lui Soare (I. Nestor et Petre Diaconu, *Săpăturile arheologice de la Păcuiul lui Soare* (Les fouilles archéologiques de Păcuiul lui Soare), dans « Materiale », V (1959), p. 585). La même identification est proposée aussi par N. A. Oikonomidès, *op. cit.*, p. 78. Aujourd'hui nous sommes en mesure d'y renoncer. Sur une île de 8 km² de surface en tout (et qui au XI^e siècle, devait être encore plus petite) il est impossible que 20 000 âmes aient pu trouver abri — fût-ce pour un bref laps de temps. Il est bien plus probable que l'île des Petchénègues de Kégen aura été la « Balta Ialomiței » (les marécages de la Ialomița), comme le pensait C. Brătescu, *Pecenegii. Pagini de istorie medievală: sec. XI* (Les Petchénègues. Pages d'histoire médiévale: le XI^e siècle), dans *Analele Dobrogei*, V—VI, Constantza, 1924, p. 146, note 1.

alors de l'empereur le titre de patrice, trois forteresses [162] et, pour ses hommes, de vastes lots de terre [163].

Quand les tribus de Kégen se virent en sûreté, elles commencèrent à attaquer à l'improviste les Petchénègues de Tyrach, « tuant les hommes et réduisant en captivité femmes et enfants pour les vendre aux Rhomées » [164].

Tyrach menaça que si ces razzias ne cessaient pas, ses hordes déclencheraient la guerre. L'empereur lui répliqua en prenant des mesures urgentes pour renforcer la frontière.

Malgré les mesures adoptées, les bandes petchénègues, profitant du pénible hiver de 1048—1049, passèrent le Danube sur la glace et déferlèrent dans l'empire [165].

Il résulterait de la stricte interprétation du récit laissé par Skylitzès-Cédrénus, que l'invasion petchénègue ne fut pas autre chose que la conséquence naturelle de la malheureuse décision des Byzantins d'installer Kégen au sud du Danube et de lui permettre

---

[162] Le don de trois forteresses ne signifie pas obligatoirement leur occupation aussi par les Petchénègues. Vers le milieu du XI[e] siècle, les fortifications byzantines de la ligne du Danube étaient déjà peuplées d'aborigènes, qui avaient la charge, pour beaucoup, de la défense de la frontière. Dans une pareille situation, remplacer des gens qui s'entendaient à la défense des fortifications par d'autres — les Petchénègues en l'espèce — moins habiles et ayant une tradition moins sûre à cet égard, devient une mesure dénuée de raison. On comprend facilement qu'une telle opération n'aurait pas abouti au résultat escompté, à savoir le renforcement du *limes* danubien. C'est pourquoi il faut entendre la mention de Skylitzès-Cédrénus en ce sens que l'empereur octroya à Kégen trois forteresses pour y exercer le commandement. En obtenant le titre de patrice et le droit de commander ces trois forteresses (outre sa qualité de chef de deux tribus de Petchénègues), Kégen devenait en réalité l'égal de l'archonte Michel, fils d'Anastase. Que Kégen était l'égal de Michel, c'est ce qui ressort aussi du fait que l'empereur, désireux de prendre à la hâte des mesures pour assurer la défense du Danube, s'adressera par lettres à l'un comme à l'autre (Skylitzès-Cédrénus , II, p. 585). Il est difficile de préciser actuellement quelles furent les forteresses cédées à Kégen. Des détails de Skylitzès-Cédrénus, II, p. 584, il résulte tout au plus qu'elles étaient situées sur la rive droite de l'Istros (voir ici-même, p. 27). Selon certains chercheurs (G. I. Brătianu, *op. cit.*, p. 146, note 3; C. Cihodaru, *Observații critice asupra însemnărilor toparhului bizantin* (Obervations critiques sur les notices du toparque byzantin), dans SCS, série *Istorie*, III (1961), 2, Jassy, p. 269) ces trois forteresses se seraient trouvées dans la Dobroudja du Nord. Nous avons eu nous aussi un point de vue quelque peu semblable (voir Petre Diaconu, *Cu privire la problema căldărilor de lut în epoca feudală timpurie, sec. X—XIII*, p. 430). Mais, à bien y réfléchir, il est extrêmement probable que les forteresses accordées à Kégen étaient situées à l'ouest de Silistra. Dans ce cas, les lots réservés aux Petchénègues se seraient étendus vers le nord-est de la Bulgarie actuelle.

[163] Certes, les « étendues » en terre devaient avoir été riches en pâturages et en foin, car ce n'était qu'ainsi qu'elles pouvaient être utiles aux Petchénègues qui étaient des éleveurs de bestiaux par excellence.

[164] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 584.

[165] *Ibid.*, p. 585.

de piller systématiquement les territoires habités par les Petchénègues de Tyrach.

Mais il en découle des incertitudes. La diplomatie consommée des Byzantins n'a-t-elle pas prévu, lorsqu'elle établit les gens de Kégen dans l'empire et les incita, en outre, à opérer périodiquement dans les contrées contrôlées par les hordes de Tyrach, les risques aussi d'une telle politique? Et si elle les a prévus, quels motifs déterminèrent les Byzantins à violer eux-mêmes, en permettant aux tribus de Kégen de s'installer en terre d'empire, un traité qui leur avait assuré jusqu'ici une utile tranquillité à la frontière du Bas-Danube?

Pour tirer au clair de pareilles questions, il convient de commencer par apprécier la situation politique de l'espace compris entre le Boristhène (Dniepr) et le Bas-Danube dans les années qui précédèrent immédiatement l'invasion de l'hiver 1048—1049.

A cette époque, la pression des Ouzes oblige les Petchénègues à déplacer une fois de plus leur centre de gravité vers les territoires danubiens [166]. La pénétration d'un nouvel afflux de Petchénègues dans les régions des bords du Danube constituait en soi un geste inamical envers les Byzantins, peut-être même une transgression de la convention de 1036.

Il est vrai, nous sommes jusqu'à présent dans l'impossibilité de savoir si ces Petchénègues-là se livrèrent aussi à des actes provocateurs envers les garnisons de la ligne du Danube, mais une chose est certaine, c'est que pendant l'automne de 1047 ils se mêlèrent aux luttes intestines de Byzance en prenant partie pour l'usurpateur Tornikios [167]. La participation des Petchénègues à la sédition de

[166] Voir Psellos, II, pp. 124—125, qui fournit comme motif du passage des Petchénègues au sud du Danube, la pression exercée par les Ouzes.

[167] Le métropolite Jean Mauropous remarquait dans un discours prononcé le 30 décembre 1047 en l'église Saint-Georges à Constantinople, que Tornikios attendait de l'aide (aide qu'il reçut d'ailleurs) de la part des Scythes nomades (νομάδας Σκύθας) (voir « Fontes Historiae Bulgaricae », XI (1965), Sofia, p. 86). Un autre discours tenu un an et quelques mois plus tard dans la même église nous apprend que par Scythes nomades (Σκύθαι τὸ γένος, νομάδας τὸν βίον) (voir « Fontes Historiae Bulgaricae », XI (1965), p. 80) Jean Mauropous désignait les Petchénègues. Iv. Dujčev (« Fontes Historiae Bulgaricae », p. 86, note 2) identifie à tort ces Scythes nomades avec les Bulgares.

A l'écrasement de la révolte de Tornikios prêtent, entre autres, leur concours, selon l'affirmation du métropolite Jean Mauropous, des armées barbares de l'« ouest » et du « nord » (ἐκ δυσμῶν καὶ βορρᾶ) (« Fontes Historiae Bulgaricae », XI (1965), p. 86). Iv. Dujčev (« Fontes Historiae Bulgaricae », XI, p. 87, note 1) voit dans les barbares « du Nord » les Bulgares. Cf. Idem, *Бунтът на Лъва Торника: българите и печенегите. Проучвания върху българското средновековие*, dans SBANU, XII (1945), 1, p. 33. Ces mêmes barbares sont identifiés par A. P. Každan (*op. cit.*, pp. 183—184) avec les Russes de Kiev. Partant d'une pareille identification A. P. Každan en arrive à la conclusion qu'à l'automne de 1047 les Kiéviens dominaient les territoires situés au voisinage immédiat de la rive « gauche » du Danube, c'est-à-dire la

Tornikios ne marquait, évidemment, que l'une des étapes de la tension politique du Bas-Danube, tension qui allait nécessairement provoquer une explosion lors de la grande invasion d'hiver de 1048—1049.

Face à la menace qui empirait, les Byzantins — espérant probablement un redressement dans leurs rapports avec les Petchénègues — n'allèrent pas jusqu'à dénoncer le pacte de 1036 [168]. En revanche, mettant en œuvre la politique traditionnelle qui consistait à inciter les uns contre les autres, ils se mirent à resserrer leurs rapports avec les populations voisines des Petchénègues. C'est ainsi qu'ils améliorèrent leurs relations, en premier lieu, avec Kiev, en concluant — à la fin de l'année 1047 ou au début de la suivante — le mariage d'une princesse, probablement la fille de Constantin IX Monomaque, avec Vsevolod, fils du knèze Jaroslav [169] et en accordant, en outre, au mois de mai 1048 certains privilèges aux moines russes du monastère de Xylourgou [170].

Valachie et la Moldavie. Iv. Dujčev et A. P. Každan en cherchant à identifier les barbares « du Nord » avec les Bulgares et les Russes respectivement, n'essayent pas de tirer au clair la question de l'identification des barbares « de l'Ouest ».

A notre avis par βαρβαρικά τε στρατεύματα ἐκ δυσμῶν καὶ βορρᾶ... ἐκίνει, Jean Mauropous indiquait les bandes de mercenaires français et respectivement varègues au service du basileus.

[168] Que le traité était encore en vigueur à la veille de l'invasion des Petchénègues, c'est ce qui ressort des appréciations des ambassadeurs de Tyrach, selon lesquelles l'asile accordé au sud du Danube aux tribus de Kégen signifiait une violation du traité byzantino-petchénègue (Skylitzès-Cédrénus, II, p. 584).

[169] On admet ordinairement comme date de ce mariage l'an 1046. Ce point de vue prétend se fonder sur le considérant que l'événement aura été décidé au cours des discussions qui précédèrent la conclusion du traité de paix en 1046. Le traité (*Повесть временных лет*, éd. V. P. Adrianova-Peretz, vol. I, p. 104) marquait l'achèvement de la guerre en 1043. V. A. Mošin, *Русские на Афоне*, dans «Byzantinoslavica », IX (1947), pp. 74—75), ayant en vue la mention de la chronique de Nestor (*Повесть временных лет*, p. 42) que Vsevolod naquit en 1030, exclut la possibilité que ce mariage ait été conclu en 1046, le fils de Jaroslav n'ayant que 16 ans cette année-là. Plus loin le byzantiniste yougoslave s'efforce de démontrer que les pourpalers entamés en vue du mariage de Vsevolod avec une princesse byzantine le furent à la fin de 1047 et que, pratiquement, le mariage fut célébré au début de l'année 1048. Le même auteur (*op. cit.*, p. 75) estime que par ce mariage les Byzantins escomptaient un rapprochement avec Kiev pour parer à une éventuelle intervention petchénègue en faveur de Tornikios. A. P. Každan (*op. cit.*, p. 148) qui accepte comme date du mariage de Vsevolod la fin de l'année 1047, croit qu'il fut célébré pendant les pourparlers destinés à obtenir l'aide de Kiev contre Tornikios. Mais comme les Russes de Kiev ne participèrent pas à la répression de la révolte de Tornikios (voir note 167), le point de vue exprimé par Každan est caduc.

[170] V. A. Mošin, *op. cit.*, p. 68. Cf. A. P. Každan, *op. cit.*, p. 148. Si l'on avait la certitude que les privilèges accordés aux moines russes, d'une part, et le mariage de Vsevolod avec une princesse byzantine, d'autre part, aient été consignés dans le traité de paix byzantino-kiévien, on pourrait affirmer que ce traité de paix ne fut pas conclu en 1046 — comme il appert de la « chronique de Nestor », mais en 1048.

Il se peut que Byzance ait établi alors aussi des relations plus étroites avec les Ouzes [171].

Naturellement, des alliances éventuelles avec les Russes et les Ouzes étaient insuffisantes pour prévenir une offensive de la part des Petchénègues. C'est pourquoi l'adoption de décisions à même de renforcer la garde de la ligne du Bas-Danube s'imposait, et cela de la manière la plus urgente. Au nombre de ces décisions s'inscrit aussi l'installation des Petchénègues de Kégen dans l'empire. Il est facile de comprendre qu'avec l'établissement de deux tribus turcomanes au sud du fleuve, Byzance poursuivait le plan non seulement de renforcer la ligne du Danube, mais encore d'affaiblir numériquement les Petchénègues qui vivaient au-delà de l'Istros.

L'établissement des tribus fidèles à Kégen au sud du Danube ne constitue donc pas une erreur politique, comme le donnent à entendre certains historiens [172]. Ce fut là une nécessité militaire dictée par les circonstances.

Il ressort de tout ce qui précède que les relations entre les Petchénègues et les Byzantins avaient déjà commencé à s'altérer avant la grande invasion de 1048—1049. Dans ce cas, *l'opération Kégen* — si on nous passe cette expression — jugée dans la complexité des circonstances politiques, ne saurait plus être considérée comme la cause de l'invasion petchénègue, mais comme son prétexte.

La date de 1046, fournie par la source russe, peut être, après tout, erronée. Pareilles erreurs sont monnaie courante dans les chroniques de tous les temps; le *Повесть временных лет*, I, p. 31 (éd. V. P. Adrianova-Peretz) même en fournit un exemple : les luttes entre Byzantins et Bulgares de 917 y sont relatées à l'an 915 (voir Petre Diaconu, *Les Petchénègues du Bas-Danube au X^e siècle*, dans « Dacia », N. S., V (1967), p. 261). En réalité, l'année 1046, en tant que date de la conclusion du traité russo-byzantin, n'était pas consignée par la chronique de la façon la plus explicite. La *Chronique de Nestor* se contente de noter que « la paix fut conclue trois ans après » la cessation des hostilités.

[171] Voir *infra*, p. 72.

[172] Matthias Gyóni, *op. cit.*, p. 10.

L'INVASION PETCHÉNÈGUE DE L'HIVER DE 1048—1049

Le nombre des Petchénègues qui traversèrent le Danube est évalué dans les sources byzantines à 800 000 hommes. Ce chiffre est certainement enflé. Skylitzès-Cédrénus le donne d'ailleurs sous quelque réserve, car il glisse un ὡς ἐλέγετο (à ce qu'on disait) [173].

On peut évaluer avec plus d'exactitude le chiffre des envahisseurs en recourant à une comparaison avec celui indiqué par Skylitzès-Cédrénus pour les adeptes de Kégen qui, on le sait, représentaient deux tribus. Ces dernières comptaient 20 000 individus [174], ce qui représente à peu près 10 000 âmes par tribu. Par conséquent, les 11 autres tribus, demeurées fidèles à Tyrach et qui envahirent la rive sud du Danube, pouvaient se chiffrer les unes dans les autres à 100 000 hommes environ.

La détermination, même approximative, du nombre des Petchénègues qui attaquèrent l'empire, a son importance aussi bien pour apprécier la gravité du conflit qui éclatait dans cette partie de l'Europe que pour expliquer certains phénomènes propres au conflit petchénégo-byzantin.

L'invasion de l'hiver de 1048—1049 soulève encore la question de savoir où les Petchénègues auront passé le Danube. Devant le silence des chroniques, le seul moyen de déterminer la zone danubienne où s'effectua la traversée des Petchénègues est constitué par l'interprétation des données archéologiques.

Si on leur prête attention, on peut affirmer, sans crainte de se fourvoyer, que le passage du fleuve n'eut pas lieu en face de la Dobroudja. Nous fondons cette affirmation nottamment sur l'obser-

---

[173] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 585.
[174] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 583.

vation qu'aucun des établissements existant à l'époque sur la rive droite du Danube de Dobroudja ne montre de traces de destructions à même d'être attribuées à l'attaque petchénègue de cet hiver-là [175].

Il est vrai, on a repéré dans les établissements en question certains indices qui dénotent que l'on prit des mesures de précaution. Nous avons en vue premièrement la réfection des fortifications de la rive du Danube. C'est ainsi qu'à Păcuiul lui Soare l'on refit, pour la troisième fois, l'entrée intérieure de la porte et qu'à Dinogetia-Garvăn on ajouta une construction extérieure à la porte de la forteresse [176].

[175] Il y a bien des années déjà que l'on a trouvé à Dinogetia-Garvăn un trésor de 106 pièces d'or (103 de Basile II et de Constantin VIII, 1 de Constantin VIII, 1 de Romain III Argyre et 1 de Constantin IX Monomaque) (Voir Gh. Ştefan, *Dinogetia. I. Risultati della prima campania di scavi (1939)*, dans « Dacia », VII—VIII (1937—1940), Bucarest, 1941, pp. 422—424). L'enfouissement de ce trésor a été mis en corrélation avec l'invasion petchénègue de 1048—1049. Nous avons partagé naguère ce point de vue (voir Petre Diaconu, *Nouvelles recherches sur le limes byzantin du Bas-Danube*, dans *Proceedings of the International Congress of Byzantine Studies*, Oxford, 1966, p. 191). Mais en l'absence à Dinogetia de tout niveau de destruction susceptible d'être daté du milieu du XI^e^ siècle, nous nous voyons maintenant obligé de renoncer à cette hypothèse et d'émettre le postulat que le magot aura été enfoui vers 1064, c'est-à-dire à la veille de l'invasion des Ouzes. Certes, une objection pourrait se poser dans ce cas, à savoir que la monnaie la plus récente contenue dans ce trésor date de l'époque de Constantin IX Monomaque (1042—1055) et non de celle de Constantin X Doukas (1059—1067). Partant de l'observation que cet établissement n'a livré jusqu'à présent aucune pièce d'or des successeurs de Constantin IX (à savoir Théodora, Isaac I^er^ Comnène ou Constantin X), nous aboutissons à la conclusion que la monnaie d'or qui a circulé, entre 1055 et 1067, sont les pièces émises sous le règne de Basile II, Constantin VIII, Romain III et Constantin IX. Un fait significatif en ce sens c'est que dans un autre trésor, de Dinogetia-Garvăn lui aussi, enfoui à la veille de l'invasion des Ouzes (Eug. Comşa et Gh. Bichir, *O nouă descoperire de monede şi obiecte de podoabă din sec. X—XI în aşezarea de la Garvăn (Dobrogea)* (Nouvelle découverte de monnaies et de bijoux des X^e^—XI^e^ siècles dans l'établissement de Garvăn (Dobroudja)), dans SCN, III (1960), pp. 223—224), les seules pièces d'or sont sept exemplaires du temps de Basile II. Les monnaies d'or émises sous cet empereur semblent avoir été répandues en Dobroudja au milieu du XI^e^ siècle. Il n'y a rien d'étonnant en cela, si l'on tient compte que la circulation des monnaies byzantines au Bas-Danube est plus fréquente précisément pendant les époques troubles. A une période agitée comme le fut le milieu du XI^e^ siècle, lorsque la situation des Byzantins au Bas-Danube était extrêmement précaire, il se peut que la solde des militaires ait été payée en or. Or la monnaie de bon aloi résidait, au milieu du XI^e^ siècle, dans les émissions de pièces d'or de Basile II.

[176] Dans notre article *În legătură cu datarea olanelor cu semne în relief descoperite în aşezările feudale timpurii din Dobrogea* (A propos de la datation des tuiles à signes en relief découvertes dans les établissements de Dobroudja de la haute époque féodale), dans SCIV, X (1959), 2, p. 495, nous avons soutenu à tort que l'adjonction ultérieure de la porte remontait au X^e^ siècle. Parmi les matériaux mis en œuvre lors de la construction de cette « annexe », il existe aussi des tuiles provenant certainement du toit de la petite église ; comme cette dernière fut bâtie à peine au X^e^ siècle, d'une part, et que l'« annexe » de la porte ne pouvait l'avoir été qu'après démolition de cette église, nous sommes en droit d'avancer l'hypothèse que cette construction remonte au milieu du XI^e^ siècle.

En dépit néanmoins de la crainte que l'on avait de voir se déclencher leur assaut en Dobroudja, les Petchénègues ne franchirent pas le fleuve de ce côté. Il faut admettre par conséquent, qu'ils passèrent le Danube quelque part à l'ouest de Silistra. Les motifs pour lesquels les envahisseurs — en marche sur Byzance — évitèrent la Dobroudja, pourraient être les suivants : a) le principe tactique de l'application de l'élément surprise imposait le choix d'un point pour franchir le Danube là où les Byzantins s'y attendaient le moins ; b) éviter des pertes inutiles de forces ; en effet, l'attaque de la Dobroudja, mieux défendue, aurait coûté à l'envahisseur des pertes des plus lourdes ; c) la traversée de l'Istros en amont de Silistra respectait, en l'occurrence, un principe bien connu de la stratégie, à savoir celui de déterminer la route la plus courte menant aux objectifs choisis ; d) enfin, dans la mesure où les Petchénègues de Transylvanie participèrent aussi à l'invasion des hordes de Tyrach, on comprendra encore mieux la raison pour laquelle le fleuve fut traversé en Bulgarie et non en Dobroudja [177].

Vaincus, dans une première passe, moins par les armes que surtout par une épidémie qui s'abattit sur eux, les Petchénègues se virent contraints de se livrer en masse. Kégen aurait voulu qu'on les exterminât jusqu'au dernier, mais les généraux byzantins apprécièrent qu'une pareille mesure serait contraire à la morale qu'ils pratiquaient [178]. En réalité, les Constantinopolitains comptaient qu'en épargnant les prisonniers, ils en tireraient un maximum d'avantages. C'est que d'un aussi grand nombre de Petchénègues, on pouvait recruter n'importe quand des troupes qui grossiraient les rangs de l'armée byzantine. Aussi colonisa-t-on les envahisseurs vaincus dans la région de Sardique-Niš-Eutzapelou, tandis que Tyrach et 140 chefs petchénègues se rendirent à Constantinople où ils reçurent le baptême [179].

Peu de temps après la « colonisation » des Petchénègues dans les « plaines désertes » de la Bulgarie [180], l'occasion s'offrit d'en

---

[177] Pour les Petchénègues qui intentionnaient d'envahir Byzance, il était plus facile de se concentrer au centre de la Valachie (Munténie) ou dans le sud de l'Olténie, que dans l'est de la Munténie ou en Moldavie. Vu que la région Sardique-Niš-Eutzapélou où les Petchénègues furent colonisés ne pouvait être éloignée du point où ils passèrent le Danube, nous supposons que la traversée du fleuve s'effectua plutôt de la rive de l'Olténie que de celle de l'ouest de la Munténie.

[178] Skylitzès-Cédrénus, II, pp. 586—587.

[179] *Ibidem.*

[180] Petre Diaconu, *Despre pecenegi la Dunărea de jos în prima jumătate a secolului al XI-lea* (A propos des Petchénègues du Bas-Danube dans la première moitié du XI[e] siècle), dans SCIV, 18 (1967), 3, p. 465.

appeler à leur aide. La guerre s'étant rallumée en Asie Mineure avec les Turcs seldjoucides et le besoin d'y renforcer les garnisons se faisant sentir, les Byzantins rassemblèrent 15 000 Petchénègues qu'ils placèrent sous le commandement de leurs chefs : Soultzou, Selté et Catalim [181].

Après avoir franchi le Bosphore à Chrysopolis [182], ces 15 000 turcomans commencèrent à traverser le plateau d'Anatolie. Leurs chefs n'ayant pas trouvé, à un moment donné, la raison de pénétrer plus avant en Asie Mineure, ils décidèrent de s'en retourner sur les lieux qu'ils avaient quittés. L'opération leur réussit, mais après bien des péripéties inattendues [183]. Arrivés dans la région de Sardique-Niš-Eutzapélou, les Petchénègues s'unirent à leurs congénères demeurés sur place et, armés de haches, de faux et d'autres outils en fer, ils tentèrent de pénétrer au sud de la chaîne des Balkans. Quand ils apprirent qu'une armée byzantine venait à leur rencontre, ils firent halte avant d'arriver à Philippopolis, rebroussèrent chemin et repassèrent les montagnes ; finalement ils dressèrent leurs tentes le long de la rivière Osma, tandis que Selté et ses gens demeuraient à Loveč [184]. Peu de temps après, l'armée byzantine conduite par Constantin Arianitès, traversant à son tour les montagnes, obligea Selté à évacuer Loveč. Après avoir placé une garnison dans cette ville, Arianitès s'en retourna au sud de la chaîne des Balkans [185], ce qui fut, on le verra, une grave erreur tactique. Le repli des forces de Constantin Arianitès permettra aux Petchénègues de se déplacer vers l'Est et, par conséquent, d'occuper une région absolument vitale pour la sécurité des territoires des Rhomées au sud de la chaîne des Balkans.

Cette région était appelée par les autochtones « Ἑκατὸν Βουνοί » c'est-à-dire « les cent montagnes » ou « les cent collines ».

---

[181] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 588.
[182] V. N. Zlatarski, *op. cit.*, p. 94, identifie Chrysopolis avec Skutari.
[183] Skylitzès-Cédrénus, II, pp. 588—589.
[184] *Ibidem*, pp. 589—590.
[185] *Ibidem*, p. 590.

Une série de savants, à commencer par N. Iorga [186] et G. I. Brătianu [187], ont identifié ladite région avec la zone montueuse de la moitié nord de la Dobroudja.

Le professeur de Jassy C. Cihodaru a fait sien dernièrement ce point de vue [188].

D'autres érudits, et nous nous bornerons à citer les noms de W. Tomaschek [189], K. Jireček [190] et V. N. Zlatarski [191], situent Ἑκατὸν Βουνοί dans le nord-est de la Bulgarie. P. Mutafčev [192] vient grossir leurs rangs, mais il étend cette contrée au sud de la Dobroudja aussi, à savoir aux anciens départements de Durostor et de Caliacra. Le géographe roumain Constantin Brătescu a émis

---

[186] N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la Romanité orientale*, III, Bucarest, 1937, p. 85.

[187] G. I. Brătianu, *op. cit.*, p. 22.

[188] C. Cihodaru, *Alte precizări în legătură cu valul de piatră din Dobrogea și însemnările toparhului bizantin* (Autres précisions en rapport avec le *vallum* de pierre de la Dobroudja et les notices du toparque byzantin), dans *Analele Institutului de Istorie și Arheologie*, II, Jassy, 1965, p. 272.

[189] W. Tomaschek, *Zur Kunde der Haemus-Halbinsel*, II, SBWA, Bd. 113, Vienne, 1887, p.303.

[190] K. Jireček, *Das christliche Element in der topographischen Nomenklatur der Balkanländer*. in SBWA, Bd. 136, Vienne, 1887, pp. 86—87. K. Jireček se livre à un rapprochement entre le nom Ἑκατὸν Βουνοί et la multitude des tertres de la zone de Varna.

[191] V. N. Zlatarski, *op. cit.*, p. 96; voir également les opinions de St. Mladenov, *Печенеги и узи-кумани в българската история*, dans « Българската историческа библиотека », IV[e] année, 1, Sofia, 1931, p. 119; V. Tăpkova-Zaïmova, dans « Fontes Historiae Bulgaricae » XI (1965), p. 317, note 3.

[192] P. Mutafčev, *Добруджа. Сборник от студии*, IV, Sofia, 1947, p. 332. Le savant bulgare n'a aucune opinion ferme là-dessus; dans le même ouvrage, p. 24, il se montre même d'avis que les « Cent collines » se trouvaient dans le nord de la Dobroudja.

une opinion quelque peu semblable à celle de Mutafčev : voici quelque 40 ans, il opinait que les « Cent collines » se trouvaient en Dobroudja méridionale [193]. Dans un autre passage de ses notes, le même savant restreignait la contrée d'Ἑκατὸν Βουνοί « à Mangalia, localité près de laquelle se trouvent un grand nombre de tumuli » [194].

F. Brunn enfin donnait à entendre que les « Cent collines » devaient se trouver sur le côté nord de la mer Noire, plus précisément à proximité d'Olbia [195].

Laissant de côté le point de vue de F. Brunn qui s'annulle de lui-même, nous ferons remarquer que la localisation proposée par N. Iorga et G. I. Brătianu repose sur les précisions fournies par Anne Comnène [196], selon qui les Ἑκατὸν Βουνοί se seraient trouvées près du lac d'Ozolimné. Et comme ces savants avaient la conviction qu'Ozolimné était le delta du Danube ou le lac Razelm, les « Cent collines » ne pouvaient être que « le massif de monticules boisés » de la Dobroudja septentrionale [197] ou les hauteurs forestières situées au nord-ouest de Babadag, de l'avis de C. Cihodaru [198].

Disons-le tout de suite, la possibilité de localiser les « Cent collines » en fonction de l'identification d'Ozolimné est une opération extrêmement ardue. Aussi ne devrait-on retenir de la relation d'Anne Comnène que le seul fait qu'Ozolimné se trouvait au-delà de Ἑκατὸν Βουνοί, autrement dit que la contrée des « Cent collines » s'étendait au sud d'Ozolimné.

Aussi la question qui nous préoccupe nous oblige-t-elle d'en appeler une fois de plus aux informations de la chronique de Skylitzès-Cédrénus. Aux dires de cette source, la région de Ἑκατὸν Βουνοί est une vaste plaine, située entre les montagnes, le Danube et la mer, riche en pâturages, en bois et en forêts de toutes sortes et en cours d'eau (Οἱ Πατζινάκαι δὲ τὸν Αἷμον, ὡς εἴπομεν, διαβάντες, καὶ τὴν μεταξὺ τούτου καὶ τοῦ Ἴστρου κατασκοπήσαντες πεδιάδα τὴν διήκουσαν μέχρι θαλάσσης, καὶ τόπον εὑρόντες νάπας καὶ ἄλση ἔχοντα καὶ λόχμας παντοδαπὰς καὶ ὕδωρ καὶ νομάς) [199].

---

[193] G. Brătescu, *op. cit.*, p. 150, note 4.
[194] *Ibidem*, note 5.
[195] F. Brunn, dans *Черноморье. Сборник изследованіи по исторической географіи Южной Росіи*, Odessa, 1879, pp. 19—21.
[196] Anne Comnène, *Alexiade*, II, livre V—X, Paris, 1943, pp. 104—105 (éd. B. Leib).
[197] G. I. Brătianu, *op. cit.*, p.22.
[198] C. Cihodaru, *op. cit.*, p. 272.
[199] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 594.

Cette description correspond parfaitement, la chose est évidente, au paysage du nord-est de la Bulgarie, dans le périmètre duquel se trouvent Pliska et la Grande Preslav.

Les « Cent collines » sont mentionnées encore une fois par Skylitzès-Cédrénus à propos des luttes qui se déroulèrent pendant l'été de 1049. Cet été-là, les troupes impériales ayant passé l'Hémus en empruntant le col de la Sidéra marchèrent contre les Petchénègues afin d'atteindre une localité du nom de Diakéné [200], située non loin de Ἑκατὸν Βουνοί (ὃς ἀναλαβὼν τὰς δυνάμεις καὶ τὸν Αἷμον διαπεραιωθεῖς διὰ τῆς λεγομένης Σιδερᾶς ἀπῆει κατὰ τῶν Πατζινάκων, ἐλθὼν, δὲ κατεσκήνωσεν ἔν τινι χώρῳ οὐ μακρὰν ἀπέχοντι τῶν Ἑκατὸν Βουνῶν, τῷ λεγομένῳ Διακενέ) [201].

La façon dont Skylitzès-Cédrénus marque les repères géographiques constitue un indice que les « Cent collines » étaient situées à proximité de la chaîne des Balkans. Du reste, ce n'est que si les « Cent collines » — zone de concentration des Petchénègues — se trouvaient immédiatement au nord des montagnes en question que l'on peut s'expliquer la rapidité avec laquelle les Turcomans arrivèrent dans les territoires habités par les Rhomées [202], peu après la bataille acharnée de Diakéné.

En faveur de la localisation avancée par Jireček plaide encore l'interprétation d'une autre information de la chronique de Skylitzès-Cédrénus. Il s'agit, en l'espèce, du passage relatif à la fuite de Maïtas, localité de Thrace, des Petchénègues de Kégen : « à la tombée de la nuit, alors que personne ne s'en doutait, les Petchénègues de Kégen abandonnèrent le camp (de Maïtas) et, faisant route sans désemparer durant toute la nuit, ils passèrent l'Hémus le troisième jour et firent leur jonction avec le gros des Petchénègues »[203] (νυκτὸς δὲ ἐπιγενομένης, μηδενὸς ὑποτοπάσαντος ἄραντες ἐκ τῆς παρεμβολῆς καὶ συντόνῳ δι' ὅλης νυκτὸς χρησάμενοι τῇ ὁδοιπορίᾳ, τριταῖοι τὸν Αἷμον διαβάντες ἑνοῦνται καὶ αὐτοὶ τῷ πλέθει τῶν Πατζινάκων).

Comme le gros des Petchénègues se trouvait dans les Ἑκατὸν Βουνοί, cela signifie que, après avoir quitté Maïtas, les tribus de Kégen atteignirent cette région. Les « Cent collines » ne pouvaient donc se trouver qu'immédiatement au nord de la chaîne des Balkans. D'ailleurs, si Ἑκατὸν Βουνοί s'étaient trouvées dans la moitié

---

[200] Zlatarski croit que Diakéné se dressait sur la route reliant le village actuel de Verbiča et la Grande Preslav (voir V. N. Zlatarski, *Словенското житие на св. Наума от XI век*, dans « Сп. БАК », XXX (1925), *Притурка*, pp. 22—28.

[201] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 597.

[202] *Ibidem*, p. 600.

[203] *Ibidem*, p. 596.

septentrionale de la Dobroudja, il aurait fallu aux Petchénègues de Kégen pour y parvenir huit ou neuf jours, et pas trois.

Un autre argument enfin pour localiser les « Cent collines » dans le nord-est de la Bulgarie c'est, à notre avis, le fait que toutes les luttes qui mirent aux prises les Byzantins et les Petchénègues se déroulèrent là-bas et dans la région correspondante du versant opposé de la chaîne des Balkans [204].

[204] L'identification des « Cent collines » avec une zone du nord-est de la Bulgarie est imposée également par une information des « Visions d'Isaïe » (voir K. Jireček, *op. cit.*, pp. 86—87). Naturellement, le caractère fantasmagorique de certaines données et aussi le mélange de faits historiquement authentiques et d'erreurs flagrantes réclament la plus grande circonspection de la part de quiconque utilise cet écrit hagiographique rédigé, semble-t-il, au XI[e] siècle.

LA SITUATION DE LA DOBROUDJA AU MILIEU DU XI[e] SIÈCLE

Des historiens ont émis l'avis que la Dobroudja fut conquise lors de l'occupation des « Cent collines ». Les mêmes savants soutiennent encore qu'elle serait demeurée sous la domination ininterrompue des Petchénègues jusqu'en automne 1059 [205].

L'interprétation de certaines informations littéraires vient contredire une telle opinion. Il ne saurait être question de reproduire ici la brillante démonstration de N. Bănescu à propos de la qualité de « duc » du Paristrion que Roman Diogène avait en 1053 [206], mais nous ne pouvons pas ne pas remarquer que la chose certifie de la façon la plus directe l'existence d'une administration constantinopolitaine au Bas-Danube en l'an 1053. On comprend aisément que si l'autorité de Byzance s'exerçait en Dobroudja cette année-là, il dut, à plus forte raison, en être de même avant cette date, lorsque le conflit avec les Petchénègues n'avait pas encore atteint son maximum d'intensité, de même qu'après, lorsqu'un traité de paix était dorénavant en vigueur.

Que la Dobroudja demeura sous contrôle byzantin durant le conflit avec les Petchénègues, c'est ce que confirme, en premier lieu, l'appréciation archéologique de la situation. En effet, aucun des établissements qui ont été fouillés jusqu'à présent ne permet d'observer une interruption de l'activité humaine. La circulation des marchandises et des monnaies y est continue et intense et l'on ne distingue dans les niveaux archéologiques aucune destruction

[205] V. N. Zlatarski, *op. cit.*, pp. 98—99 et 110—112; V. G. Vasilevski, *op. cit.*, p. 26; Matthias Gyóni, *op. cit.*, p. 17, soutenait que la domination byzantine en Dobroudja fut interrompue à deux reprises par les Petchénègues, à savoir entre 1049 et 1059, puis entre 1074 et 1091; cf. P. Mutafčev, *op. cit.*, p. 333.

[206] N. Bănescu, *op. cit.*, pp. 27—31 et 81—84.

susceptible d'être attribuée aux luttes byzantino-petchénègues du milieu du XI^e siècle [207].

Il en est tout autrement de la situation qui se présente dans la région des « Cent collines », c'est-à-dire dans le nord-est de la Bulgarie. L'activité humaine sous ses formes byzantines y cesse vers l'an 1049. Pour illustrer ce que nous avançons, il suffit de faire appel au diagramme des monnaies du XI^e siècle trouvées à Pliska. Les derniers exemplaires découverts dans l'ex-capitale du tsarat bulgare datent du règne de Constantin IX Monomaque [208]. Notons encore que l'on n'a trouvé jusqu'à présent aucun vestige matériel y attestant une présence byzantine au milieu du XI^e siècle.

Ainsi, à en juger d'après les réalités archéologiques que reflètent les établissements de Dobroudja en comparaison avec ceux de Pliska, on aboutit donc à la conclusion que la Dobroudja ne fut pas occupée par les Petchénègues entre 1049 et 1059 et qu'elle ne fut pas non plus affectée par le conflit byzantino-petchénègue des années 1049—1053. Nous avons invoqué aussi à ce propos le témoignage de l'archéologie que les « Cent collines » ne se trouvaient pas en Dobroudja.

On retiendra qu'en même temps qu'ils perdirent le nord-est de la Bulgarie en 1049, les Byzantins cessèrent aussi de détenir la région qui correspond à la moitié occidentale de la plate-forme prébalkanique.

On se demandera comment il fut possible à Byzance de maintenir son autorité en Dobroudja, à un moment où, d'une part, ses troupes essuyaient régulièrement revers sur revers et où, d'autre

---

[207] Voir là-dessus les précisions que nous avons apportées (Petre Diaconu, *Din nou despre datarea valului de piatră din Dobrogea şi localizarea evenimentelor din Nota toparhului grec. Partea a II-a* (A nouveau autour de la datation du *vallum* de pierre de la Dobroudja et de la localisation des événements relatés dans la note du toparque grec. II^e partie), dans SCIV, 16 (1965), 2, pp. 390—391, note 46).

[208] St. Stančev, *Материали от двореца в Плиска*, dans IAI, XXIII (1960), Sofia, p. 25; cf. V. Beševliev, *Zur Geographie Nordost-Bulgariens in der Spätantike und Mittelalter*, dans *Linguistique balkanique*, IV, Sofia, 1962, p. 67. St. Stančev et V. Beševliev consignent, dans les tableaux publiés par eux, les monnaies émises sous les empereurs suivants: Jean Tzimiskès (969—976), Basile II (976—1025), Romain III (1028—1034), Michel IV (1034—1041), Théodora (1055—1056) et Constantin X Doukas (1059—1067). Leur identification de ces monnaies repose sur le catalogue de Wroth. Or, compte tenu maintenant des précisions apportées par Margaréth Thomson (*op. cit.*), les monnaies attribuées à Romain III appartiennent à Jean Tzimiskès et Basile II, celles de Michel sont en fait celles de Romain III et les exemplaires attribués par Wroth à Théodora appartiennent à Michel IV, tandis que les pièces de bronze ayant à l'avers le buste de Jésus-Christ sur un trône sont attribuées à Constantin IX Monomaque. Conséquemment, la mise au point de M. Thomson — lorsqu'on juge la situation de Pliska à l'aide des monnaies — permet de soutenir que l'activité humaine y a cessé non pas sous Constantin X Doukas, mais sous Constantin IX Monomaque.

part, la liaison avec les possessions impériales situées au sud de la chaîne des Balkans était la plupart du temps interrompue [209].

Il est fort probable que l'autorité byzantine dans la Dobroudja de l'époque se sera exercée à l'abri des armes d'une population de la rive gauche du Danube — population hostile aux Petchénègues — comme pourraient l'être, par exemple, les Ouzes.

Que les Byzantins étaient justement alors en bons rapports avec les Ouzes, c'est ce qui résulte, à notre avis, de la sympathie avec laquelle Skylitzès-Cédrénus en parle dans le préambule d'un passage relatif à l'invasion petchénègue de 1048—1049. Voici textuellement ce que nous apprend sa chronique : «Ἀλλὰ μὲν περὶ τῶν Οὔζων λέγειν, ὡς περιττόν, ἐάσωμεν· οὔτε γὰρ τῶν οἰκείων οὗτοι ἐξῆλθον, οὔτε τὸν Ἴστρον διέβησαν, οὐτ' ἐπὶ τὴν Ῥωμαϊκὴν γῆν κατέδραμον, ἀλλ' οἰδέ τι λόγου καὶ ἱστορίας δεόμενον κατεπράξαντο.» [210] (Mais cessons de parler des Ouzes, comme d'une chose superflue. Car eux ils ne sortirent pas de leurs territoires, ni ne franchirent l'Istros, ni n'envahirent le pays des Rhomées, mais n'accomplirent rien qui vaille d'être raconté et livré à l'histoire).

La domination byzantine en Dobroudja ne fut pas non plus troublée par les événements qui eurent pour théâtre en 1059 le Bas-Danube.

Naturellement, l'appui éventuel que les Ouzes auront prêté aux Byzantins pour maintenir leur domination en Dobroudja ne signifie pas à tout prix qu'ils aient participé directement à la guerre contre les Petchénègues. Leur assistance pourrait être de nature strictement politique. En ce qui concerne les forces byzantines du Paristrion, il semble qu'elles aient participé dans certaines circonstances aux luttes engagées dans les zones du nord-est de la Bulgarie. La présence de Romain Diogène en qualité d'« archonte des villes danubiennes » à la Grande Preslav pendant les combats de 1053 [211] ne saurait signifier autre chose qu'il s'y trouvait à la tête des armées de la province dont il était le gouverneur.

---

[209] Vers l'an 1050 la ville même de Varna était, semble-t-il, occupée par les Petchénègues (voir *La vie de Saint-Cyrille le Philéote moine byzantin* († 1110), éd. Etienne Sargologos, Bruxelles, 1964, pp. 126 et 352, où il est question d'un Arménien qui se rend à Varna pour payer la rançon de sa femme et de ses enfants en captivité chez les barbares. A cette date, les « barbares » de Varna ne peuvent être que les Petchénègues (voir dans RESEE, IV (1966), 3—4, pp. 252—253).

[210] « Fontes Historiae Bulgaricae », XI (VI), p. 312. Il en résulte que Skylitzès-Cédrénus n'enregistre que les faits qui ont des contingences avec les intérêts de Byzance. Cette pratique d'homme de lettres, propre à bien des chroniqueurs, explique indirectement l'absence aussi dans les sources byzantines de références plus nombreuses sur les Roumains.

[211] N. Bănescu, *op. cit.*, pp. 29—30.

L'AFFRONTEMENT BYZANTINO-PETCHÉNÈGUE DU MILIEU DU XI[e] SIÈCLE

Pour nous être reporté tant de fois à la guerre byzantino-petchénègue de 1049—1053, qu'on nous permette maintenant d'en esquisser les phases les plus saillantes.

Arrivés aux « Cent collines » pendant l'été de 1049, les Petchénègues passèrent immédiatement au sud des monts Balkans et dressèrent leur camp à Aoulè [212] (point fortifié non loin d'Andrinople), d'où ils se mirent ensuite à piller les contrées avoisinantes. On envoya contre eux les troupes placées sous le commandement de Constantin

---

[212] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 596. Alors que les Petchénègues occupaient la région des « Cent collines », l'empereur manda Kégen à Constantinople pour se concerter avec lui (Skylitzès-Cédrénus, II, p. 596). Le voyage du chef petchénègue jusqu'à la capitale fut traversé de péripéties. Une nuit, il faillit être tué par trois Petchénègues dont le coup échoua et qui furent arrêtés. On les enchaîna au chariot qui transportait Kégen blessé. A côté du chariot cheminaient aussi les deux fils de Kégen, Baltzar et Goulinos. Leur curieuse procession (selon le mot de V. G. Vasilevski, *op. cit.*, pp. 17—18) fit son entrée à Constantinople. Là, invoquant pour motif de leur geste les mauvaises intentions que Kégen nourrissait envers l'empereur, les trois sicaires furent remis en liberté et Kégen fut retenu sous prétexte de soins que réclamait son état. En fait, il fut bel et bien arrêté. La façon dont la chronique de Skylitzès-Cédrénus esquisse cet épisode laisse flotter dans l'incertitude l'esprit du lecteur. Kégen fut-il effectivement appelé à Constantinople ou fuyait-il devant les Petchénègues de Tyrach? Son « emprisonnement » ne constituait-il pas une punition pour avoir abandonné sans résistance la région où se trouvaient les lots de terre accordés à ses hommes? Ce serait-là une preuve de plus que ces lots attribués aux deux tribus de Kégen en 1048 se trouvaient dans le nord-est de la Bulgarie, c'est-à-dire là où il y avait aussi les « Cent collines ».

Enfin, à propos de l'épisode rappelé ci-dessus, il convient de préciser que Goulinos, l'un des deux fils de Kégen, ne saurait être le même que Galinos, le Petchénègue qui sauva la vie à Katakalon Kékauménos à Diakéné — comme le croit Gyula Moravcsik (*Byzantinoturcica*, II, 1958, p.109), ne serait-ce que pour la raison que, tandis que se déroulait la bataille de Diakéné, le fils de Kégen, Goulinos, se trouvait encore à Constantinople.

Arianitès, duc d'Occident. Après un premier choc avec l'ennemi qui se solda pour elles par une franche victoire, elles furent finalement écrasées à Diampolis. Théodore Strambomytou et Polys notamment, deux des anciens partisans de Tornikios, restèrent sur le champ de bataille.

Les rescapés se retirèrent à Andrinople et le magistros Constantin Arianitès écrivit à l'empereur pour demander des renforts d'urgence.

Entre temps, Constantin IX le Monomaque avait dépêché Tyrach et les autres chefs petchénègues qui se trouvaient à Constantinople pour lui concilier les barbares. Une fois qu'il sera au milieu des siens, Tyrach trahira le basileus.

Une nouvelle armée recrutée parmi les « légions d'Orient » et à laquelle on adjoignit des unités commandées par Katakalon Kékauménos et Eusèbe Frangopoulos, armée placée sous le commandement suprême du recteur Nicéphore, franchit l'Hémus et dressa son camp à Diakéné. C'est là que les Petchénègues écrasèrent les Byzantins. Katakalon Kékauménos tomba grièvement blessé dans la mêlée. Il échappa à la mort, nous l'avons déjà rappelé, grâce à un Petchénègue du nom de Galinos [213]. Ce fut en l'an 1049.

L'année d'après, une autre armée impériale commandée par l'hétériarque Constantin se rend à Constantinople et s'y retranche en y creusant un fossé. Le 8 juin les Petchénègues apparaissent aux yeux des Byzantins. Le patrice Samuel Bourtzès sort alors inopinément des retranchements avec son infanterie et engage un combat au lieudit « Le verger impérial ». En dépit de l'appui que lui prête le reste de l'armée impériale, Samuel Bourtzès fut vaincu. La bataille coûta la vie à Michel Dokianos et au commandant en chef de l'armée, Constantin Arianitès [214]. Les restes des forces byzantines battant en retraite s'enfermèrent dans le *vallum* d'Andrinople. Tandis que les Petchénègues se mettaient à combler le fossé afin de pouvoir pénétrer dans la forteresse, il se passa deux événements imprévus qui sauvèrent les soldats byzantins d'une perte totale. Ce furent la blessure reçue par Soultzou, qui démoralisa quelque peu les Petchénègues, et la soudaine apparition du protospathaire Nicétas Glavas, confondu par les Petchénègues avec le syncelle Basile Monachos, duc de Bulgarie. Saisis d'épouvante, les Turcomans prirent la fuite. Mais les Byzantins ne surent pas exploiter comme il se devait, ce léger succès.

---

[213] Skylitzès-Cédrénus, II, pp. 599—600 (voir ce travail, p. 53, note 147).
[214] *Ibidem*, p. 601.

Peu de temps après les luttes devant Andrinople, les Petchénègues commencèrent à piller la Macédoine et la Thrace. Une de leurs bandes atteignit même Katasyrté [215], localité aux abords de la capitale. Mais surpris nuitamment par les gardes de l'eunuque Jean, les Petchénègues y furent massacrés jusqu'au dernier.

La situation des Byzantins n'en était moins désespérée dans son ensemble. Pour sauver ce qui pouvait encore l'être, le basileus eut recours à une mesure vouée dès le principe à l'échec. Il fit sortir de prison Kégen, c'est-à-dire celui-là même qui avait trahi ses propres congénères, et il l'envoya aux Petchénègues comme médiateur. Mais dès qu'il se trouva parmi les siens, Kégen fut massacré. En même temps, l'empereur organisa une nouvelle armée (dans les rangs de laquelle on enrégimenta des unités de Francs et de Varègues) [216] et en confia le commandement à Nicéphore Bryenne. Les troupes de Bryenne marchèrent sur Andrinople où elles firent leur jonction avec l'armée de Michel Akoulouthos. Ce dernier avait reçu l'ordre de ne pas se mesurer avec l'ennemi en bataille rangée, mais d'essayer de stopper l'invasion au moyen d'escarmouches et en livrant de légers combats. Les Byzantins parvinrent de la sorte à anéantir deux bandes ennemies : l'une près de Goloé et l'autre à Toplitza, sur la Maritza.

Rejetés au-delà des montagnes, les Petchénègues se garderont dorénavant de s'aventurer en groupes épars.

Désireux d'en finir une fois pour toutes avec les Petchénègues, l'empereur réunit des troupes d'où il le put, d'Occident comme d'Orient, et les plaça sous les ordres de Michel Akolouthos. Cette armée, renforcée d'unités appartenant au thème de Bulgarie conduites par Basile Monachos, franchit en 1053 la Stara Planina et s'arrêta ensuite près de la Grande Preslav. Elle s'y fortifia à l'aide d'un fossé et d'une palissade. Les Byzantins furent assiégés. Le conseil de guerre convoqué par Basile Monachos décida le retrait des forces impériales à la faveur de la nuit, en secret. Cette décision, on ne sait comment, parvint à la connaissance de Tyrach [217]. Et le résultat fut qu'une partie des troupes byzantines fut massacrée sans grande peine. Si Michel Akolouthos trouva son salut dans une fuite déshonorante, Basile Monachos, lui, périt au cours de l'attaque brusquée des Petchénègues.

La paix vint mettre un terme à ces luttes [218]. On ne connaît malheureusement pas les clauses du traité qui mit fin au conflit.

---

[215] *Ibidem.* p. 603.
[216] *Ibidem,* p. 602.
[217] *Ibidem,* p. 607.
[218] *Ibidem,* p. 608 ; Attaliate, p. 43.

C'est tout juste si l'on sait par les chroniques de Skylitzès-Cédrénus et d'Attaliate que le traité fut conclu pour une période de trente ans. Attaliate ajoute que le basileus couvrit alors de présents les Petchénègues. Il se peut que ces derniers aient assumé par ce traité l'obligation de ne plus franchir l'Hémus et de ne plus troubler les territoires byzantins ; les Byzantins en revanche leur payaient une sorte de tribut, comme on accoutumait en pareilles circonstances.

De l'exposé que nous venons de donner de la guerre byzantino-petchénègue de 1049—1053, il ressort que la plupart des luttes se déroulèrent dans les régions orientales de la Bulgarie.

Il est intéressant de remarquer que, malgré leurs victoires, les Petchénègues adoptèrent presque constamment une attitude défensive. Autrement dit, ils ne surent pas exploiter leurs succès ; sinon, ils se seraient emparés aussi de territoires byzantins du sud de la chaîne des Balkans.

Cette position fut en fait déterminée par deux facteurs. Tout d'abord, le nombre des Petchénègues n'était pas aussi grand qu'on l'a cru jusqu'ici [219], et, deuxièmement, ils furent probablement contraints de lutter la plupart du temps sur deux fronts à la fois, à savoir contre les armées byzantines du sud des Balkans et contre celles du Paristrion.

La paix avec les Petchénègues dura six ans.

En 1059 une armée magyare, placée sous le commandement personnel du roi André (1046—1061) pénétra dans les contrées du nord-ouest de l'actuelle Bulgarie [220]. Profitant de l'occasion, les Petchénègues sortirent de leurs repaires — c'est ainsi que s'exprime Skylitzès-Cédrénus [221] et se livrèrent à nouveau au pillage. Entre temps, Isaac Ier Comnène arriva avec ses troupes à Sardique où les ambassadeurs hongrois vinrent à sa rencontre. On y conclut la paix entre Byzance et la Hongrie. Puis l'empereur se mit en campagne contre les Petchénègues révoltés. Ces derniers, loin de tenir tête aux troupes byzantines, se montrèrent d'accord pour capituler. Seul Selté, suivi de ses bandes, continua de résister sur un piton où il s'était fortifié [222]. A un moment donné, le chef petchénègue sortit de ses retranchements pour gagner la plaine, animé du désir manifeste d'affronter les Byzantins. Vaincu, il se

---

[219] Voir le présent ouvrage, p. 62
[220] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 645.
[221] *Ibidem*, pp. 645—646.
[222] Attaliate, p. 67 ; Skylitzès-Cédrénus, II, p. 646.

retira dans « l'épaisseur des forêts » et ses retranchements furent occupés par les troupes d'Isaac Ier Comnène [223].

Estimant avoir liquidé toute résistance, l'empereur décida de regagner sa capitale, mais tandis que ses soldats traversaient la rivière Osma — à hauteur de la forteresse de Loveč — un mauvais temps inaccoutumé à la fin de septembre se déclencha tout soudain qui causa du dommage à son armée [224].

Où s'est passé l'épisode de la résistance de Selté? Les chroniques ne livrent guère d'éclaircissements là-dessus mais il résulte de leurs relations que les retranchements du chef petchénègue se trouvaient quelque part dans la région du Danube.

C'est ainsi qu'Attaliate, par exemple, note que « Selté errait sur le bord du Danube où il avait trouvé refuge sur un rocher inaccessible et qu'il n'avait pas voulu tendre la main à l'empereur ». Le Continuateur de Skylitzès écrit que « seul Selté ne désira pas tendre la main à l'empereur et s'enfonça dans les marais du Danube, où il s'abrita sur un rocher abrupt ».

Il résulte donc des dires d'Attaliate et de Skylitzès Continué que le « piton » sur lequel Selté jeta son dévolu pour en faire une fortification dans sa tentative de résister aux Byzantins était situé dans une zone marécageuse, près du Danube. C'est justement ce qui a déterminé certains historiens à opiner que le « rocher » de Selté devait être recherché le long du Danube, mais seulement en face de la Dobroudja, car c'est là seulement que se trouvent des marais au sens propre du mot [225]. Partant d'une telle idée, il n'a pas été difficile d'arriver à identifier le retranchement de Selté avec la roche des marais de Brăila qui se dresse devant Iglitza et Turcoaïa [226].

Or, pareille localisation ne tient pas compte du seul répère géographique fourni par Attaliate et Skylitzès Continué. Ils affirment en effet, l'un comme l'autre, sans aucune équivoque, que les forces byzantines — la résistance de Selté une fois liquidée — s'en retournèrent par Loveč. Cette ville est située sur le cours de l'Osma.

Si l'on admettait que les luttes qui mirent aux prises les troupes de Selté et d'Isaac Comnène se déroulèrent dans la Dobroudja septentrionale, on ne comprendrait pas pourquoi l'empereur regagna

---

[223] Attaliate, p. 67; Skylitzès-Cédrénus, II, p. 646.
[224] Attaliate, p. 67; Skylitzès-Cédrénus, II, p. 646.
[225] N. Iorga, *op. cit.*, p. 35.
[226] *Note sur la géographie historique de la Dobroudja chez Constantin Porphyrogénète*, in *Polynchronion. Festschrift Franz Dölger zum 75. Geburtstag*, Heidelberg, 1966, p. 386 (L'auteur nous informe qu'il a renoncé depuis à l'identification qu'il avait exprimée dans ce travail).

Constantinople en passant par Loveč, en évitant sans motif toute la Bulgarie.

On ne peut obvier à cette objection qu'en admettant que la contrée contrôlée par Selté se trouvait dans le nord-ouest de la Bulgarie. Notre opinion n'entrerait pas en contradiction avec les précisions fournies par les chronique que c'était un territoire marécageux, du moment que le Danube est bordé de nombreux marécages sur sa rive droite dans la zone des rivières Vit et Osma.

Mais aucun rocher susceptible de devenir une fortification inexpugnable ne se dresse dans cette région, ni sur la rive ni au voisinage immédiat du Danube.

C'est pourquoi, nous inclinons personnellement vers l'opinion que le « piton » de Selté ne se trouvait pas au bord du Danube, mais dans la région du fleuve — peut-être même à Loveč. Notre point de vue repose encore sur un fait historique survenu dix ans plus tôt, c'est-à-dire en 1049. Comme la chose a déjà été mentionnée, Selté s'était choisi cette année-là comme lieu de résistance un point fortifié à Loveč. Il se peut que le retranchement de 1049 [227] soit le même que le rocher fortifié de 1059. Indépendamment toutefois de la localisation que nous venons de proposer, il faut retenir que le « piton » de Selté ne se trouvait pas en Dobroudja, mais dans le nord-ouest de la Bulgarie.

L'historiographie moderne attribue une assez grande importance à la campagne d'Isaac I[er] Comnène. C'est ainsi que presque tous les chercheurs étrangers sont d'avis que l'autorité de Byzance fut rétablie, au terme de cette campagne, au Bas-Danube, y compris la Dobroudja[228].

S'il s'agit d'un rétablissement de l'autorité de Constantinople à cette époque, c'est dans le nord-ouest de la Bulgarie qu'elle fut restaurée [229]. En Dobroudja l'autorité de Byzance n'avait comment l'être, vu que ce territoire n'avait pu être conquis par les Petchénègues entre 1049 et 1053.

Les territoires entre le Danube et la mer, correspondant à la Dobroudja actuelle, seront attaqués un peu plus tard, pas par les Petchénègues mais par les Ouzes [230].

---

[227] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 590.

[228] Vasiljevskij, *op. cit.*, pp. 25—26, est, à notre connaissance, le premier à avoir émis pareille théorie.

[229] Les Byzantins perdirent cette région, selon toutes les probabilités, dès l'an 1049 (voir infra, p. 95). Compte tenu des réalités archéologiques, nous avons tout le droit d'affirmer que les Petchénègues demeurèrent en possession du nord-est de la Bulgarie (où se trouvaient les « Cent collines ») même après l'année 1059.

[230] Voir, par exemple, Gh. Ştefan, I. Barnea, E. Comşa et Maria Comşa, dans *Dinogetia*, I, 1967, p. 39.

L'APPARITION DES OUZES SUR LE BAS-DANUBE

C'est en 1065 d'après certains chercheurs, ou en 1064 [231] selon d'autres, que les Ouzes envahirent l'Empire byzantin. Les premiers fondent leur affirmation sur les précisions fournies par Skylitzès-Cédrénus [232], alors que les seconds s'attachent à la mention expresse d'Attaliate [233] que la chose se produisit *au commencement de la troisième indiction*, c'est-à-dire aussitôt après le 1er septembre 1064.

Le nombre des Ouzes qui passèrent le Danube est évalué par Attaliate à 600 000 hommes, femmes et enfants non compris [234]. C'est là un chiffre certainement exagéré [235].

La traversée du Danube eut lieu en face de la Dobroudja [236].

Une fois passés au sud de l'Istros, les Ouzes se mirent à piller, détruisant tout ce qu'ils rencontraient sur leurs pas avec une cruauté inouïe. C'est alors que fut dévasté par le feu tout un niveau d'habitat à Dinogetia-Garvăn [237]. L'attaque sur Dinogetia-Garvăn

---

[231] Vasilevski, *op. cit.*, p. 26. Cf. V. N. Zlatarski, *op. cit.*, p. 115.

[232] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 657 (Ἦν δὲ τὸ τηνικαῦτα ἔτος μὲν ἕκτον βασιλεύοντι τῷ Δουκί, ἰνδικτιὼν γ', ἔτος ,ϛροϛ' τῆς κοσμικῆς κτίσεως) (ce fut dans la sixième année du règne de l'empereur Doukas, 3e indiction, l'an 6573 de la création du monde).

[233] Attaliate, p. 83, 10 (τῆς γ' ἰνδικτιῶνος).

[234] *Ibidem.*

[235] Voir ici-même, p. 86.

[236] Les Ouzes passèrent le Danube en face de la rive de la Dobroudja, en partant peut-être de la considération que cette contrée offrait un plus riche butin que d'autres régions du sud de la Dobroudja. En effet, longtemps à l'abri du drame des invasions, la Dobroudja devait être bien plus opulente que les autres territoires du Bas-Danube. Ayant pris pied au sud du Danube, les Ouzes marchèrent sur Thessalonique, et de là vers l'Hellade, régions qui n'ayant pas été, elles non plus, ravagées depuis longtemps, étaient certainement assez prospères.

[237] Gh. Ştefan, I. Barnea, E. Comşa et Maria Comşa, dans *Dinogetia*, I, 1967, p. 390.

fut tellement fulgurante que certains habitants — dans leur hâte de s'enfuir — ne purent même pas emporter avec eux ce qu'ils possédaient de plus précieux ; tel est le cas, par exemple, d'un trésor de 106 pièces d'or découvert en 1939 [238], et d'un autre, renferment des bijoux et des pièces d'or et d'argent, exhumé en 1954 [239].

Au cours d'une rencontre armée, les forces byzantines que commandaient les archontes des villes danubiennes Michel Apokapès et Nicéphore Botaniate furent battues. Les deux chefs furent faits prisonniers, affirment Attaliate [240] et Skylitzès-Cédrénus [241].

Quand ils se virent dans la Péninsule des Balkans, une partie des Ouzes traversa la Macédoine en marche vers Thessalonique et de là vers l'Hellade, où ils se livrèrent aux pires déprédations. Sur le chemin du retour, un grand nombre d'entre eux furent emportés par la peste. Les survivants s'installèrent dans la région de la chaîne des Balkans.

La situation de l'empire devint extrêmement critique et Constantin X Doucas se vit obligé d'entamer des négociations avec les ethnarques ouzes, dans le but d'arriver à un *modus vivendi*. Peine perdue : les conséquences de la présence de ces nomades dans la zone centrale de la Péninsule balkanique étaient des plus alarmantes. Dans la capitale, la foule donnait des signes d'inquiétude. A un moment donné, lit-on dans les chroniques, l'impuissance du basileus à mettre un terme au conflit commença à provoquer la risée de ses sujets.

Désespéré, Constantin X Doucas se décida à affronter directement les envahisseurs avec les forces dont il disposait. A la stupéfaction générale il sortit en personne de sa capitale avec 150 soldats — ce que l'on n'avait jamais vu — et dressa son camp à Chirovachi [242], une localité aux abords de Constantinople.

Alors que tout le monde se demandait éberlué comment l'empereur réussirait à résister aux Ouzes avec cette poignée d'hommes, la situation prit une tournure inattendue et finit bien pour les Byzantins. A Chirovachi on reçut la nouvelle que Michel Apokapès et Nicéphore Botaniate s'étaient enfuis de captivité [243] et avaient écrasé les Ouzes.

---

[238] Gh. Ştefan, *Dinogetia*, I, *Risultati de la prima campania di scavi*, pp. 422—424 (voir aussi note 175).

[239] Eug. Comşa et Gh. Bichir, *op. cit.*, pp. 223—244.

[240] Attaliate, p. 83.

[241] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 654.

[242] Attaliate, p. 87 : Skylitzès-Cédrénus, II, pp. 655—656.

[243] Attaliate, p. 87 ; Skylitzès-Cédrénus, II, p. 656.

Les informations d'Attaliate et de Skylitzès-Cédrénus au sujet de la détention des archontes des villes danubiennes — dans la mesure où elles correspondent à la réalité — semblent quelque peu bizarres. En effet, était-il, à vrai dire, possible que deux stratèges — et encore deux des plus marquants — échappassent à la captivité et que, une fois libres, ils trouvassent une armée capable d'anéantir les immenses hordes ouzes ?

Pour nous, nous opinons que Michel Apokapès et Nicéphore Botaniate ne furent faits prisonniers au sens propre du terme à aucun moment du conflit ouzo-byzantin. Après leur défaite par les Ouzes, ces archontes — accompagnés de ce qui restait de leurs armées — durent se retirer quelque part sur le Bas-Danube où — sans aucune liaison par voie de terre avec l'Empire — ils auront attendu la première occasion donnée pour faire sentir leur présence. Pareil isolement — à le considérer à travers l'atmosphère de panique et de confusion qui régnait à Constantinople — équivalait sous la plume d'un chroniqueur, à une captivité effective.

Des Ouzes rescapés de la rencontre avec les troupes byzantines, les uns périrent par la peste et les autres engagèrent la lutte avec « les Bulgares et les Petchénègues ». Un troisième lot arriva à Tzourlon et fut vaincu par les forces constantinopolitaines. Les survivants embrassèrent le christianisme et s'établirent en Macédoine. Certains Ouzes se virent même conférer de hautes fonctions à la cour impériale.

LES «RÉGIONS DES VILLES PARISTRIENNES» AU MILIEU DU XI[e] SIÈCLE

Le chapitre de la chronique d'Attaliate concernant l'invasion ouze de 1064 débute en ces termes : « Τῆς γ' ἰνδικτιῶνος ἐνστάσης ἐπάρχοντος τῶν κατὰ τὸν Ἴστρον πόλεων τοῦ τε μαγίστρου βασιλέως τοῦ Ἀποκάπη καὶ τοῦ μαγίστρου Νικηφόρου τοῦ περιβοήτου Βοτανειάτου. » [244] (Quand vint la 3[e] indiction, le magistros Basile Apokapès exerçait le commandement des villes du Danube, ainsi que l'illustre magistros Nicéphore Botaniate.)

L'information que, lors de l'invasion ouze, le Paradounavon (Paristrion) se trouvait placé sous les ordres de Basile Apokapès et de Nicéphore Botaniate, est consignée aussi dans deux autres chroniques, celle de Skylitzès-Cédrénus et celle de Zonaras.

Skylitzès-Continué note : « Ἐν δὲ τῇ δύσει κατὰ τὴν τρίτην ἰνδικτιῶνα, ἀρχόντων τῶν περὶ τὸν Ἴστρον ποταμὸν τοῦ μαγίστρου Βασιλείου τοῦ Ἀποκάπου καὶ τοῦ μαγίστρου Νικηφόρου τοῦ Βοτανειάτου. » [245] (En Occident, vers la troisième indiction, alors que les archontes des villes du fleuve Istros étaient le magitros Basile Apokapès et le magistros Nicéphore Botaniate).

Quant à Zonaras, on y lit ceci : « Οἱ τῶν παριστρίων πόλεων ἄρχοντες (ἦσαν δ'οὗτοι ὁ μάγιστρος Νικήφορος ὁ Βοτανειάτης καὶ ὁ μάγιστρος Βασίλειος ὁ Ἀποκάπης) » [246] (Les archontes des villes du Danube étaient les suivants : le magistros Nicéphore Botaniate et le magistros Basile Apokapès).

Les précisions fournies par ces trois sources ont été diversement interprétées par les historiens. C'est ainsi que N. Skabalanovič, partant de la supposition que l'expression de « villes du Danube »

---

[244] Attaliate, p. 83, 10—12.
[245] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 654, 10—13.
[246] Zonaras, IV, Leipzig, 1871, p. 199, 27.

désignait deux provinces, le thème de Paradounavon (Bas-Danube) avec Dorostolon (Silistra) pour capitale et le thème de Sirmium (Moyen Danube), est d'avis que Basile Apokapès aura été le gouverneur de la province du Bas-Danube, tandis que Nicéphore Botaniate l'était du thème du Moyen-Danube [247].

L'érudit polonais Tadeusz Wassilewski, tout en admettant l'existence de deux régions *des villes du Danube*, se différencie néanmoins de N. Skabalanović en ce sens qu'il inverse l'ordre des commandants [248] : selon lui, Basile Apokapès aurait été préposé à ce qu'il appelle le thème du Paristrion de Serbie et Nicéphore Botaniate aurait été le commandant du thème de Paristrion, au Bas-Danube [249].

Par « villes du Danube », N. Bănescu entendait la province du Paradounavon (Paristrion) et une partie du thème de Bulgarie [250]. Selon lui, en 1064, Basile Apokapès était le gouverneur du Paristrion et Nicéphore Botaniate celui de la Bulgarie. A l'appui de la seconde partie de son affirmation, le byzantiniste roumain invoque le témoignage de Skylitzès Continué que les Ouzes, passant le fleuve en 1064, vainquirent les armées des Bulgares et des Rhomées. « Il est plus qu'évident, observe-t-il, que par Bulgares en opposition avec Rhomées l'historien entend les forces du thème de Bulgarie. » [251] Autrement dit, N. Bănescu voulait suggérer que le caractère ethnique des soldats qui combattirent contre les Ouzes, constitue un critère pour déterminer les régions placées sous les ordres de Basile Apokapès et de Nicéphore Botaniate. D'où sa conclusion que Basile Apokapès — qui était à la tête des Rhomées — ne saurait être

---

[247] N. Skabalanovič, *Византіиское государство и церковь въ XI вѣкѣ*, Saint Pétersbourg, 1884, p. 228, note 2. Sur le problème compliqué des thèmes de Sirmium et de Serbie, voir aussi les opinions de P. Mutafčev, *Bulgares et Roumains dans l'histoire des pays danubiens*, Sofia, 1932, pp. 345—346 ; Id., *История на българскиятъ народ*, II, Sofia, 1944, pp. 1—10 ; cf. G. Ostrogorsky, *Histoire de l'Etat byzantin*, Paris, 1956, p. 338, n. 1.

[248] Tadeusz Wassilewski, *Le thème byzantin de Sirmium-Srem aux XI^e—XII^e siècles*, dans ZRVI, VIII (1964), 2 (*Mélanges Georges Ostrogorsky*, II), Belgrade, pp. 479—480.

[249] T. Wassilewski, reprenant une idée de Skabalanovič, nous donne à entendre que les dénominations de « Paristrion occidental » et « Paristrion oriental », *recte* « les villes danubiennes occidentales et les villes danubiennes orientales » étaient officielles. Voir à cet égard l'affirmation surprenante de l'érudit polonais (*op. cit.*, p. 473) que « ces terrains (c'est-à-dire les contrées du Moyen Danube, note de P. Diaconu) s'étendaient sur le territoire appelé *plus tard Paristrion occidental* » (souligné par nous), en dépit du fait que de telles appellations (inconnues des sources byzantines) sont utilisées par l'historiographie moderne d'une façon purement conventionnelle.

[250] N. Bănescu, *op. cit.*, pp. 28—30, 89—90 (avec aussi le reste de la bibliographie).

[251] *Ibidem*, p. 34.

que le stratège du Paradounavon tandis que Nicéphore Botaniate — qui commandait les Bulgares — devait être le gouverneur du thème de Bulgarie [252]. Ce thème, soutient N. Bănescu, s'étendait en 1064 jusqu'au Danube [253] et c'est pour cela que « le chroniqueur a pu englober les deux commandants dans l'expression abréviative : « ἀρχόντων τῶν περὶ τὸν Ἴστρον ποταμὸν τοῦ μαγίστρου Βασιλείου » (Cédrénus) ou «τῶν παριστρίων πόλεων ἄρχοντες » (Zonaras). Et le savant roumain dut conclure que « l'un et l'autre exerçaient l'autorité sur les villes du Danube, Apokapès à l'est [en tant que stratège du Paradounavon] et Botaniate à l'ouest [comme stratège du thème de Bulgarie] » [254].

V. N. Zlatarski ne voyait dans « les villes du Danube » que le thème de Paradounavon, gouverné au moment de l'invasion ouze par Basile Apokapès [255]. L'historien bulgare est d'avis que Nicéphore Botaniate n'était pas katépanô en 1064, mais un simple général envoyé sur le Danube pour épauler Basile Apokapès [256]. De telles situations, souligne Zlatarski, auraient déjà existé sur le Danube au XI[e] siècle [257] ; et de citer, à titre d'exemple, le cas de Basile Monachos, « hégémon » de Bulgarie, qui vint pendant l'hiver de 1048—1049 à la rescousse de l'archonte des villes danubiennes Michel Akolouthos (entendre Michel, fils d'Anastase) [258], ainsi que celui de Constantin Arianitès qui, en 1049, vola au secours de Michel Akolouthos. Selon Zlatarski [259], Attaliate, qui nourrissait une particulière sympathie pour Nicéphore Botaniate, l'aurait cité lui le premier et non Basile Apokapès, s'ils avaient été tous les deux (en même temps) gouverneurs « des villes du Danube » [260]. Un autre argument pour affirmer que le stratège du thème de Paradounavon

---

[252] *Ibidem*, p. 143.

[253] Que le thème de Bulgarie ne s'étendait pas jusqu'au Danube, voilà ce qui ressort de l'interprétation des informations de Skylitzès-Cédrénus, II, p. 585 à propos d'un épisode survenu peu avant l'invasion des Petchénègues de l'hiver de 1048—1049. La veille de l'invasion, des lettres de l'empereur conseillèrent à Michel, fils d'Anastase — qui était l'archonte des « villes danubiennes » — et au patrice Kégen, le chef des deux tribus petchénègues passées dans l'empire, d'avoir soin tous les deux de la garde des rives du fleuve et de l'informer au plus tôt de l'avance des hordes de Tyrach, pour qu'il puisse leur envoyer des renforts. Il va de soi que si le thème de Bulgarie s'était étendu jusqu'au Danube, l'empereur aurait mis en garde aussi le katépanô Basile Monachos.

[254] N. Bănescu, *op. cit.*, p. 143.

[255] V. N. Zlatarski, *op. cit.*, pp. 493—494.

[256] *Ibidem.*

[257] *Ibidem.*

[258] Cette question est tirée au clair par N. Bănescu, *op. cit.*, pp. 78—81.

[259] V. N. Zlatarski, *op. cit.*, p. 494.

[260] *Ibidem.*

aurait été Basile Apokapès, l'historien bulgare le trouve dans le fait que le mot ἐπάρχοντος de la phrase d'Attaliate est au singulier, ce qui signifierait que l'expression concerne le premier des deux généraux mentionnés, c'est-à-dire Apokapès [261]. Si dans la phrase en question de Skylitzès Continué on trouve le pluriel ἀρχόντων, la chose est sans importance, vu que, remarque le savant bulgare, la source de Skylitzès Continué est, pour l'époque considérée, Attaliate précisément [262]. Zlatarski donne à entendre que Zonaras qui utilise également le pluriel (ἄρχοντες) et qui, de plus, cite dans l'ordre inverse les deux commandants, offre encore moins d'intérêt, étant donné qu'il est plus éloigné dans le temps des événements qu'il reflète, que les deux autres chroniqueurs [263]. Par conséquent, dans l'esprit de V. N. Zlatarski la seule source littéraire digne de créance — dans la question d'identifier la personne des gouverneurs des *villes du Danube* en 1064 — se trouve être la chronique d'Attaliate.

Certes, pareil point de vue, qui part de l'idée que Skylitzès Continué et Zonaras étant moins proches des événements qu'Attaliate, méritent moins de créance, est entaché d'une certaine dose de subjectivité. Il est superflu d'ajouter que les précisions de Skylitzès Continué ainsi que celles de Zonaras ne peuvent être escamotées pour le simple motif que le premier est la source des seconds et qu'en dernière analyse ils reproduisent tous les deux Attaliate. Cela d'autant plus que Skylitzès Continué et Zonaras se distinguent par la compétence de leurs relations des événements, par le sérieux de leurs informations et par le discernement avec lequel ils choisissent leurs sources [264]. Du reste, bien des renseignements consignés par ces deux auteurs dépassent la valeur des données qui, nous le savons de façon certaine, ont été puisées à la chronique d'Attaliate.

Il est édifiant de citer un exemple qui regarde précisément le moment de l'invasion des Ouzes. Aux dires d'Attaliate, le nombre des Ouzes qui passèrent le Danube aurait été de 600 000 hommes «συνεψηφίζετο γὰρ τὸ ἔθνος εἰς ἑξήκοντα μυριάδας ἀνδρῶν» [265] (car ce peuple était estimé à 600 000 hommes). Certes, le chiffre ne correspond point à la réalité. Le premier à s'être rendu compte qu'Attaliate

---

[261] *Ibidem.*

[262] *Ibidem*, pp. 493—494.

[263] *Ibidem.*

[264] Il s'agit ici, évidemment, du Continuateur de Skylitzès, apprécié lui aussi comme une source d'information sérieuse (Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I, 1958, pp. 340—341, 344—347).

[265] Attaliate, p. 83.

avait exagéré le nombre des envahisseurs ouzes, a été Skylitzès Continué qui, reproduisant le même chiffre exprime les réserves de rigueur en recourant à la formule « ὡς οἱ εἰδότες διαβεβαιοῦντο » [266] (à ce qu'assuraient ceux qui les avaient vus). Quant à Zonaras, il restreint ce nombre, ni plus ni moins, à 60 000 environ et note, en outre, cette réserve « ὡς λόγος » (à ce qu'on dit) [267].

Il résulte par conséquent de la comparaison des données fournies par les trois chroniqueurs, que les précisions apportées par Skylitzès Continué mais surtout celles de Zonaras sont, en ce qui concerne le nombre des Ouzes qui déferlèrent dans l'empire en 1064, plus proche de la réalité historique que celles fournies par Attaliate. L'exégèse des textes reproduits en tête de ce chapitre nous permet d'affirmer que les informations de Skylitzès Continué et de Zonaras sont plus explicites que celles d'Attaliate en ce qui concerne également le problème de déterminer les chefs militaires des régions « des villes du Danube » lors de l'invasion des Ouzes.

Mais il faut, avant tout, souligner que l'existence dans le texte d'Attaliate du participe singulier, ἐπάρχοντος représente une erreur [268], due, semble-t-il, à quelque copiste. Le fait ne doit pas surprendre, du moment que le même passage renferme encore une faute. C'est ainsi qu'au lieu de τοῦ τε βασιλείου on lit τοῦ τε βασιλέως [269]. Quelle que soit la situation, la construction de la phrase et la logique de la narration réclamaient que ἐπάρχοντος figurât au pluriel. C'est ce qui est d'ailleurs imposé aussi par la clarté des précisions des textes de Skylitzès Continué et de Zonaras qui utilisent respectivement ἀρχόντων et ἄρχοντες.

Il ressort donc de l'analyse et de l'appréciation judicieuse des trois récits d'Attaliate, de Skylitzès Continué et de Zonaras que la région des « villes du Danube » avait en 1064 deux généraux à sa tête, Basile Apokapès et Nicéphore Botaniate.

---

[266] Skylitzès-Cédrénus, *op. cit.*, p. 654.

[267] Zonaras, III, p. 678, « «ἦσαν γὰρ, ὡς λόγος, ὑπὸ ἑξήκοντα χιλιάδας οἱ αἴρειν ὅπλα δυνάμενοι » (à ce qu'on dit, les individus en état de porter les armes étaient moins de soixante mille). V. G. Vasiljevskij, op. cit., p. 26, note 3, croit que le chiffre fourni par Zonaras est dû à une bévue de copiste. Mais il est peu possible que le byzantiniste russe ait raison. Zonaras ne remplace pas une lettre ayant valeur numérique par une autre, mais bien un mot par un autre : au lieu de μυριάδας, il écrit χιλιάδας. Dix fois moins !

[268] Voir également les précisions de T. Wassilewski, *op. cit.*, pp. 479—480, notamment note 41, où l'on trouvera les renvois de rigueur aux travaux de critique du texte d'Attaliate.

[269] Cette erreur est signalée à la fois par Zlatarski, *op. cit.*, p. 493, note 2 et par N. Bănescu, *op. cit.*, p. 33, note 1.

Qu'entendaient les auteurs byzantins par la région des *villes du Danube* (τῶν περὶ τὸν Ἴστρον πόλεων) ou des *villes paristriennes* (τῶν παριστρίων πόλεων)?

Si l'on raccorde les informations des sources littéraires à la situation géomorphologique et géographique, il en résulte que la région des « villes du Danube » correspond en fait à la partie sud du bassin du Bas-Danube, c'est-à-dire aux contrées délimitées par l'Istros et la chaîne des Balkans, Dobroudja comprise [270]. En d'autres termes, la zone des *villes du Danube* est une seule et même zone que la région du Paradounavon, appelée aussi Paristrion dans les chroniques [271].

L'appellation de « région des *villes du Danube* » revêt dans ce cas, à côté d'une signification géographique, un sens administratif et militaire également.

Mais, comme nous l'avons vu, il y a des savants qui admettent l'existence de deux régions des *villes du Danube* : l'une au Bas-Danube, correspondant au Paradounavon, et l'autre au Moyen-Danube, englobant une partie du territoire de la Serbie actuelle [272].

Pareil point de vue essaye de s'assurer une démonstration dans l'interprétation des textes que nous avons reproduits au début du présent chapitre, ainsi que de celle de certaines références aux chroniques de Nicéphore Bryenne, Anne Comnène, Nicéphore Choniatès, Jean Cinnamos et Michel Attaliate. On cite par exemple un passage de l'*Alexiade* relatif à la concentration des « forces armées » dans le thème de Niš, ainsi que sur le territoire du Braničevo

---

[270] Il est fort possible que la domination byzantine en Dobroudja se soit étendue aussi à certains moments aux territoires situés au-delà du fleuve, comme l'a opiné N. Iorga, *op. cit.*, pp. 79—90. Evidemment, il ne saurait s'agir ici de l'intervalle de temps des années 971—976, durant lequel Byzance contrôle avec une particulière efficacité la plaine valaque (voir Petre Diaconu, *Les Petchénègues du Bas-Danube au X^e siècle*, dans « Dacia » N. S., XI (1967), p. 266). La question est exposée plus en détail par N. A. Oikonomidès, *op. cit.*, pp. 68—73. Personnellement, nous estimons que les Byzantins dominèrent pendant les 3^e et 4^e décennies du XI^e siècle les régions des bouches du Siret, tout le sud et le centre de la zone s'étendant du Siret au Prut, ainsi que le territoire immédiatement au nord des bouches du Danube. Par conséquent, les Petchénègues à l'époque des attaques déclenchées pendant la première moitié du XI^e siècle n'avaient pas de contacts directs avec les zones des steppes nord-pontiques.

[271] Références chez Eug. Stănescu, *Op. cit.*, pp. 475—476.

[272] Il ne s'agit pas de mettre en doute ici l'existence du thème de Serbie — comme l'a démontré surtout V. Laurent (*Le thème byzantin de Serbie au XI^e siècle*, dans « Revue des études byzantines », XV (1957), pp. 185—195), ni de discuter sa courte durée ou son étendue territoriale, mais de souligner l'inanité de l'hypothèse que ce thème se serait appelé thème « des villes du Danube » ou encore « Paristrion occidental ». Sur les limites de la portée de certaines affirmations de T. Wassilewski à propos du thème de Serbie, voir encore V. Laurent dans B. Z., 1/58, 1965, p. 220.

paristrien (souligné par nous — *P.D.*) [273] (καὶ εἰς τὸ θέμα τοῦ Νίσου μέχρι καὶ τῆς παρίστρας Βουρανιτζόβης) [274], ainsi que la relation de Choniatès concernant l'« itinéraire d'une campagne qui, partant de Sofia, se dirigea vers les régions *paristriennes* (souligné par nous — *P.D.*) auxquelles appartenaient Braničevo et Belgrade [275] (ἀφικνεῖται πρὸς τὰ παρίστρια, λέγω δὴ τὰ κατὰ Βρανίτζοβαν καὶ Βελέγραδα) [276]; on invoque également tel pasage de Nicéphore Bryenne regardant « ceux qui mirent à mal les contrées des bords de la Save et les villes *paristriennes* (souligné par nous — *P.D.*) jusqu'à Vidin » [277] (καὶ τὰ περὶ τὸν Σαβίαν ποταμὸν χωρία καὶ αἱ Παρίστριοι πόλεις αἱ μεχρὶ Βυδίνης κακῶς διετίθεντο) [278], comme aussi l'expression de « villes paristriennes » utilisées à deux reprises par Jean Cinnamos dans le récit du conflit byzantino-hongrois qui marqua le début du règne de Manuel Comnène [279] (πόλεις τε τὰς παριστρίους ὡς ἐνῆν κρατυνάμανος) [280] et (ταῖς παριστρίοις ἐπιθήσεσθαι πόλεσι διανοεῖσθαι μαθών) [281], et d'aboutir finalement à cette conclusion que toutes ces mentions se rapportent à une « région » des *villes du Moyen-Danube* située en Serbie et embrassant les localités des bords du fleuve, de l'embouchure de la Save à celle du Timok (y compris Vidin) [282]. Selon le point de vue des mêmes érudits, la région des villes du Danube Moyen était organisée en thème [283].

On conçoit aisément que de pareilles conclusions prétendent se fonder sur l'existence du mot παρίστριον dans tous les textes invoqués. Pour comprendre la question incriminée, il convient, avant tout, de rappeler que l'adjectif παρίστριος est employé de diverses manières dans les sources byzantines : lorsqu'il est utilisé comme substantif [284], il désigne uniquement le thème de Paradounavon. Il a la même valeur aussi quand il accompagne le mot πόλις (au pluriel) [285]. D'ailleurs les mots αἱ περὶ τὸν Ἴστρον πόλεις

---

[273] Eug. Stănescu, *op. cit*, p 478.
[274] Anne Comnène, *Alexiade*, III, p. 178.
[275] Eug. Stănescu, *op. cit.*, 478.
[276] Nicétas Choniatès, *Historia*, Bonn, 1835 p. 166.
[277] Eug. Stănescu, *op., cit.* p. 478 ; cf. T. Wassilewski, *op. cit.*, p.476.
[278] Nicéphore Bryenne, *Commentarii*, Bonn, 1836, p. 100.
[279] Eug. Stănescu, *op. cit.*, p. 478.
[280] Jean Cinnamos, *Epitome*, Bonn, 1836, p. 118.
[281] *Ibidem*, p. 119.
[282] T. Wassilewski, *op. cit.*, passim ; Eug. Stănescu, *op. cit.*, p. 478.
[283] *Ibidem.*
[284] Par exemple dans la chronique de Skylitzès-Cédrénus, II, p. 719 (δουξ τῶν Παριστρίων) ou dans l'Alexiade d'Anne Comnène, II, éd. B. Leib, Paris, 1943, p. 49 (σπονδὰς μετὰ τῶν τὸ Παρίστριον νεμομένων Σκυθῶν ἐποιεῖτο).
[285] Par exemple dans le contexte : « ἄρχων τῶν περὶ τὸν Ἴστρον πόλεων καὶ χωρίων ».

ou αἱ παρίστριοι πόλεις ne doivent pas être considérés comme de simples façons de s'exprimer, du moment que le thème de Paradounavon (Paristrion) s'est appelé — dans certaines conjonctures historiques — la « région des *villes du Danube* » ou encore la « région des *villes paristriennes* » [286], dénomination certainement imposée par les particularités de la vie socio-économique des contrées du Danube inférieur au cours des contacts séculaires avec le monde byzantin [287]. Si l'on excepte les cas susmentionnés, l'adjectif παρίστριος a dans tous les autres un sens strictement géographique, indiquant que telle ou telle localité se trouvait située dans une zone paristrienne [288]. Voilà pourquoi l'on doit entendre que Braničevo et Belgrade des passages cités d'Anne Comnène et de Nicétas Choniatès se trouvent dans une région danubienne (paristrienne) et nullement qu'il aurait existé, dans les parages desdites localités, un thème des villes du Danube, différent de celui de Paradounavon. L'adjectif παρίστριος (dans la phrase d'Anne Comnène et de Nicétas Choniatès aux passages déjà cités) a la même valeur que l'expression ἐν τῇ παριστρίῳ πεδιάδι de cette phrase de Skylitzès-Cédrénus : « καὶ ἐν Φιλιππουπόλει γενόμενοι καὶ τὸν Αἷμον διαβάντες τὸ μὲν πλῆθος ἅπαν περὶ τὸν λεγόμενον Ὄσμον ποταμὸν κατεσκήνωσεν ἐν τῇ παριστρίῳ πεδιάδι » [289]. Comme on peut s'en rendre compte, les mots ἐν τῇ παριστρίῳ πεδιάδι certifient l'existence non pas d'un thème paristrien, mais d'une plaine s'étendant dans une zone du Danube (en l'occurrence le Danube inférieur). Arrivé à ce point de notre exposé, nous avons fait connaître aussi les raisons qui nous déterminent à ne retenir des passages invoqués plus haut que ceux de Jean Cinnamos et de Nicéphore Bryenne, c'est-à-dire, ceux où apparaît l'expression de « villes paristriennes ».

Une juste interprétation des passages de la chronique de Cinnamos où est consignée l'expression de *villes paristriennes* nous permet toutefois de constater qu'il y est question non d'une région de Serbie, mais d'une région située en aval des Portes de Fer. C'est ainsi que l'un des passages nous décrit l'expédition de Manuel Comnène en 1151, qui avait pour but de prévenir l'invasion des

---

[286] Voir à cet égard les références réunies par Eug. Stănescu, *op. cit.*, p. 476 sq.

[287] Que cette région est caractérisée par la multitude de ses villes c'est ce qui résulte encore de la mention de la *Chronique de Nestor* (éd. G. Popa-Lisseanu, dans *Izvoarele istoriei Românilor* (Les sources de l'histoire des Roumains), VIII. Bucarest, 1935, p. 71) qu'il s'y trouvait 80 villes. Cf. aussi Attaliate, *Historia*, p. 204 qui note l'existence dans le Paristrion de nombreuses et grandes villes (πολλαὶ καὶ μεγάλαι πόλεις).

[288] A ce point de vue, l'expression παρίστριον ne se distingue pas de celles de παραβαρδάρον, παρέβριον, παραστρύμονον, etc.

[289] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 589.

forces armées de Géza II dans les territoires « des villes paristriennes ». Le basileus ayant atteint les bords de l'Istros (certainement dans la zone des *villes paristriennes*) ne put traverser immédiatement le Danube pour poursuivre les Hongrois, *parce que sa flotte n'était pas encore arrivée.* Si l'on tient compte que cette flotte ne pouvait venir que des bouches du Danube [290], d'une part, et que, d'une autre, en ces temps-là, aucun vaisseau n'avait la possibilité de franchir la zone des cataractes des Portes de Fer, on comprendra que le point de la région des « villes paristriennes » où étaient cantonnées les troupes byzantines se trouvait à l'est et non à l'ouest du défilé des Portes de Fer. Les mots ταῖς παριστρίοις πόλεσι dans la chronique de Jean Cinnamos se rapportent par conséquent à une contrée du Paradounavon, située sur la plate-forme prébalkanique, dans les parages, semble-t-il, de Vidin [291].

Mais le problème qui nous retient n'est pas encore résolu aussi longtemps qu'il existe l'opinion que Vidin rentrait dans la région dite du Paristrion occidental [292]. Un tel point de vue prétend s'autoriser de l'interprétation (incomplète, nous le verrons) des dires de Nicéphore Bryenne [293]. A le prendre tel quel, ce passage peut effectivement suggérer l'idée que Vidin était situé dans une certaine région des villes danubiennes de Serbie. Mais, si on l'apprécie dans son contexte, le même passage fournit une preuve sûre que cette cité appartenait à la seule région des *villes danubiennes*, c'est-à-dire du Paradounavon. Voici le texte en question : « Ὁ βασιλεῦς Μιχαὴλ φροντίσι μυρίαις ἐπάλαιε, τῶν τε Σκυθῶν Θράκην τε καὶ Μακεδονίαν κατατρεχόντων, τοῦ τε Σθλαβίνων ἔθνους τῆς δουλείας Ῥωμαίων ἀφηνιάσαντος καὶ τὴν Βουλγάρων δηοῦντός τε καὶ ληΐζομένου. Σκοῦποί τε καὶ Ναῖσος ἐπόρθουντο καὶ αὐτὸ δὴ τὸ Σίρμιον καὶ τὰ περὶ τὸν Σαβίαν ποταμὸν χωρία καὶ ἐξ παρίστριοι πόλεις αἱ μέχρι Βυδίνης κακῶς διετίθεντο » [294]. (L'empereur Michel vieillissait par suite d'innombrables soucis, car les Scythes couraient la Thrace et la Macédoine, tandis que le peuple des Slavènes rejetant la servitude des Rhomées, ravageait et pillait la Bulgarie ; Skoplje et Niš étaient saccagés ; quant à

---

[290] La supposition éventuelle que la flotte aurait pu venir de la Save et dans l'occurrence les mots ταῖς παριστρίοις ... πόλεσι désigneraient une région des bords du Danube serbe ne reposerait sur aucun fondement.

[291] Une judicieuse interprétation du texte de Cinnamos mène à la conclusion que l'expression πόλεις τε τὰς παριστρίους de la p. 118 se réfère aussi aux environs de Vidin.

[292] T. Wassilewski, *op. cit.*, p. 476 ; Eug. Stănescu, *op. cit.*, p. 478.

[293] *Ibidem.*

[294] Voir note 278.

Sirmium et aux contrées des bords de la Save, ainsi qu'aux villes paristriennes jusqu'à Vidin, elles étaient mises à mal »[295].

Les précisions qu'apporte Nicéphore Bryenne représentent, on le voit, une image générale de la tragédie qui éprouva toute la Péninsule des Balkans au cours des années 1072—1073[296]. Elles constituent une réplique, en résumé, aux amples descriptions que d'autres chroniqueurs ont laissées du même état de choses[297]. Nicéphore Bryenne tient à préciser qu'en 1072—1073 les thèmes de Thrace et de Macédoine étaient troublés par les Scythes (les Petchénègues); que les Slaves (révoltés sous Georges Vojtech) pillaient le thème de Bulgarie; que les villes de Skoplje, de Niš, de Sirmium avec les territoires des bords de la Save, connaissaient un triste sort, sort que partageait aussi le thème des « villes paristriennes » jusqu'à Vidin.

Il résulte donc deux choses de la partie finale de ce passage de la chronique de Nicéphore Bryenne: a) la région des *villes paristriennes* (Paradounavon) s'étendait en 1072—1073 vers l'Ouest jusqu'à Vidin; b) en 1072—1073, parmi les régions éprouvées par les calamités de l'heure il y avait aussi celle des « villes du Danube ».

S'il s'agissait dans ce passage d'une région des « villes du Danube » , située en Serbie, cela reviendrait à admettre que du tableau des épreuves traversées en 1072—1073 par la Péninsule balkanique, tel que l'évoque Nicéphore Bryenne, il manque *justement* et *seulement* le territoire du Paradounavon, au mépris du fait que les habitants des villes de cette contrée s'étaient au même moment révoltés contre Byzance[298].

De ce qui précède, il appert donc que l'expression de « villes paristriennes » dans les chroniques de Bryenne et de Cinnamos se rapporte à la région du Paradounavon et non à celle du Moyen-Danube.

A l'appui de l'hypothèse de l'existence d'un *thème des villes du Moyen-Danube* d'aucuns invoquent aussi ce passage de la chronique d'Attaliate: « ἐμπιστευθεὶς οὖν ἐπὶ τέλει τοῦ βασιλέως τοῦ Δούκα τὴν τῆς Σαρδικῆς ἀρχήν, ἐβουλεύσατο τοὺς Σαυρομάτας προσλαβέσθαι

---

[295] Milan Şesan, *Împărţirea administrativă a Imperiului bizantin în timpul Comnenilor şi Angelilor (1081—1204)* (La division administrative de l'Empire byzantin sous les Comnènes et les Anges (1081—1204)), dans « Candela », 52 (1939—1941) (tirage à part), p. 618 donne à entendre que jusqu'à l'époque des Comnènes, Vidin appartenait au Paristrion. L'auteur soutient encore à la même page que cette ville fut intégrée à un moment donné au « thème de Sardique ».

[296] Cf. Bănescu, *op. cit.*, p. 147.

[297] Attaliate, pp. 204—209; Skylitzès-Cédrénus, II, pp. 714 et 919—920; Zonaras, III, p. 223.

[298] Attaliate, p. 204 sq.; Skylitzès-Cédrénus, II, pp. 719—720; Zonaras, p. 223.

συνεργοὺς εἰς τὸ μελετώμενον καὶ εἰς προῦπτον αὐτὸν ἀγαγεῖν. ἐπείθοντο γὰρ ἐκεῖνοι τῷ ἀνδρὶ τούτῳ διὰ τὸ τῆς ἀγχιθύρου στρατηγίας προεπιγινώσκεσθαι τοῦτον αὐτοῖς ὁπότε τῶν περὶ τὸν Ἴστρον ἄρχων πόλεων τούτοις ἀντεπολέμησε καὶ πεσεῖν ἐκινδύνευσεν, εἰ μὴ ἐξείλετο τοῦτον ἀκαταγωνίστῳ ῥύμῃ καὶ ῥώμῃ Νικηφόρος μάγιστρος ὁ Βοτανειάτης. » [299] (quand donc à la fin du règne de l'empereur Doucas, on lui (i. e. *à Romain Diogène*) confia le gouvernement de Sardique, il songea à prendre les Sarmates comme alliés dans son entreprise et à l'annoncer ouvertement. Ces gens en effet avaient confiance en cet homme car ils le connaissaient pour avoir exercé son commandement dans leur voisinage, du temps où, en sa qualité d'archonte des villes des bords de l'Istros, il avait guerroyé contre eux et avait manqué de succomber, si le magistros Nicéphore Botaniate ne l'avait sauvé dans un élan et avec une force invincibles).

N. Skabalanovič identifiant les Sarmates avec les Hongrois, croit que les luttes où Romain Diogène faillit trouver la mort seraient en fait la guerre byzantino-hongroise de 1059 et que Romain Diogène aurait été cette année-là le katépanô de la région dite des « villes du Danube », en Serbie [300]. A l'en croire, ce n'était qu'en cette qualité (de katépanô de Paristrion occidental) que Romain Diogène avait pu se faire connaître des Sarmates (Hongrois).

Le point de vue du savant serbe vient d'être partagé par Tadeusz Wassilewski [301] et par Eugen Stănescu [302]. Leur position à tous les deux est déterminée, tout comme chez Skabalanovič, par la conviction que par Sarmates Attaliate entendait seulement les Hongrois [303].

Qu'il n'en est précisément ainsi, c'est ce que souligne — chose curieuse ! — T. Wassilewski lui-même quand il affirme qu'Attaliate « donne aussi le nom de Sauromates aux Allemands mercenaires dans l'armée de Romain IV Diogène en Asie » [304].

Quant à nous, nous nous empresserons d'ajouter qu'Attaliate désignait par Sarmates non seulement les Hongrois et les Allemands mais encore les Petchénègues [305]. D'ailleurs, les relations de ce chro-

---

[299] Attaliate, p. 97.

[300] N. Skabalanovič, *op. cit.*, p. 229, note 3.

[301] T. Wassilewski, *op. cit.*, pp. 479—480.

[302] Eug. Stănescu, *op. cit.*, p. 477.

[303] T. Wassilewski, *op. cit.*, p. 479 écrit que « les Hongrois sont toujours appelés Sauromates, alors que les Petchénègues ne figurent que sous leur propre nom ». On retiendra toutefois qu'Attaliate appelle également Scythes les Petchénègues (voir plus loin note 305).

[304] *Ibidem*, note 74.

[305] Attaliate, p. 66.

niqueur à propos du début de la guerre entre Byzance et la Hongrie de 1059 appellent les Hongrois Sarmates occidentaux : τῶν δὲ πρὸς ἥλιον δύνοντα Σαυροματῶν [306]. Il est évident que par opposition aux Sarmates de l'Ouest (Hongrois), il faut qu'il en ait existé d'autres aussi, à l'Est, lesquels, à cette date, ne pouvaient être que les Petchénègues.

C'est, croyons-nous, à l'aide de ces derniers, et non à celle des Sarmates occidentaux (Hongrois) que Romain Diogène envisageait de recourir.

Il ressort de l'analyse du passage d'Attaliate reproduit un peu plus haut que la guerre entre Byzance et Sarmates fut si acharnée [307] que l'archonte des « villes danubiennes » Romain Diogène y aurait perdu la vie sans l'intervention de Nicéphore Botaniate [308].

Du passage d'Attaliate relatif à la guerre de 1059 on apprend toutefois que, à peine les Byzantins étaient-ils entrés en lutte avec les Hongrois, que ceux-ci, effrayés, demandèrent la paix [309].

Dans ce cas, ce que dit Attaliate de Romain Diogène en tant qu'archonte des *villes paristriennes* ne se réfère pas aux événements du conflit byzantino-hongrois de 1059.

Voici les motifs pour lesquels il nous faut revenir à la conclusion adoptée par N. Bănescu. Selon le savant roumain, le katépanô Romain Diogène désireux d'occuper le trône, avait songé à faire appel à l'aide des Petchénègues qu'il connaissait depuis les années 1050—1053 quand il avait été gouverneur du Paristrion [310].

Quel mobile d'ailleurs aurait pu pousser Romain Diogène en 1066 à recourir à l'appui des Hongrois, situés en dehors des frontières de l'Empire, à une époque où tous les prétendants à la couronne de Byzance s'empressaient de s'assurer les bonnes grâces des Petchénègues [311] installés alors dans le nord-est de la Bulgarie [312] ?

---

[306] Il est vrai que l'on peut objecter ici qu'Attaliate mentionnant un peu plus loin, au même passage, les Hongrois ne les appelle plus *Sauromates de l'Ouest*, mais purement et simplement Sauromates (Σαυρομάτες). La raison semble être d'ordre stylistique, pour éviter les périphrases et les répétitions d'appellatifs.

[307] Attaliate, p. 97.

[308] Cf. N. Bănescu, *op. cit.*, pp. 28—30 ; V. N. Zlatarski, *op. cit.*, p. 113, note 1, tout en admettant comme N. Bănescu l'identification des Sauromates et des Petchénègues, se distingue du savant roumain en ce qu'il date la guerre de l'an 1059 et il estime, conséquemment, que Romain Diogène fut katépanô des « villes du Danube » la même année et pas avant.

[309] Attaliate, p. 66.

[310] La mention expresse d'Attaliate, p. 97 « à cause du voisinage du katépanat (stratégie) » ne peut signifier que le voisinage géographique de la région des Petchénègues et de celle gouvernée par Romain Diogène.

[311] Références chez T. Wassilewski, *op. cit.*, p. 36.

[312] Sur l'établissement des Petchénègues dans le nord-est de la Bulgarie (dans a région des « Cent collines »), voir V. N. Zlatarski, *op. cit.*, p. 96.

De ce qui a été dit au sujet de Romain Diogène il ressort donc que la région des « villes du Danube » confiée à son commandement se trouvait au Bas-Danube.

Partant d'une pareille constatation et ayant à l'esprit les textes reproduits au début de ce chapitre, il nous faudrait admettre qu'en 1064 un seul et même thème, celui du Paradounavon, était gouverné par deux katépanô. Pareille situation contredit le principe séculaire du commandement unique des provinces (thèmes) byzantines.

Ce qui par conséquent oblige d'admettre qu'en 1064 la région des « villes du Danube » était divisée en deux thèmes. Et c'est bien là ce qui semble avoir été.

Quand cette nouvelle situation a-t-elle pu se présenter ?

A en juger d'après les indices dont on dispose la chose s'est produite à l'automne de l'année 1059, lors de l'expédition d'Isaac I[er] Comnène dans le nord-est de la Bulgarie actuelle. A la date à laquelle les forces constantinopolitaines se dirigeaient vers le nord-ouest de la Bulgarie pour combattre les Hongrois, le Paradounavon, nous l'avons vu un peu plus haut [313], se réduisait seulement au territoire de l'ancienne Scythie mineure. Le reste du territoire paristrien, comprenant le plateau prébalkanique qui s'étend à l'ouest de Silistra jusqu'à Vidin, était contrôlé depuis 1049 par les Petchénègues.

Les sources nous apprennent que les Byzantins, une fois la paix conclue avec la Hongrie, à l'automne 1059, s'engagent dans de violentes luttes avec les Petchénègues de Selté, qu'ils finissent du reste par vaincre. Là est le moment qui marque la date de la reconquête du nord-ouest de la Bulgarie par les Byzantins.

Selon nous, une fois repris, les anciens territoires du Paristrion ne furent plus réincorporés au thème dont Dristra était la capitale mais, au contraire, organisés en un nouveau thème. Au cas où ce détail d'Attaliate : « καὶ ὁ βασιλεὺς ἑλὼν τὸ κρησφύγετον, καὶ φρουρὰν καταλιπὼν καὶ στρατηγὸν ἐπιστήσας, τὴν ἐπάνοδον εὐθύμως ἐποιεῖτο » [314]. (et l'empereur, après avoir conquis le lieu de refuge, laissé une gar-

---

[313] Voir ici-même, p. 78. Que les Byzantins perdirent en ce temps-là des territoires, c'est ce que l'on apprend aussi du *Stratégikon* de Kékauménos, éd. Wassilewski-Jernstedt, Saint-Pétersbourg, 1896, pp. 21 et 50, où il est dit que sous Constantin IX Monomaque certains territoires furent perdus par suite des excès de la fiscalité. C'est ce qui permet à Eug. Stănescu, *La crise du Bas-Danube byzantin au cours de la seconde moitié du XI[e] siècle*, dans ZRVI, IX (1966), Belgrade, p. 52 de souligner que ceci « pourrait signifier que la population de ces régions à cause des exactions fiscales de l'administration byzantine n'a peut-être pas vu avec déplaisir arriver les Petchénègues ».

[314] Attaliate, p. 66.

nison et nommé un stratège, rebroussa chemin, le cœur soulagé) n'est pas inséré à un endroit inadéquat, il peut constituer une preuve à l'appui de notre hypothèse [315].

Dans la mesure où cette province prit naissance comme le résultat de la déconfiture des Petchénègues, il faut supposer que non seulement les territoires du nord-ouest de la Bulgarie, appartenant au Paristrion, entrèrent dans sa composition, mais encore les régions du thème de Bulgarie, comme celles de Sardique et de Niš, peuplées, en bonne mesure, de Petchénègues depuis l'an 1049 [316].

Nous estimons donc que pendant l'automne de 1059 la région des « villes du Danube » fut organisée en deux thèmes que nous appellerons conventionnellement le Paristrion de l'Est et le Paristrion de l'Ouest [317]. Si nous essayons de préciser les capitales de ces deux thèmes, nous ne rencontrerons aucune difficulté dans le cas du Paristrion de l'Est : le katépanô de cette province résidait à Dorostolon (Dristra), l'actuelle Silistra.

Il est plus difficile de répérer la résidence du gouverneur du Paristrion de l'Ouest. Selon toutes probabilités, ce devait être Sardique (l'actuelle Sofia). L'identification de Sardique avec la ville de résidence du deuxième thème paristrien nous est suggérée par le titre de δοὺξ Σαρδικῆς porté par Romain Diogène en 1067 [318].

Comme δοὺξ Σαρδικῆς, Romain Diogène ne pouvait d'ailleurs pas être considéré comme katépanô de Bulgarie, comme l'ont estimé

---

[315] En ce sens qu'Attaliate, désireux de se référer à l'installation d'un stratège à Sardique, mentionne celle d'un commandant à Loveč.

[316] Petre Diaconu, *Despre pecenegi la Dunărea de jos în prima jumătate a secolului al XI-lea* (A propos des Petchénègues au Bas-Danube dans la première moitié du XI[e] siècle), p. 465. Il existait encore des Petchénègues en 1066 dans la zone de Sardique. C'est ce que l'on apprend de Skylitzès-Cédrénus, II, p. 663, qui déclare qu'à son arrivée à Sardique, Romain Diogène dut nettoyer cette zone des Petchénègues qui l'habitaient.

[317] Quels furent les facteurs qui déterminèrent la division du Paristrion en deux thèmes? Cette mesure fut très probablement provoquée moins par le désir d'administrer plus efficacement l'une des régions les plus exposées aux attaques d'outre Danube, que surtout par la circonstance qu'il continuait d'exister à cette époque, dans le nord-est de la Bulgarie, une région effectivement occupée par les Petchénègues, région connue sous le nom des « Cent collines » et qui partageait *de facto* le Paristrion. En réalité, il faut rechercher les germes de la division du Paristrion en deux thèmes dans la mesure prise par le basileus Constantin IX Monomaque en 1048 d'attribuer trois forteresses à Kégen, considéré en outre à l'égal de Michel, fils d'Anastase (archonte des « villes danubiennes ») dans les préparatifs de défense de la frontière du Danube.

[318] Attaliate, p. 97; Skylitzès-Cédrénus, II, p. 663.

N. Skabalanovič [319] et V. N. Zlatarski [320], ne serait-ce que parce qu'il aurait dû s'intituler dans ce cas duc de Skoplje.

En outre, le futur basileus n'avait comment être gouverneur de la Bulgarie en 1066, le katépanô de ce thème étant alors Andronic Philokalès [321].

Dans Romain Diogène δοὺξ Σαρδικῆς, N. Bănescu voyait non le gouverneur d'une province, mais le stratège d'une ville [322]. Il est vrai que la majorité des villes des Balkans étaient gouvernées au XI[e] siècle par des stratèges [323], subordonnés, comme de juste, aux katépanô des thèmes. Mais ici il ne saurait être question d'une situation analogue. En 1050—1053, Romain Diogène avait déjà été archonte des « villes du Danube », c'est-à-dire gouverneur du thème de Paradounavon (réduit pour lors, nous l'avons vu, à l'actuelle Dobroudja). Supposer qu'en 1066 Romain Diogène fût stratège d'une ville, fût-ce même Sardique, reviendrait à dire qu'il avait été rétrogradé. Une telle situation n'est conforme ni à l'esprit de la narration des faits [324], ni à la tradition en usage en matière d'avancement des dignitaires byzantins [325]. Enfin, l'interprétation d'une donnée du *Stratégikon* de Kékauménos prouve de son côté que Romain Diogène, en tant que δοὺξ Σαρδικῆς n'était pas le simple stratège d'une ville, mais un véritable commandant de thème. Cette source mentionne en effet, à un moment donné, l'amitié qui unissait Romain Diogène et Niculiță, le chef des Vlaques de Thessalie. Leur attachement, tient à préciser l'auteur du *Stratégikon*, durait depuis l'époque où Romain Diogène avait été katépanô (ἦν γὰρ ὁ μακαρίτης Διογένης φίλος αὐτοῦ ἐξ ἀρχῆς ὁπόταν ἦν κατεπάνος ...) [326]. Il s'agit certainement là de l'époque où Romain Diogène exerçait son com-

---

[319] N. Skabalanovič, *op. cit.*, p. 226.

[320] V. N. Zlatarski, *op. cit.*, p. 113, note 1 et p. 124.

[321] Cf. N. Bănescu, *op. cit.*, pp. 83—85.

[322] *Ibidem*, p. 29.

[323] *Ibidem*, p. 37, 126. V. Laurent, *op. cit.*, p. 186, note 2. Cf. N. Oikonomidès, *op. cit.*, p. 57, qui consigne l'existence dans le Taktikon de l'Escurial (pour les années 975—979) d'un nombre de 70 stratèges ayant des attributions regardant la défense des frontières.

[324] Devenu δοὺξ Σαρδικῆς, Romain Diogène réclama aussi le titre de vestarque (Skylitzès-Cédrénus, II, p. 693), ce qui signifie qu'il voulait avoir la pleine satisfaction d'un avancement. Autrement, la chose aurait voulu dire qu'il avait même qualité qu'en 1050—1053, quand il était « archonte des villes danubiennes ».

[325] Il se peut, évidemment, que dans des circonstances historiques données, certains katépanô aient été nommés stratèges de villes. Mais cette situation ne s'applique pas à Romain Diogène en tant que δοὺξ Σαρδικῆς; voir aussi la partie du texte à laquelle se rapporte la note suivante.

[326] Kékauménos, ap. « Fontes Historiae Bulgaricae », XIV (VII) (1968), Sofia, p. 30.

mandement à Sardique (Paristrion de l'Ouest), car ce n'est que dans cette hypostase, et non dans celle de katépanô résidant à Dristra, que le dignitaire byzantin avait pu connaître de plus près Niculiţă.

Des quelques données dont on dispose il résulterait donc qu'en 1066 Romain Diogène était katépanô d'une province ayant pour capitale Sardique et que cette province était celle du Paristrion de l'Ouest [327].

On ne peut savoir présentement quel aura été le premier gouverneur du nouveau thème danubien. Mais une chose est sûre, c'est qu'à l'automne de l'année 1064, c'est-à-dire lors de l'invasion ouze, le stratège de ce thème dut être l'un des deux généraux Basile Apokapès ou Nicéphore Botaniate [328].

Lequel des deux ?

A notre avis, ce ne peut être que Basile Apokapès, car Nicéphore Botaniate doit avoir été l'archonte du Paristrion de l'Est (Dobroudja) [329]. Notre supposition repose sur l'interprétation du même texte de Skylitzès-Cédrénus que N. Bănescu a utilisé pour prouver que Nicéphore Botaniate fut katépanô du thème de Bul-

---

[327] Il est vrai que l'on pourrait objecter ici que Sardique n'avait pas la possibilité de devenir la capitale du Paristrion de l'Ouest, cette ville se trouvant dans une zone montagneuse, à une distance appréciable du Danube. Mais nous nous empressons d'ajouter que dans l'optique des auteurs byzantins, la zone des villes danubiennes (c'est-à-dire le Paristrion) s'étendait jusqu'à la chaîne des montagnes des Balkans. La chose résulte de ce passage d'Attaliate, p. 37 : « συναγηχὼς οὗτος τοὺς ὅλους, ἁδρᾷ δυνάμει διαβαίνει τὸν ὑπερανεστηκότα βουνὸν καὶ οἷον μεθόριον κείμενον τῆς τε Μακεδονικῆς καὶ τῶν περὶ τὸν Ἴστρον χωρῶν ». (et c'est ainsi que [Michel] les ayant tous rassemblés, franchit avec une nombreuse armée la hauteur des montagnes qui se dressaient comme une frontière entre la Macédoine et les contrées des bords du Danube). Que la région des « villes du Danube » s'étendait jusqu'aux monts Balkans, c'est un fait qui résulte également des affirmations d'Anne Comnène (*op. cit.*, p. 96) à propos de l'emplacement géographique de la Grande Preslav. Cf. aussi notre article *Autour de la localisation de la Petite Preslav*, dans RESEE, III (1960), 1—2, p. 50 sq. (Sur cette localisation voir aussi un autre point de vue dans *Peut-on localiser la Petite Preslav à Păcuiul lui Soare? Commentaire à Anne Comnène, Alexiade VII*, dans RESEE, III (1960), 1—2, pp. 17—36).

[328] L'invasion des Ouzes de 1064 s'effectua notamment par la Dobroudja (voir Em. Condurachi, I. Barnea et Petre Diaconu, *op. cit.*, p. 192). Devant pareille situation, il n'existe aucun motif pour que l'on ait envoyé à la rencontre de l'envahisseur les troupes d'un prétendu thème de Serbie. C'est là encore une raison pour laquelle il est difficile d'admettre que l'un des deux généraux (Nicéphore Botaniate ou Basile Apokapès) puisse être considéré comme le katépanô du thème de Serbie.

[329] Le premier des historiens à avoir suggéré l'idée que Nicéphore Botaniate fut katépanô de Dristra est Tadeusz Wassilewski, *op. cit.*, p. 480. L'opinion de l'historien polonais diffère de la nôtre en ce qu'il considère Basile Apokapès comme katépanô du thème de Serbie et non de celui qui avait pour capitale Sardique.

garie. Mais, avant toute chose, qu'on nous permette de reproduire ce passage : « Τοὺς διακωλύοντας τὴν αὐτῶν περαίωσιν στρατιώτας, Βουλγάρους τέ φημι καὶ Ῥωμαίους καὶ λοιποὺς τοὺς ὄντας σὺν αὐτοῖς, κατηγωνίσαντο αἰφνιδίως, καὶ τοὺς ἡγεμόνας αὐτῶν τόν τε Ἀποκάπην Βασίλειον καὶ τοῦ Βοτανειάτην Νικηφόρον αἰχμαλώτους ἀπήγαγον. »[330] (Ils — *les Ouzes* — attaquèrent à l'improviste les soldats qui les empêchaient de traverser (le fleuve), j'entends les Bulgares, les Rhomées et les autres[331] qui étaient avec eux, et ils firent prisonniers leurs généraux, Basile Apokapès et Nicéphore Botaniate). Le passage indique la présence de deux armées sur le Danube : une de Bulgares et une de Rhomées. Si l'on confronte l'ordre de l'énumération des soldats avec celui de leurs chefs, il résulterait que Basile Apokapès exerçait le commandement des troupes bulgares et son collègue Nicéphore Botaniate celui des Rhomées[332]. En admettant que chacune de ces deux armées correspondait à l'un des deux thèmes, nous sommes fondés à supposer que l'armée des Bulgares appartenait au thème paristrien dont la capitale était à Sardique et que celle des Rhomées provenait du thème paristrien ayant Dristra pour capitale. Il est naturel, du reste, qu'il en fût ainsi, du moment que le thème paristrien de l'Ouest était habité par excellence par des Bulgares, alors que le thème du Paristrion de l'Est était peuplé à cette date par une population tout à fait bigarrée, où l'élément grec l'emportait quelque peu.

Conséquemment, il résulterait de notre hypothèse que Basile Apokapès fut katépanô du thème du Paristrion de l'Ouest (capitale Sardique) et Nicéphore Botaniate du thème du Paristrion de l'Est (capitale Dorostolon). La mention par Attaliate et Skylitzès Continué des chefs « des villes du Danube » dans l'ordre Apokapès et Botaniate et celle par Zonaras dans l'ordre inverse n'est dictée par

---

[330] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 654.

[331] Le mot λοιποὺς définit le caractère hétérogène de la population de la Dobroudja dans la seconde moitié du XI[e] siècle. L'expression dont use Skylitzès concorde avec les propos d'Attaliate, p. 204, selon qui la population « des villes du Danube » était ἐκ πάσης γλώσσης.

[332] Précisons ici que Basile μαγίστρου τοῦ Παραδούναβι (mentionné comme tel par le moine Théodule dans un manuscrit de la première moitié de l'an 1019 (voir « Fontes Graeci Historiae Bulgaricae », VI (XI), p. 89)) ne semble pas avoir été le même personnage que Basile Apokapès — comme l'a cru N. Bănescu, *op. cit.*, pp. 84—90, mais un dignitaire. Même point de vue chez V. N. Zlatarski, *Една датирана преписка на гърци от средата на XI век*, « Byzantinoslavica », I (1929), p. 22—34. Voir aussi l'opinion de Bartikian, dans « Известия Академии наук Армянской СССР », 8 (1959), pp. 80—86 et « Византийский Временник », 19 (1962), ainsi que les répliques de N. Bănescu, dans B. Z., 54/1961, p. 195 et RESEE, I (1963), 1—2, pp. 155—158.

aucune préférence ou sympathie de ces chroniqueurs à l'égard desdits généraux, ni par la prééminence de l'un par rapport à l'autre, mais elle est déterminée par l'angle sous lequel chacun de ces auteurs appréciait la position géographique des deux thèmes paristriens. Quand Attaliate et Skylitzès Continué énumèrent les gouverneurs «des villes du Danube» dans l'ordre Apokapès et Botaniate, ils désignent du même coup les deux thèmes paristriens, en allant de l'ouest vers l'est, tandis que Zonaras qui mentionne les deux généraux dans l'ordre Botaniate et Apokapès, indique les mêmes thèmes en allant de l'est vers l'ouest.

Au terme de ce chapitre, nous tenons à exprimer notre conviction que la solution que nous venons de préconiser pour tirer au clair les passages des chroniques d'Attaliate, de Skylitzès Continué et de Zonaras — reproduits en tête de chapitre — ne saurait être considérée comme définitive aussi longtemps qu'elle n'aura pas été vérifiée par de nouvelles recherches. En outre, et dans la mesure où d'autres investigations confirmeraient notre point de vue, il faudra aborder aussi la question de la date à laquelle les deux thèmes paristriens auraient cessé d'exister.

LES PETCHÉNÈGUES ET LA RÉVOLTE DES VILLES PARISTRIENNES DE 1072—1074

La présence et le rôle des Petchénègues dans l'histoire des régions du Bas-Danube se feront de nouveau sentir cette fois au début du règne de Michel VII Doucas (Parapinace).

A cette époque (1072—1073) les affaires de l'Empire étaient entre les mains de l'eunuque Nicéphoritzès, le favori du basileus. Animé de l'intention d'assainir le Trésor, Nicéphoritzès adopta une série de mesures qui firent beaucoup de bruit à l'intérieur de l'empire. L'une d'elles, qui consistait à diminuer les dons en argent accordés chaque année aux villes danubiennes, atteignit directement les intérêts de la population indigène [333].

Qui étaient ces autochtones (οἱ ἐγχώριοι)? Issus de toutes sortes de peuplades (ἐκ πάσης γλώσσης), ils sont désignés par Attaliate du nom de mixobarbares [334]. Le même chroniqueur dit encore que les indigènes subirent aussi à un moment donné une influence scythe (c'est-à-dire petchénègue) parce que « πρὸς αἷς οἱ περαιωθέντες Σκίθαι τὸ πρότερον τὸν Σκυθικὸν ἐπιφέρουσι βίον »[335].

W. Tomaschek croyait que les mixobarbares étaient formés de Valaques et de Bulgares [336]. Même opinion chez N. Bănescu, à cette différence près que dans les *mixobarbares* il ne voyait pas seulement des Valaques et des Bulgares, mais encore « les restes des

---

[333] Attaliate, p. 204; voir aussi Skylitzès-Cédrénus, II, Bonn, 1839, p. 719, qui indique comme motif de la révolte le mécontentement qu'avaient les soldats de ne pas participer au gouvernement du Paristrion (ἐν δὲ ταῖς παρακειμέναις τῇ ὄχθῃ τοῦ Ἴστρου πόλεσι τῶν στρατιωτῶν ἠμελημένων οἷα δὴ μηδὲν εἰς διοίκησιν λαμβανόντων).

[334] Attaliate, p. 204.

[335] *Ibidem.*

[336] W. Tomaschek, *op. cit.*, pp. 49—50.

barbares colonisés comme prisonniers ou employés comme mercenaires dans les garnisons locales »[337].

Le point de vue, récent, d'Eug. Stănescu, c'est que le mot μιξοβάρβαρον désignerait une population « mêlée du point de vue linguistique »[338], mais il ne spécifie pas la composition de ce « mélange » ethnique. V. G. Vasilevski a défini la population du Paristrion comme étant cosmopolite (разночэычимь составомь), mais en faisant remarquer qu'il n'entrait rien de petchénègue dans sa composition[339].

En nous rapportant à l'aspect ethnique de la région des « villes paristriennes » (région comprenant, comme on l'a vu plus haut[340], toute la zone s'étendant du Danube à la chaîne des Balkans, des Portes de Fer au delta), nous ne pouvons pas exclure de son cadre l'existence des éléments ethniques roumains.

Quant au terme de μιξοβάρβαρος de la phrase d'Attaliate, nous estimons qu'il n'indique pas une population uniquement bulgare ou seulement roumaine, mais plutôt un mélange ethnique roumano-bulgaro-petchénègue.

De toute façon, la présence de l'élément ethnique roumain dans ce mot ne saurait être exclu, ne serait-ce que pour la bonne raison qu'il s'agit d'une région où, d'une part, le processus de romanisation fut aussi long qu'efficace, et où, d'une autre, la population valaque est attestée à cette époque par les sources littéraires elles-mêmes[341].

Il est intéressant de souligner qu'un mixobarbare de ce genre dont l'origine ethnique mêlée est bien précisée, se trouve être davantage roumain que bulgare ou albanais. Il s'agit d'un certain Momicilă, fils de Stana et de Frăţilă et il est question de lui dans un codex grec du XIV[e] siècle, conservé à la Bibliothèque Vaticane et publié en 1850 par P. Matranga[342].

---

[337] N. Bănescu, *op. cit.*, pp. 100—101.

[338] Eug. Stănescu, *Les mixobarbares du Bas-Danube au XI[e] siècle*, dans *Nouvelles Etudes d'Histoire*, III, Bucarest, 1965, p. 48. Eug. Stănescu soutient que le mot μιξοβάρβαρος revêt également une signification politique. Voir aussi les objections, dans B. Z., 60/2, 1967, pp. 332—433.

[339] V. G. Vasiljevskij, *op. cit.*, p. 34.

[340] Ici-même, p. 83.

[341] Ici-même, note 400.

[342] Le manuscrit, rédigé en vers, s'intitule Στίχοι τοῦ Κατράρη εἰς τὸν ἐν φιλοσόφοις φιλοσοφώτατον καὶ ῥητορικώτατον Νεόφυτον ἀνακρεόντειοι et a été republié par Ivan Dujčev, *Български думи във византийски стихове от XIV век. Проучвания върху българското средновековие*, dans SBANU, XII (1945), 1, Sofia, pp. 130—150.

Le texte, rédigé en vers, s'exprime ainsi au sujet de Momicilă :

« Τῶν Σωσκῶν φασὶ γενέσθαι
καὶ τῶν Μολυσκῶν πατρίδας,
καὶ πατέρας Βλαχιώτας
Στάναν καὶ Φρατζίλαν ὄντας,
τὸ δὲ γένος Ἀλβανίτου,
συγκραθέντας μετὰ Βλάχων·
τοῦτον ἔφυσαν τὸν μέγαν
μιξοβάρβαρόν τι τέρας »[343].

(Il est né, dit-on, à Sosk et sa patrie est Molouska, il a pour parents des Vlachiotes, Stana et Frăţilă, de race albanaise mêlée à des Vlaques. Ils ont engendré ce grand homme, une merveille de mixture barbare).

Et un peu plus loin :

τὴν μὲν γέννην ἔστι Βλάχος,
Ἀλβανίτης δὲ τὴν ὄψιν,
τοῦ δὲ σώματος τὴν θέσιν
Βουλγαραλβανιτοβλάχος »[344].

(D'origine, c'est un Vlaque ; d'aspect un Albanais ; par l'allure de sa personne un Bulgaralbanovalaque).

Même si l'exemple que nous invoquons date du XIV^e^ siècle, et bien que concernant la Macédoine, il est cependant de nature à justifier l'opinion que les éléments roumains ne peuvent être retranchés de la composition ethnique des mixobarbares qui, au XI^e^ siècle, vivaient au Bas-Danube.

En dépit de cet état de choses, V. N. Zlatarski voyait dans les οἱ ἐγχώριοι de Dobroudja une population bulgare « qui avait commencé à s'approprier le mode de vie des Scythes... et était [ainsi] devenue une population mixobarbare »[345]. En faveur du

---

[343] *Ibidem*, p. 134.

[344] *Ibid.*, p. 136. Ce manuscrit consigne des expressions et des mots que Dujčev considère bulgares (*ibidem*, pp. 144—150). Nous y voyons des monuments de la langue roumaine.

[345] V. N. Zlatarski, *История на българската държава през средните векове*, II, Sofia, 1934, p. 155. Le mot μιξοβάρβαρος des sources byzantines (voir Iv. Dujčev, *op. cit.*, p. 147, note 2) est ordinairement usité en rapport avec les circonstances se rattachant aux réalités du Danube (Attaliate, p. 204 et Anne Comnène, II, pp. 194, 204 ; III, pp. 14—15, 41, 154, où il est question du mixobarbare

caractère bulgare de la population du Paradounavon, Zlatarski va jusqu'à trouver un argument dans la nomination du vestarque Nestor comme katépanô de Dristra [346], idée qu'il tend à démontrer comme suit : Attaliate affirme que Nestor s'apparentait aux habitants des bords du Danube (τῷ ὁμοτίμῳ τοῦ γένους) [347] ; comme ceux-ci ne pouvaient être que Bulgares, *ipso facto* Nestor doit l'avoir été lui aussi. Du reste, nous assure le même historien, l'envoi de Nestor au Paristrion fut déterminé justement par son origine bulgare, car seul un gouverneur de cette origine était à même de calmer les Bulgares qui s'étaient soulevés sur le Danube [348]. Une autre preuve que Nestor avait été Bulgare, il la tire de l'affirmation faite par Attaliate que le vestarque était ἀπὸ Ἰλλυρικῶν δὲ τὸ γένος [349]. Voici d'ailleurs comment Zlatarski s'exprime en l'occurrence : « Chez Attaliate, par τὸ Ἰλλυρικὸν nous entendons non pas l'antique Illyrie, mais les parties occidentales et sud-ouest des terres bulgares, par exemple la zone de la Morava et la Macédoine contemporaine, comme il résulte du récit [d'Attaliate] concernant la répression de la révolte de Pierre Deljan. » [350] Et, après avoir reproduit ces deux passages : « Θᾶττον ἐξ ἁπασῶν τῶν ἐπαρχιῶν συνερτήσατο στρατιὰν καὶ μετὰ τῶν δυνάμεων τῇ Σαρδικῇ τῇ νῦν λεγομένῃ Τριαδίτξῃ καὶ δι'αὐτῆς Ἰλλυρικῷ προσβαλὼν κατὰ κράτος τοὺς ἀποστατήσαντας ἐτραπώσατο. » [351] (Il assembla rapidement des armées de toutes les provinces et envahit avec ses forces Sardique, appelée aujourd'hui Triaditza, et de là attaquant l'Illyricum, il mit en fuite par la force les insurgés) et : « μοῖρα δέ τις οὐκ ἐλαχίστη τῶν ἐκεῖ σπουδαίως ἀπάρασα τὸ Ἰλλυρικὸν ἅπαν ἄχρι Θεσσαλονίκης καὶ αὐτῆς Ἑλλάδος κατέδραμε κ.τ.λ. » [352] (Une partie, et pas la moindre, des Ouzes qui se trouvaient là se

---

Monastros) ou à des circonstances concernant l'espace où Byzance et le monde persan étaient en contact (Genesii *Regum*, I, II, Bonn, 1834, p. 136 ; Nicétas Choniatès, *Historia*, Bonn, 1835, p. 873). A noter que chez Génésius et Choniatès le mot mixobarbare revêt une nuance péjorative. Chez Génésius : « ποιεῖται δὲ καὶ διὰ τὸ μέγεθος τῶν ἐγχειρουμένων υἱὸν ἀνθρώπιον τι μιξοβάρβαρον εὑρηκώς » et chez Choniatès : « ἐνίοτε δὲ καὶ κατατιθέναι φόρους ἀνδραρίῳ μιξοβαρβάρῳ ». Voir encore Georges le Moine, p. 768 (διφυνὴς μὲν τὸ γένος καὶ μιξοβάρβαρος). Cf. P. D. Mijatev, *Един нов извор на историята на дунавските българи*, dans IAI. « Bulletin de l'Institut archéologique bulgare », VI (1930—1931), Sofia, 1932, pp. 283—286.

[346] V. N. Zlatarski, *op. cit.*, pp. 156—157.

[347] Attaliate, p. 205.

[348] V. N. Zlatarski, *op. cit.*, p. 156. Voir aussi l'opinion de V. G. Vasiljevskij, *op. cit.*, p. 34 qui soutient que le vestarque Nestor étant slave, il était à même d'attirer à lui les éléments slaves des villes danubiennes rebelles.

[349] Attaliate, p. 205.

[350] V. N. Zlatarski, *op. cit.*, p. 156, note 2.

[351] Attaliate, p. 205.

[352] *Ibidem*, p. 83.

INST. DE ARHEOLO

levèrent rapidement et ravagèrent tout, jusqu'à la Thessalie et à l'Hellade elle-même), Zlatarski tire cette conclusion : « il est clair que Nestor provint de Macédoine » et qu'il « était d'origine bulgare »[353].

Que la démonstration de Zlatarski n'emporte pas la conviction, on en conviendra. D'autant plus que rien n'est moins sûr qu'Attaliate entendait par Illyres à tout prix des Bulgares.

Au fond, le problème peut être posé comme suit : le vestarque Nestor ἀπὸ Ἰλλυρικῶν δὲ τὸ γένος n'était-il pas Roumain, du moment qu'à l'époque où Attaliate rédigeait son ouvrage, les parties de la Péninsule balkanique qu'il désigne du nom de τὸ Ἰλλυρικόν étaient habitées, en bonne mesure, par des Vlaques[354] ? A la fin des fins, si le chroniqueur byzantin voulait se référer aux Roumains de la Péninsule balkanique, pouvait-il, tenu qu'il était par le classicisme de son style, les appeler autrement qu'Illyres ?

Pour résumer ce qui précède, nous adoptons le point de vue qu'Attaliate entendait par mixobarbares la population autochtone (οἱ ἐγχώριοι) du Bas-Danube, formée d'un mélange valaco-bulgaro-petchénègue, population distincte de celle des Petchénègues au secours de laquelle lesdits mixobarbares recoururent quand ils se révoltèrent contre Byzance.

Les ambassadeurs de la ville de Dristra — lesquels se trouvaient à Constantinople — assurèrent l'empereur que, dès l'instant de la nomination du vestarque Nestor comme katépanô, ils ramèneraient la « forteresse » (c'est-à-dire Dristra) à la soumission au basileus (ὑπισχνουμένων τῷ βασιλεῖ τὴν εἰς τοῦτον τοῦ κάστρου μετάθεσιν)[355]. Arrivé sur le Danube, Nestor constate — à sa grande surprise — que, loin de reconnaître l'autorité impériale, la population locale a remis l'autorité sur Silistra à Tatos[356], un Petchénègue, dont le nom va revenir plus bas. Il ne restait plus au katépanô Nestor qu'à se réconcilier avec ses congénères et à jurer qu'il épousait leur cause dans l'effort entrepris pour secouer la domination byzantine.

La chronique d'Attaliate nous apprend que Nestor s'allia aux révoltés pour les motifs suivants : soit de peur, soit en raison

---

[353] V. N. Zlatarski, *op. cit.*, p. 157, suite de la note 2, p. 156.

[354] Compte tenu du fait qu'à la basse époque romaine le diocèse de l'Illyricum comprenait, entre autres, les deux Dacies sud-danubiennes, on peut formuler l'hypothèse qu'Attaliate entendait aussi par τὸ Ἰλλυρικόν les régions du nord-ouest de la Bulgarie habitées pour lors par des Bulgares, des Petchénègues et un grand nombre de Valaques. L'affirmation est suggérée aussi par la circonstance que dans l'œuvre d'Attaliate le terme de Vlaque n'est jamais mentionné. Par conséquent il est possible que le terme d'Illyres ait recouvert, chez ce chroniqueur, les Roumains de la contrée également.

[355] Attaliate, p. 205.

[356] *Ibidem.*

de sa parenté avec les rebelles, soit parce que Nicéphoritzès avait confisqué sa maison et ses autres biens (εἴτε δὲ φόβῳ τούτων ὁ Νέστωρ κατασεισθείς, εἴτε τῷ ὁμοτίμῳ τοῦ γένους τῆς ἐκείνων ἐρασθεῖς προαιρέσεως, εἴτ ' ἐκ τῆς καταλαβούσης αὐτὸν φήμης δηχθεὶς τὴν ψυχήν, ἥτις ἦν ὡς τὴν οἰκίαν αὐτοῦ καὶ τὴν οὐσίαν τῷ δημοσίῳ ἐγγράφουσι προφάσει τοῦ μὴ καταναλῶσαι τὸ δοθὲν αὐτῷ χρυσίον ἐκ τῶν βασιλικῶν θησαυρῶν εἰς δέον) [357]. (Nestor s'associe en bonne entente et avec serments à leur plan et à leurs intentions soit par peur, soit que la décision lui plût en raison de leur communauté d'origine, soit que le bruit arrivât jusqu'à lui et fût agité que ses biens et sa demeure avaient été confisqués sous prétexte que l'or qui lui avait été donné du trésor impérial n'avait pas été dépensé comme il se devait).

Il est clair que la mesure prise par Nicéphoritzès constituait le moyen de récupérer la somme d'argent qui avait été versée à Nestor pour la solde des soldats en garnison sur le Danube.

Les gens de l'endroit (en alliance avec les Petchénègues), le vestarque Nestor à leur tête, traversèrent les monts Balkans, saccagèrent toutes les contrées qu'ils traversèrent, notamment les environs d'Andrinople.

Aussitôt arrivés sous les remparts de Constantinople, les envahisseurs mirent le siège devant la ville, ce qui provoqua une crise aiguë d'aliments et de fourrages. La population de la capitale, mise à dure épreuve, réclamait à l'empereur la tête de Nicéphoritzès pour la livrer à Nestor. Ce dernier promettait en retour de lever le siège. « Le basileus ne voulut pas — déclare le chroniqueur non sans une pointe d'amertume — sacrifier un homme au salut du peuple grec. » [358] Vasiljevskij est d'avis que l'empereur ne se résolut pas à la perte de son protégé, parce qu'il espérait recevoir d'Occident un rapide secours [359]. En réalité, le salut de Constantinople fut le résultat des intrigues qui rongeaient les alliés rebelles [360]. Les parlementaires petchénègues envoyés à Constantinople pour négocier avec les Byzantins furent soupçonnés par Nestor de s'être entendus avec le basileus. A la suite de quoi, le vestarque ordonna de lever immédiatement le siège de la place et retira ses troupes.

Au retour, les révoltés du Danube saccagèrent les régions qu'ils n'avaient pas encore ravagées et emportèrent avec eux un

---

[357] *Ibidem.*

[358] *Ibidem.* La signification de cette phrase a été observée pour la première fois par V. G. Vasiljevskij, *op. cit.*, pp. 35—36.

[359] V. G. Vasiljevskij, *op. cit.*, p. 36.

[360] On parle maintenant d'un secours surnaturel accordé aux Constantinopolitains (Attaliate, p. 209).

abondant butin « en hommes, en animaux et toutes sortes de choses ».

Attaliate soutient que Nestor se retira dans les régions et camps des bords du Danube (οὕτως εἰς τὰ περὶ τὸν Ἴστρον χωρία καὶ τὰς ἐπαύλεις ἀνέδραμε) [361]. Il ne faut pas absolument entendre par là qu'il retourna là d'où il était parti (c'est-à-dire à Dristra). Bien au contraire, si l'on tient compte d'une part que cette ville se trouvait alors, en 1074, sous l'autorité ferme de Tatos, et que par ailleurs la route de Dristra était barrée par les Petchénègues [362] (avec lesquels ils s'étaient disputés sous les murs de Constantinople), on trouvera les motifs autorisant la supposition que Nestor et ses partisans se replièrent vers une autre contrée que celle de Dristra.

A notre avis, le vestarque se dirigea vers la partie occidentale du Paristrion, c'est-à-dire vers les territoires proches, géographiquement parlant, de ceux dont il tirait son origine. Qu'il se retira dans l'ouest du Paristrion et non du côté de la Dobroudja c'est ce que suggère le fait que, sur le chemin du retour, il traversa la Macédoine [363] et les contrées voisines du thème de Bulgarie (τὰ παρακείμενα τῆς Βουλγαρίας) [364]. Il va de soi que, en se retirant de Constantinople pour se rendre à Dristra, Nestor n'avait aucune raison, dans les conditions d'un retrait précipité, de traverser la Macédoine et les contrées voisines du thème de Bulgarie. Pareil mouvement n'a de sens qu'à condition d'admettre que le vestarque en révolte se dirigea vers la zone nord-ouest de la Bulgarie actuelle [365].

---

[361] *Ibidem.*

[362] Les Petchénègues habitaient, dans le nord-est de la Bulgarie, la région dite des « Cent collines » (Ἑκατὸν βουνοί) qu'ils occupaient depuis le printemps de l'année 1049 (voir V. N. Zlatarski, *op. cit.*, p. 96 et surtout la note 2).

[363] Attaliate, p. 209. Un indice supplémentaire en ce sens est fourni par l'interprétation d'un passage de la chronique de Nicéphore Bryenne, p. 100 (voir ici-même p. 90) d'où il appert qu'à cette époque précisément « les villes paristriennes jusqu'à Vidin » connaissaient une situation précaire.

Ayant traversé la Macédoine, les armées de Nestor firent leur jonction avec les bandes petchénègues qui ravageaient la région justement alors. Il se peut que ces Petchénègues fussent une partie de ceux qui habitaient dans l'ouest du Paradounavon.

[364] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 719 rappelle que la Thrace aussi fut alors dévastée ; ce qui ne doit pas surprendre, la route de Macédoine passant obligatoirement par cette contrée.

[365] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 719 soutient que Nestor se rendit auprès des *Petchénègues* (εἰς τὴν τῶν Πατζινακῶν ὑποχωρεῖ), mais cette affirmation n'entre pas en contradiction avec celle d'Attaliate que Nestor se retira dans *les contrées et les campements du Danube*. On le sait (voir Skylitzès-Cédrénus, II, p. 663 où est mentionnée l'existence des Petchénègues dans la région de Sardique), parmi les zones densément peuplées par les Petchénègues au milieu du XI[e] siècle, on comptait aussi le nord-ouest de la Bulgarie.

A partir du moment où Nestor partit vers le Danube, les sources littéraires n'apportent plus la moindre nouvelle à son sujet. Il se peut toutefois qu'il ait résidé dans les régions du Paristrion de l'Ouest jusque vers 1078.

On apprend de la chronique d'Attaliate que, lorsqu'il monta sur le trône, en 1078, Nicéphore Botaniate reçut une délégation des « Scythes » [366] du Danube. Ils jurèrent soumission au nouvel empereur et firent un exemple en punissant, sous les yeux mêmes du basileus, quelques-uns d'entre eux qui s'étaient jadis alliés aux Petchénègues. Une juste interprétation de ces informations permet de se livrer à la supposition que, d'une part, ce furent les représentants de la partie occidentale du Paristrion qui vinrent à Constantinople, et non ceux de la région de Dristra [367], et, d'autre part, que les habitants de l'« ouest » du Paristrion restèrent insoumis jusqu'en l'an 1078. Mais, quelle qu'ait été la réalité, on doit admettre que la toute-puissance du « katépanô » révolté ne survécut pas à l'avènement au trône de Nicéphore Botaniate.

Certains chercheurs qui se sont penchés sur les événements que nous venons de résumer ont été d'opinion que, à partir de 1072—1073, la Dobroudja tomba sous la domination petchénègue et qu'elle demeura dans cette situation jusque vers 1091. Matthias Gyóni est le principal protagoniste de ce point de vue [368]. En revanche, un autre chercheur, Eugen Stănescu, conclut que le Paristrion devint indépendant en 1072—1073 [369].

Empressons-nous de le dire, l'hypothèse de Matthias Gyóni ne trouve aucune confirmation dans les recherches archéologiques.

---

[366] V. N. Zlatarski, *op. cit.*, p. 164 croit que ces « Scythes » sont des Bulgares. Le mot de « Scythe » prend une acception plus large sous la plume d'Attaliate. Le chroniqueur appelle également de ce nom les Petchénègues (voir Attaliate, p. 66); mais il ne s'agit pas ici de ces derniers, ne serait-ce que parce que le passage en question note que ces Scythes punissaient les « déserteurs » qui s'étaient ralliés aux Petchénègues. Par conséquent, les Scythes dont parle ce passage étaient plutôt des *mixobarbares* du Danube. Voir aussi E. Lozovan (*Byzance et la Romanité scythique*, dans *Geschichte der Hunnen*, II (sous la direction de Franz Altheim), Berlin, 1960, p. 207, note 33) qui souligne à juste titre, l'omission non justifiée des Roumains des rangs des populations désignées du terme Σκύθαι — omission commise par Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, II, 1943, pp. 235—239.

[367] Si la délégation qui vint à Constantinople avait été de Silistra, elle aurait dû être constituée plus particulièrement de Petchénègues, pour le motif que cette ville était alors dirigée par les Petchénègues de Tatos.

[368] Matthias Gyóni, *Zur Frage der rumänischen Staatsbildungen im XI. Jahrhundert in Paristrion*, dans *Ostmitteleuropäische Bibliothek*, n° 48, Budapest, 1944, p. 17 (tirage à part). L'auteur place en 1074 la date où la Dobroudja fut aliénée. Point de vue semblable chez V. N. Zlatarski, *op. cit.*, p. 119.

[369] Eug. Stănescu, *La crise du Bas-Danube byzantin au cours de la seconde moitié du XI^e siècle*, dans ZRVI, IX (1966), Belgrade, pp. 56—61.

Les fouilles entreprises en Dobroudja y attestent une activité humaine dans les formes byzantines dans le dernier tiers du XI^e siècle [370]. A l'époque, mais surtout sous le règne de Michel VII Doucas, la circulation de la monnaie d'or connaît en Dobroudja une particulière intensité. La chose est prouvée par la découverte de deux trésors, le premier à Ghiurghengik [371], dans la zone de Silistra, le second à Dinogetia-Garvăn [372]. Celui de Ghiurghengik renferme 22 monnaies à l'effigie de Michel VII Doucas (Parapinace); celui de Dinogetia compte 15 pièces, dont 6 du temps de Romain IV Diogène (1067—1071) et 9 de l'époque de Michel VII Doucas (1071—1078).

L'examen du trésor de Dinogetia-Garvăn a poussé Ion Barnea à conclure que « le trésor a été caché au plus tôt lors de la révolte de la population d'origine diverse du Bas-Danube, pendant les années 1073—1074 » [373] ou, « au plus tard ... il a pu être enfoui sous Alexis I^er Comnène, à la suite des troubles provoqués au Bas-Danube par les attaques répétées des Petchénègues » [374]. Il va de soi que les conclusions de I. Barnea sont valables aussi pour le trésor de Ghiurghengik.

C'est la première de ces hypothèses qui nous semble la plus proche de la réalité historique. Il faut supposer dans ce cas que les monnaies appartenant auxdits trésors proviennent des fonds avec lesquels le vestarque Nestor avait été envoyé au bord du Danube [375].

Si l'on tient compte du fait que l'exemplaire le plus récent en date d'un trésor de monnaies de bronze (le seul, du reste, de ce genre) découvert à la lisière de Silistra, remonte à l'époque de Michel VII Parapinace [376], on peut risquer l'hypothèse que ce trésor

---

[370] Références chez Gh. Ştefan, I. Barnea, Maria Comşa, Eugen Comşa, *Dinogetia*, I, Bucarest, 1967, *passim* et Petre Diaconu, *Quelques problèmes relatifs à la forteresse byzantine de Păcuiul lui Soare à la lumière des dernières fouilles archéologiques*, dans Dacia, N. S., X (1966), pp. 365—371, où l'on trouvera aussi d'autres renvois.

[371] B. Filow, dans *Известия на българското археологически институт*, II, Sofia, 1912, p. 281.

[372] I. Barnea, *Alt tezaur de monede bizantine de la Dinogetia* (Un autre trésor de monnaies byzantines à Dinogetia), dans « Studii şi cercetări de numismatică », III (1960), pp. 245—253. Le trésor de Kalipetrovo (G. Severeanu, *Tezaurul din Kalipetrovo* (*Silistra*), dans *Închinare lui N. Iorga*, Cluj, 1931 (tirage à part) qui contient des monnaies de plusieurs empereurs (de Basile II à Alexis I^er) ne date pas de l'époque d'Alexis Comnène, comme l'ont cru Severeanu et Barnea, *op. cit.*, p. 253. Comme les boucles d'oreille de ce trésor remontent au plus tôt à la seconde moitié du XIII^e siècle, nous estimons que l'ensemble dudit trésor date du XIII^e siècle, sinon même du XIV^e s.

[373] I. Barnea, *op. cit.*, p. 250.

[374] *Ibidem*, p. 253.

[375] Voir note 356.

[376] T. Guérasimov, dans IAI., XVIII (1950), p. 322.

aura été enfoui lui aussi pendant la révolte de 1072—1074. Comme la majeure partie de ces pièces est perdue, on ne saurait se livrer à de plus amples appréciations sur la date à laquelle il aura été caché. Pour le même motif, il convient de recevoir sous quelque réserve la datation que nous avons proposée plus haut, de son enfouissement.

Aujourd'hui, on peut soutenir que Dristra s'est dérobée en 1072—1073 à l'autorité de Byzance, situation qui se maintint jusqu'à l'époque des expéditions d'Alexis Ier Comnène dans les territoires du nord-est de la Bulgarie. Notre affirmation repose sur la constatation que Dristra avait pour chef en 1087 Tatos, selon toute probabilité le même que le révolté qui en 1072—1073 tenait dans ses mains la destinée de cette ville célèbre.

La perte de Silistra par les Byzantins [377] ne signifie pas implicitement celle aussi du reste de la Dobroudja. Au contraire, à en juger d'après le nombre et la fréquence des pièces de bronze découvertes dans certains établissements des bords du Danube, comme par exemple, à Dinogetia-Garvăn [378] et à Păcuiul lui Soare [379], on peut s'estimer en droit d'affirmer que les régions de la Dobroudja à l'est de Silistra demeurèrent sous le sceptre du basileus même après l'an 1074.

Dans ce cas, le *Paristrion indépendant* — auquel se réfère Eug. Stănescu — arraché à l'autorité byzantine — se composait du territoire immédiatement limitrophe de Dristra et de ceux du nord-est de la Bulgarie, ces derniers occupés par les Petchénègues depuis l'an 1049 [380].

---

[377] Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que le passage de la chronique d'Attaliate, p. 204 sq. relatif à la « révolte » de Nestor parle davantage de la « ville » (de Silistra) que des « villes » du Danube.

[378] L'affirmation de I. Barnea (*Relaţiile dintre aşezarea de la Bisericuţa Garvăn şi Bizanţ în secolele X—XII* (Les relations entre l'établissement de Bisericuţa Garvăn et Byzance aux X^e—XII^e siècles), dans SCIV, IV (1953), 3—4, pp. 650—651) que « pour l'époque des empereurs... Romain IV Diogène (1068—1071) et Michel VII Doucas (1071—1078) l'on n'a trouvé jusqu'ici dans l'établissement de Bisericuţa Garvăn qu'une monnaie de bronze de chacun d'eux » et celle relative à « l'absence totale de monnaies du temps de Nicéphore III Botaniate (1078—1081) » sont maintenant périmées. Comme B. Mitrea nous en informe, le nombre des monnaies trouvées à Dinogetia-Garvăn et appartenant à chacun des empereurs susmentionnés gravite autour de 15 à 20 pièces.

[379] Une liste tout à fait provisoire des monnaies de cette époque récoltées à Păcuiul lui Soare indique : 18 exemplaires du temps de Romain IV Diogène ; 16, de celui de Michel VII Doucas et 10 de celui de Nicéphore Botaniate.

[380] Ce n'est que dans la mesure où notre hypothèse que le vestarque Nestor, ayant quitté Constantinople, se retira vers l'ouest du Paristrion, sera confirmée, que l'on peut affirmer qu'en 1072—1073 le nord-ouest de la Bulgarie aussi échappa au contrôle de Byzance.

LE RÔLE DES PETCHÉNÈGUES DANS LES LUTTES INTERNES DE BYZANCE QUI PRÉCÉDÈRENT L'AVÈNEMENT AU TRÔNE DE NICÉPHORE BOTANIATE (1078)

Comme les Petchénègues furent directement mêlés aux événements qui précédèrent l'avènement de l'empereur Nicéphore Botaniate, nous nous y arrêterons un moment.

Michel VII Doucas (Parapinace) avait commencé à perdre de sa popularité à la suite des mesures malheureuses prises par Nicéphoritzès. Une des conséquences fut la révolte ouverte de quelques-uns des plus hauts personnages de l'empire.

Animés du désir de s'emparer de la couronne, certains de ces dignitaires cherchèrent à s'assurer à tout prix l'aide des Petchénègues. Il est vrai, quand l'empereur vit son autorité menacée, il n'hésita pas lui non plus à recourir au même appui.

Le premier à se révolter fut Nicéphore Bryenne, katépanô de Dyrrachium. En 1077, il s'ébranla à la tête de son armée et marcha sur Andrinople. Une fois là-bas, il sut habilement se servir — grâce à l'intervention de son frère et de son fils — du mécontentement des troupes locales. Alors que son fils Nicéphore obligeait la population de Trajanopolis (non loin d'Andrinople) à reconnaître son père comme empereur [381], son frère se dirigeait vers la capitale, mais son expédition échoua.

C'est alors que les Petchénègues, traversant la chaîne des Balkans, arrivent devant Andrinople qu'ils assiègent. Entre temps ils pillent le territoire avoisinant, commettant des scélératesses nombreuses et inouïes, sans tenir compte du fait que les victimes étaient ou non ralliées à Nicéphore. Le prétendant malchanceux au trône de Byzance se vit finalement obligé de verser aux envahisseurs la somme immense de 20 talents et de leur donner en outre

[381] Attaliate, pp. 246—248.

des étoffes précieuses et des objets en argent [382]. Il est clair que les Petchénègues qui entreprirent cette action étaient les alliés de l'empereur Michel VII Doucas.

D'autres Petchénègues (sinon les mêmes) profitant de la révolte du nouveau katépanô de Dyrrachium, Nicéphore Basilakès (qui sur la route de Thessalonique, avait tenté de se faire proclamer empereur à Ochrida) pénétrèrent dans les contrées méridionales de la Bulgarie [383]. Les ayant mises à sac, ils se dirigèrent vers Andrinople, accompagnés de Coumans [384]. Ce fait constitue la première mention de la présence de Coumans au sud du Danube.

Celui qui sortit finalement vainqueur de la compétition au trône fut Nicéphore Botaniate, général réputé dans le monde byzantin depuis le milieu déjà du XI[e] siècle.

Son règne ne dura que trois ans (1078—1081).

Au début du règne de Nicéphore Botaniate vivait à Philippopolis un grec du nom de Lekas. C'était un Paulicien qui par suite de son mariage avait noué parenté avec les Petchénègues du Danube [385]. S'étant soulevé à un moment donné, il alla trouver les Petchénègues dans le but de les exciter eux aussi contre les Byzantins. Au même moment une autre révolte se produisit encore contre Byzance, celle d'un certain Dobromir de Messembrie, un adepte du bogomilisme [386].

Les Petchénègues révoltés pénètrent dans l'ouest de la Bulgarie. Et c'est alors que Lekas assassina l'évêque de Sardique, Michel. La sédition fut étouffée finalement par les troupes que commandait le général Alexis Comnène. Sur le chemin du retour, ce dernier fit une halte d'un certain temps à Philippopolis, probablement pour y calmer les esprits [387].

Lekas et Dobromir se virent obligés de faire leur soumission au basileus dont ils reçurent en retour force dons et des titres pompeux.

---

[382] *Ibidem*, p. 262.

[383] G. V. Vasiljevskij, *op. cit.*, p. 37. Les Petchénègues, alliés de Basilakès, étant arrivés trop tard, ne purent participer à la bataille livrée devant Thessalonique, où les troupes du katépanô révolté furent écrasées par celles de Nicéphore Botaniate, devenu empereur sur ces entrefaites.

[384] Attaliate, p. 301.

[385] *Ibidem*, p. 302.

[386] *Ibidem.*

[387] Cf. G. V. Vasiljevskij, *op. cit.*, p. 44.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS À PROPOS DES FORMATIONS D'ÉTAT DE TATOS, SESTHLAV ET SATZAS

Le 3 avril 1081 Alexis Comnène montait sur le trône de Byzance. Dès le début de son règne il eut à faire face à la révolte d'un certain Traulos, un Paulicien de Philippopolis.

Traulos s'aboucha avec les « Scythes » qui vivaient dans les régions du Danube, c'est-à-dire avec les Petchénègues. A partir de cet instant commence une dure guerre entre Byzantins et Petchénègues.

Anne Comnène, qui décrit le déroulement des luttes, commence en ces termes sa narration : « Mais en voilà assez sur ce sujet — (il s'agit des événements d'Asie dont la princesse venait d'entretenir ses lecteurs) — ; comme je veux maintenant raconter une invasion de l'empire romain qui fut plus terrible et plus grave que la précédente, je reprends les faits à leur origine, car les envahisseurs ont déferlé les uns après les autres comme les vagues de l'Océan. Une tribu scythe (γένος τι Σκυθικόν), qui était journellement pillée par les Sarmates, abandonna ses foyers et descendit vers le Danube. Comme il lui fallait forcément traiter avec ceux qui habitaient la région du Danube, de l'assentiment unanime de ses membres elle entra en pourparlers avec les chefs, Tatos, le dénommé Chaès, Sesthlav et Satzas (il me faut en effet rappeler le nom des principaux d'entre eux, bien que le corps de mon écrit en soit gâté) ; le premier occupait Dristra, les autres Bitzina et diverses villes. Dès qu'ils eurent traité avec ceux-ci, (les Scythes) traversèrent librement le Danube, pillèrent les pays limitrophes et s'emparèrent également de quelques places fortes. Puis, restant un peu tranquilles, ils labourèrent et semèrent du millet et du blé. Mais le fameux Manichéen, Traulos, avec ses compagnons et ses coreligionnaires qui occupaient au sommet d'une colline la place forte de Beliatoba ... gens dont ce récit a déjà longuement raconté l'histoire, entendirent parler de ces Scythes et,

mettant au jour ce qu'ils méditaient depuis longtemps, après avoir occupé les chemins escarpés et les défilés, ils appelèrent les Scythes et commencèrent à piller tout le territoire romain. » [388]

Le passage que nous venons de reproduire en traduction, a suscité l'intérêt de bien des historiens depuis le milieu du XIX^e siècle. C'est ainsi qu'ils se sont efforcés de faire la lumière sur les problèmes suivants : 1) quel peuple se cache sous la mention de γένος τι Σκυθικόν ? ; 2) quel peuple est désigné sous l'appellation de Sarmates ? ; 3) quels étaient les sujets de Tatos, Sesthlav et Satzas ? Les solutions proposées ont été d'une extrême diversité [389].

Selon le point de vue qui semble approcher le plus de la réalité historique, les « Scythes » étaient les Petchénègues [390] et les « Sarmates » les Ouzes [391].

Le problème de l'origine des sujets de Tatos, Sesthlav et Satzas est plus compliqué à déterminer. L'éclairer requiert en premier lieu la délimitation des régions contrôlés par Tatos et ses « pairs ».

Après avoir rappelé leurs noms (τοῦ τε Τατοῦ τοῦ καὶ Χαλῆ ὀνομαζομένου καὶ τοῦ Σεσθλάβου καὶ τοῦ Σατζᾶ), Anne Comnène écrit explicitement que « τοῦ μὲν τὴν Δρίστραν κατέχοντος, τῶν δὲ τὴν Βιτζίναν καὶ τἄλλα » [392] (le premier occupait Dristra, les autres Vicina et le reste).

Ce passage consigne donc le nom de trois chefs et ceux de deux localités. Le premier d'entre eux était à la tête de la ville de Dristra (aujourd'hui Silistra). Le fait est consigné encore une fois par Anne Comnène [393]. Il est rappelé également par Attaliate, mais à un autre propos [394]. Si le premier de trois chefs (Tatos) exerçait son autorité sur la première des localités qui viennent d'être indiquées (Dristra), la logique de la phrase nous incite à admettre que le second chef mentionné dans l'*Alexiade* (Sesthlav) dominait la deuxième des localités énumérées (Vicina).

Comme dans le contexte de la phrase ci-dessus, Dristra et Vicina sont des localités, et non des contrées, il faut supposer que par καὶ τἄλλα l'on doit entendre pareillement des localités. Et comme Tatos possédait Dristra et Sesthlav Vicina, il faut bien

---

[388] Anne Comnène, *Alexiade*, II, éd. B. Leib, Paris, 1943, pp. 81—82.

[389] Ces questions sont passées en revue par C. Necşulescu, *op. cit.*, pp. 122—155 ; voir également Matthias Gyóni, *op. cit.*, p. 45.

[390] Matthias Gyóni, *op. cit.*, *loc. cit.*

[391] *Ibidem*, pp. 101—102.

[392] Anne Comnène, *op. cit.*, pp. 81—82.

[393] *Ibidem*. Il s'agit du passage où la princesse décrit le départ de Tatos outre-Danube pour solliciter l'assistance des Coumans.

[394] Voir Attaliate, p. 205, où le nom de Tatos est rendu par Τατρύς, faute de transcription manifeste, comme l'a prouvé N. Bănescu.

admettre que l'autorité de Satzas s'exerçait sur la, ou les, localité(s) sous-entendue(s) dans l'expression καὶ τἄλλα.

Quelques historiens, accordant un grand prix aux ressemblances phonétiques, ont vu dans le nom de la ville d'Isaccea un lointain écho de celui de Satzas [395]. D'où la conclusion que ledit chef résidait dans le nord de la Dobroudja.

Pour peu que l'on adjoigne à cela le fait que Dristra (Dorostolon) était la capitale du Bas-Danube et que Vicina aurait été — comme certains le croient — une localité des bouches du Danube, l'on comprendra également le motif pour lequel on n'a pas *dépassé les limites de la Dobroudja d'aujourd'hui* lorsqu'on a essayé de circonscrire la région dont Tatos, Sesthlav et Satzas étaient les maîtres.

Mais la domination de la Dobroudja par Tatos et ses semblables au cours de la 9e décennie du XIe siècle implique l'inexistence de toute autorité byzantine à cette époque et, du coup, de toute forme de vie byzantine. Or, des données dont on dispose il résulte que dans les établissements de la Dobroudja et surtout dans ceux de sa partie septentrionale — tels par exemple Dinogetia — Garvăn et Noviodunum-Isaccea — l'activité humaine sous ses formes byzantines est ininterrompue pendant toute la deuxième moitié du XIe siècle. En dehors d'une ample circulation des produits de consommation, dont certains étaient à coup sûr exécutés à Constantinople, on a affaire aussi dans les établissements en question à une circulation intense de la monnaie byzantine.

Il en est tout autrement de la situation de la Bulgarie du Nord-Est où la transmission des marchandises et des monnaies byzantines cesse à partir de l'an 1049 environ [396].

Telle est la réalité archéologique qui nous pousse à croire que les régions soumises à Tatos, Sesthlav et Satzas ne se trouvaient pas en Dobroudja mais dans le nord-est de la Bulgarie. Dans ce cas le nom de la ville d'Isaccea ne saurait plus s'expliquer à l'aide de celui de Satzas, fait d'ailleurs contesté par les philologues ; quant à la Vicina de Sesthlav, si c'est la même localité que celle des portulans italiens de plus tard [397], on ne saurait plus la rechercher dans le nord de la Dobroudja. Personnellement, nous ne pouvons admettre que cette Vicina fût située à l'embouchure de la Βιτζίνα [398], comme

---

[395] N. Iorga, *Histoire des Roumains*, III, p. 82.

[396] Voir *supra* p. 71.

[397] Pour la Vicina des portulans, voir N. Grămadă, *Vicina. Izvoare cartografice* (Sources cartographiques), dans « Codrul Cosminului », I (1925), pp. 437—459 ; Cf. G. I. Brătianu, *op. cit.*, *passim*, avec le reste de la bibliographie.

[398] Mentionné comme tel par Anne Comnène, II, p. 94. En général on admet que cette rivière ou ce fleuve serait la Tiča (voir G. I. Brătianu, *op. cit.*, p. 15). V. Be-

le croyait Koulakovsky [399]. A notre avis, les murailles de Vicina devaient se dresser dans le voisinage de Silistra — peut-être à Păcuiul lui Soare, comme nous comptons le montrer prochainement dans une étude à part.

Il résulterait donc de ce qui précède que les régions que contrôlaient Tatos, Sesthlav et Satzas, se trouvaient dans le nord-est de la Bulgarie et non en Dobroudja.

Quels étaient les sujets de ces trois chefs? Comme les noms de Tatos et de Satzas ont un certain cachet vieux-tiurque, d'aucuns ont opiné que leurs sujets auraient été des Petchénègues, ce qui correspond pour beaucoup à la réalité historique. Que la majorité des sujets de Tatos et de ses congénères étaient petchénègues, c'est ce qui résulte de l'interprétation des dires d'Anne Comnène, comme aussi du fait que le nord-est de la Bulgarie a connu un habitat petchénègue intense dès le milieu du XI^{e} siècle. Mais cela ne signifie point que la population du nord-est de la Bulgarie — celle qui connut l'arrivée du γένος τι Σκυθικόν — était uniquement petchénègue. Il s'agit là d'une région où se trouvait, un siècle plus tôt, le centre même de l'Etat bulgare, la Grande Preslav. Il faut donc supposer que parmi les habitants de ladite contrée il y avait aussi de nombreux Slavo-Bulgares : ce que suggère d'ailleurs le nom de *Sesthlav* porté par l'un des chefs locaux. Enfin, les Roumains aussi ont dû entrer dans la composition de la population locale : leur présence est signalée à deux reprises par Anne Comnène dans l'*Alexiade* [400].

Par conséquent, dans le problème de la définition du caractère ethnique des sujets de Tatos, de Sesthlav et de Satzas nous reprenons la thèse de Tomaschek qui y voyait non seulement des Petchénègues mais encore des Slavo-Bulgares et des Valaques.

Nous considérons Tatos, Sesthlav et Satzas comme les chefs locaux placés à la tête des formations politiques locales qui prirent

---

ševliev, *Zur Geographie Nordost-Bulgariens in der Spätantike und im Mittelalter*, p. 69. Le nom de cette rivière apparaît pour la première fois dans les sources byzantines vers le milieu du X^{e} siècle sous la forme Διτζίνα (Constantin Porphyrogénète, *De Adm. Imp.*, p. 101).

[399] Iu A. Koulakovsky, *Еще къ вопросу о Вичине*, dans « Византийский Временник », V (1898), p. 322.

[400] Il s'agit en premier lieu du passage relatant comment Pudilă, « un chef des Valaques », informe Alexis qui se trouvait à Anchialos, que les Coumans ont passé le Danube (Anne Comnène, II, éd. Leib, p. 193), et, en second lieu, de celui relatif aux Valaques qui guidèrent les Coumans à traverser les passes des Balkans (*ibid.*, II, p. 194). Dans un cas comme dans l'autre, il ne saurait être question que de Valaques autochtones bons connaisseurs des lieux.

naissance à la suite du soulèvement de la population de cette région de la Péninsule balkanique, dès 1072—1073 [401].

Pour en revenir au début même des hostilités byzantino-petchénègues, nous ferons observer que Traulos, désireux de s'assurer les bonnes grâces des chefs de Glavinitza [402] et de Dristra, répudia son épouse chrétienne afin de prendre pour femme la fille d'un « Scythe » (Petchénègue).

Pour éviter un conflit avec les partisans de Traulos, Alexis Ier Comnène entama des pourparlers, qui n'aboutirent à rien. L'empereur envoya alors des troupes placées sous le commandement de ses meilleurs généraux : Branas et Pakourianos, avec mission d'occuper Beliatoba, refuge que Traulos possédait dans la montagne. Mais lui, tout en bloquant les défilés, appela les Petchénègues à son aide. Dans la rencontre armée qui s'ensuivit, les soldats d'Alexis eurent le dessous [403]. Branas périt dans la bataille et Pakourianos fut mortellement blessé. Tandis que les Petchénègues pillaient la contrée de Philippopolis, le basileus fit appel à l'appui des unités militaires de l'Asie Mineure que commandait Tatikios.

Une bande de Petchénègues qui s'en retournait d'une razzia, fut poursuivie par les Byzantins jusqu'à un endroit des bords de la Maritza où leurs congénères avaient dressé leurs tentes. Les Byzantins sortirent vainqueurs du corps-à-corps.

Tatikios apprit par de éclaireurs, au moment où il pénétrait triomphalement à Philippopolis, que de grosses bandes petchénègues s'étaient déjà concentrées devant Beliatoba et avaient déclenché de nouveaux pillages. Le général byzantin marcha à la rencontre de l'ennemi. Au bout de trois jours d'escarmouches, les Petchénègues se décidèrent à repartir vers la chaîne des Balkans. Les Byzantins les poursuivirent, sans pouvoir les atteindre. Finalement, Tatikios se rendit à Andrinople d'où il renvoya ses soldats à leurs foyers. Peu après il se mit en route pour Constantinople [404].

---

[401] Voir là-dessus les points de vue de N. Iorga, *Les premières cristallisations d'Etats des Roumains*, dans « Bulletin de la Sect. Hist. de l'Académie Roumaine, V—VIIIe année (janvier 1920) », pp. 33—46 ; N. Bănescu, *Les premiers témoignages byzantins sur les Roumains du Bas-Danube*, dans *Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher*, III (1922), pp. 287—310.

[402] Au sujet de cette Glavinitza on croit en général qu'elle se serait trouvée près de Silistra, ce qui nous a poussé naguère à l'identifier (Petre Diaconu, *Крепость X—XV вв. в Пэкуюл луй Соаре в свете археологических исследований*, dans « Dacia », V (1961), p. 501, note 1) avec l'établissement fortifié de l'île de Păcuiul lui Soare (département de Constantza). Aujourd'hui nous renonçons à ce point de vue que nous considérons périmé.

[403] Anne Comnène, II, p. 83.

[404] G. V. Vasiljevskij, *op. cit.*, pp. 46—47.

Tous ces événements se déroulèrent au cours de l'année 1086 [405].

Au printemps de l'année 1087, l'ex-roi de Hongrie Salomon, en alliance avec les Coumans de Kouteck, pénétra en Bulgarie et y fit sa jonction avec les Petchénègues de Tzelgou. En marche sur Constantinople, les forces alliées passèrent à proximité d'Andrinople pour arriver ensuite à Chariopolis (aujourd'hui Airebol), pillant tout sur leur passage.

Les armées byzantines prirent position à Pamphilon, un point fortifié [406]. A l'apparition des envahisseurs, les troupes impériales se retirèrent en direction de la petite ville de Koulè, entre Aenos et Constantinople. Une lutte acharnée s'ensuivit que les Byzantins gagnèrent sous les ordres du général Nicolas Maurokatakalon. Tzelgou en personne tomba dans la mêlée. Il se peut que Salomon aussi y ait trouvé la mort.

Les Petchénègues rescapés s'enfuirent. Mais les Byzantins commirent la faute grave de ne pas les pourchasser, préférant regagner la capitale. On le comprend, les Petchénègues ayant atteint les montagnes de l'Hémus organisèrent d'autres incursions. Ils pillèrent d'ailleurs à plusieurs reprises, pendant l'hiver de 1087—1088 les territoires de Rhomées, situés au sud de cette chaîne.

A l'été de 1088, Alexis Comnène fit cantonner son armée à Lardéa, entre Diampolis (Jambol) et Goloé [407], non loin du col de la Sidéra (aujourd'hui Demir Kapou). Pendant les 40 jours qu'il y passa à rassembler ses forces, une flotte byzantine placée sous les ordres de Georges Euphorbénos atteignit le Danube [408]. Elle avait mission de pénétrer dans les bouches du fleuve et de le *remonter*.

Conscients de la gravité de la situation, les Petchénègues envoyèrent une ambassade de 150 personnes négocier avec les Byzantins. Leurs porte-parole s'avérèrent d'habiles discoureurs. Ils passaient, avec une aisance extrême, des menaces aux promesses d'aide militaire.

Alexis repoussa les propositions des nomades. L'histoire a consigné un détail pittoresque qui se rattache à ces négociations. Au cours des pourparlers, un conseiller du basileus — qui s'entendait en astronomie — vint lui chuchoter à l'oreille que ce jour-là (20 juin 1088) il allait se produire une éclipse de soleil. L'empereur fit flèche de cette information pour invoquer l'autorité divine à l'appui de ses décisions : c'est Dieu, affirma-t-il aux Petchénègues,

---

[405] *Ibidem.*
[406] Anne Comnène, *Alexiade*, II, p. 87.
[407] *Ibidem*, p. 89.
[408] *Ibidem.*

qui allait montrer s'ils étaient ou non sincères. S'il se manifestait un signe dans le ciel, ils seraient convaincus de mensonge ; sinon, Alexis reconnaîtrait l'injustice de ses soupçons à leur égard. Deux heures plus tard, le ciel s'assombrit, phénomène qui terrifia les ambassadeurs petchénègues [409]. Ces derniers furent aussitôt arrêtés et conduits captifs vers la capitale. Mais en cours de route ils parvinrent à s'évader et à rejoindre les leurs.

Animé du désir de prévenir une attaque de la part des Petchénègues, l'empereur passa les Balkans et se dirigea sur Pliska. Des escarmouches avec les détachements de nomades se produisirent pendant tout ce temps-là.

A partir de Pliska le basileus prit la route de Silistra et dressa finalement son camp à 25 stades de cette ville fameuse, auprès d'un petit affluent du Danube, nous dit Anne Comnène [410].

Pendant la nuit des bandes de Petchénègues attaquèrent et elles parvinrent même jusqu'à la tente impériale. Elles disparurent comme elles étaient venues, après avoir fait quelques prisonniers. Alexis Comnène qui avait échappé comme par miracle à la mort, décida sur le champ de se rapprocher davantage de Dorostolon que d'ailleurs il assiégea à l'aide de machines spéciales. En dépit de leur tentative, deux des forts de la place ne purent être réduits par les Byzantins.

Tatos, le chef de la place — qui, nous l'avons déjà dit, devait être le même que celui qui apparaît dans la révolte de 1072—1074 [411] — traversa le Danube pour aller trouver les Coumans et solliciter leur aide [412].

Sur ces entrefaites les Byzantins « obligés par les circonstances » — euphémisme qui sert à Anne Comnène à cacher leur défaite — se retirèrent au bord d'un fleuve, probablement la Provadia [413]. Il s'y tint un véritable conseil de guerre. Alors que certains commandants conseillaient à Alexis Comnène de s'emparer de la Grande Preslav, d'autres l'incitaient à ordonner immédiatement l'attaque. Ce fut l'avis de ces derniers qui prévalut. La bataille qui suivit fut dramatique et se solda par des pertes catastrophiques pour les Byzantins.

---

[409] *Ibidem*, p. 93.
[410] *Ibidem*, p. 94.
[411] Ici-même, p. 104.
[412] Anne Comnène, II, p. 95.
[413] Petre Diaconu, *Autour de la localisation de la Petite Preslav*, dans RESEE, III (1965), 1—2, p. 51.

Parmi les personnages qui y trouvèrent la mort, il y eut aussi Léon, l'un des fils de l'ancien empereur Romain Diogène. Sur le soir quelque 36 000 Petchénègues apparurent encore sur le champ de bataille. Pareille situation obligea ce qui restait encore en vie des Byzantins à se retirer au plus vite. Dans la débandade qui s'ensuivit, le basileus se vit entouré de vingt de ses soldats seulement. Suivant le conseil de fuir que le protospathaire Michel Doucas lui donna, il quitta le théâtre de la lutte et finit par atteindre Goloé. Après avoir passé une journée, Alexis repartit pour Berrhoé [414].

La bataille livra aux Petchénègues de nombreux prisonniers, dont Nicéphore Mélissénos, l'un des généraux le plus cotés de l'empereur, dont il était parent.

C'est sur ces entrefaites, que les Coumans atteignirent le Danube. Or, il ne leur restait plus qu'à prendre acte de l'exploit de leurs congénères et à regretter l'immense butin de guerre capturé sur les Byzantins. Refusant de s'en retourner les mains vides, ils émirent la prétention que les Petchénègues leur en cédassent une partie, sous prétexte qu'ils avaient fait leur devoir envers eux et que ce n'était nullement leur faute s'ils étaient arrivés à la rescousse après la bataille [415]. Leurs prétentions s'étant heurtées à un refus catégorique, les nouveaux venus assaillirent les Petchénègues qui ne se sauvèrent qu'avec peine à Ozolimnè où, cernés par les Coumans, ils restèrent quelque temps sans oser bouger [416].

Ici, Anne Comnène se livre à une ample description d'Ozolimnè : «Ἡ δὲ νῦν παρ'ἡμῖν Ὀζολίμνη κατονομαζομένη μεγίστη μέν ἐστι καὶ τὴν διάμετρόν τε καὶ περίμετρον καὶ τῶν ὅπου δήποτε φημιζομένων παρὰ τοῖς γεωγράφοις λιμνῶν μηδεμιᾶς εἰς μεγέθους λόγον ἐλλείπουσα. Κεῖται δὲ τῶν Ἑκατὸν Βουνῶν ὕπερθεν καὶ εἰς αὐτην μέγιστοί τε καὶ κάλλιστοι συρρέουσι ποταμοι· καὶ κατὰ νώτου πολλάς τε καὶ μεγάλας καὶ φορτηγοῦς ἐστιν ἀνέχουσα νῆας, ὡς εἶναι κἀντεῦθεν δῆλον τὸ βάθος τῆς λίμνης ὁπόσον τί ἐστιν. Ὀζολίμνη δὲ κατωνόμασται, οὐχ ὅτι κακοῦ τινος καὶ βαρυόδμου ἀναδίδωσιν ἀποφοράν, ἀλλ' ὅτι Οὐννικῆς ποτε στρατίας ἐπιφοιτησάσης τῇ λίμνῃ (τούτους δὲ τοῦς Οὔννους Οὔζους ἀπεκάλεσεν ἡ ἰδιῶτις γλῶσσα) καὶ περὶ τοῦς ὄχθους τῆς λίμνης αὐλισαμένης Οὐζολίμνην τὴν τοιαύτην προσηγορεύκασι λίμνην μετὰ προσθήκης οἶμαι καὶ τοῦ Θ

[414] Anne Comnène, *op. cit.*, p. 101.

[415] Anne Comnène, *Alexiade*, II, pp. 103–104.

[416] «εἰς τὴν καλουμένην Ὀζολίμνην μόλις ἐσώθησαν· στενούμενοι δὲ παρὰ τῶν Κομάνων ἐφ'ἱκανὸν ἐκεῖσε διέτριβον τὴν μετάβασιν μὴ ἀποθαρροῦντες», Anne Comnène, *op. cit.*, p. 104.

φωνήεντος.»[417] (Le lac que nous appelons maintenant Ozolimnè est de périphérie et de diamètre considérables; sous le rapport de la superficie il ne le cède à aucun de ceux qui furent jamais mentionnés par les géographes. Il est situé au-delà des « Cent collines » et les fleuves les plus longs comme les plus abondants s'y déversent; à sa surface naviguent de nombreux et grands vaisseaux de transport, ce qui prouve combien ce lac est profond. On l'appelle Ozolimnè, non pas qu'il émette des exhalaisons malsaines et nauséabondes, mais parce qu'un jour vint à ce lac une armée de Huns (que l'on nomme Ouzes en langage courant) et qu'elle campa sur les rives; on appela depuis ce lac Ouzolimnè, en y ajoutant sans doute aussi la voyelle u).

[417] Anne Comnène, *Alexiade*, II, p. 104.

OÙ LOCALISER OZOLIMNÈ ?

Les solutions proposées par les historiens pour identifier Ozolimnè ont été extrêmement variées.

I. Venelin s'est efforcé de démontrer, dès 1847, qu'Ozolimnè serait identique à l'antique Halmyris, c'est-à-dire à l'actuel lac Razelm [418]. L'historien russe n'était pas d'accord avec l'explication du nom d'Ozolimnè fournie par Anne Comnène et estimait qu'il dériverait de l'expression Солено Езеро qui signifie, dans les langues slaves, le « lac salé ».

Une trentaine d'années plus tard, F. Brunn proposa d'identifier Ozolimnè avec l'estuaire du Dniepr [419]. Son opinion fut battue en brèche par V. N. Zlatarski, lequel lui opposa les objections suivantes [420] : a) plaçant Ozolimnè à l'estuaire du Dniepr, F. Brunn est obligé de situer les « Cent collines » près de la ville antique d'Olbia, ce qui contreviendrait à la stricte réalité géographique : les « Cent collines » se trouvaient dans le nord-est de la Bulgarie et non pas quelque part sur la côte nord du Pont ; b) à la fin du XI[e] siècle les steppes du Pont septentrional se trouvaient sous la domination des Coumans : dans ce sens, l'affirmation d'Anne Comnène que les Coumans regagnèrent leurs territoires après avoir écrasé les Petchénègues demeure incohérente : c) si Ozolimnè s'était trouvée à l'embouchure du Dniepr, autrement dit, si les Petchénègues avaient alors vécu dans les steppes pontiques, comment expliquer la rapidité avec laquelle ils passèrent au sud de la chaîne des Balkans, aussitôt après le départ des Coumans ? Les objections de l'historien bulgare

---

[418] I. Venelin, *О соляном озеръ Галмирисъ* dans « Чтеніе в Москов. Обществѣ Исторіи и древ. россійскихъ за 1847 », n° 6, pp. 19—46, apud V. N. Zlatarski, *op. cit.*, p. 499.

[419] F. Brunn, *op. cit.*, pp. 19—21.

[420] V. N. Zlatarski, *op. cit.*, p. 499.

ainsi formulées ne pouvaient pas ne pas entraîner la chute définitive de l'hypothèse de F. Brunn. Celle-ci n'a du reste pas fait fortune dans les milieux scientifiques.

Le problème de la localisation d'Ozolimnè appelle par conséquent d'autres solutions.

V. N. Zlatarski reprenant l'opinion plus ancienne de I. Venelin, a identifié Ozolimnè avec le lac Razelm [421]. Le savant bulgare a, en outre, accepté aussi l'explication étymologique qu'Anne Comnène a donnée de ce nom. L'identification proposée par V. N. Zlatarski coïncide avec celle admise également par d'autres historiens, parmi lesquels nous citerons G. I. Brătianu [422], Matthias Gyóni [423] et C. Cihodaru [424]. I. Ferenţ entendait sous ce nom « les marais des Ouzes aux bouches du Danube » [425]. Dans la mesure où ces marais se confondent avec le Delta, on peut affirmer que l'opinion de Ferenţ ne différait pas de celle de N. Iorga qui voyait dans Ozolimnè les bouches du Danube [426].

W. Tomaschek estimait qu'Ozolimnè serait identique aux lacs qui se trouvent au nord des bouches du Danube [427].

N. Grămadă, enfin, identifiait Ozolimnè avec les étangs des marécages de la Ialomiţa [428]. Le point de vue de N. Grămadă, par-

---

[421] *Ibid.*

[422] G. I. Brătianu, *op. cit.*, p. 22.

[423] Matthias Gyóni, *op. cit.*, p. 94.

[424] C. Cihodaru, *Alte precizări...* (Autres précisions...), p. 272, admet la possibilité d'identifier l'Ozolimnè avec les marécages de la Ialomiţa. Le même auteur dans *Observaţii critice...* (Observations critiques...), p. 209 identifie Ozolimnè avec « le lac Razelm ou les marais du delta du Danube ».

[425] I. Ferenţ, *Cumanii şi episcopia lor* (Les Coumans et leur évêché), Blaj, 1931, p. 4.

[426] N. Iorga, *op. cit.*, p. 85. Auparavant, le savant roumain avait opiné lui aussi qu'Ozolimnè devait être le Razelm (voir *Cele dintîi cristalizări de stat ale Românilor* (Les premières cristallisations d'Etat chez les Roumains), dans « Revista istorică », V (1919), p. 109.

[427] W. Tomaschek, *Zur Kunde der Hämus-Halbinsel*, II, dans SBWA, 113, I Heft, Vienne, 1886, p. 307. Du Cange (in *Alex.*, p. 572) identifiait Ozolimnè avec un lac de l'embouchure du Siret. Le lac, sans doute le Brateş, se trouvait, selon lui, en Valachie, près de Silistra (sic !). Gh. Şincai, *Chronica Românilor* (Chronique des Roumains), I, 2e éd., Bucarest, 1886, pp. 332—333, partage le point de vue de Du Cange. Voir aussi à ce propos, J. Bromberg, *Toponymical and historical Miscellanies...*, dans « Ryzantion », XII (1937), p. 175 et notamment note 3.

[428] N. Grămadă, *Ozolimna. Aşezarea Ozolimnei. Originea numelui* (Ozolimnè L'emplacement d'Ozolimnè. L'origine du nom) dans « Codrul Cosminului », II—III (1925), pp. 85—97.

tagé aujourd'hui par I. Conea et I. Donat [429], a été combattu en son temps par N. Bănescu [430] et C. Daicoviciu [431].

Il ressort de ce qui précède que la plupart des savants ont localisé Ozolimnè dans la région du Bas-Danube.

Nous montrerons cependant plus loin qu'aucune des identifications proposées jusqu'à ce jour ne saurait s'imposer comme une solution satisfaisante. Il nous faut d'ores et déjà souligner que toute identification d'Ozolimnè avec le delta du Danube ou avec les marécages de la Ialomița est nulle et non avenue — ne serait-ce que parce qu'il n'y a pas de lacs et qu'il n'y en a jamais eu [432]. Par conséquent, on ne peut prendre en considération que les lacs du nord du delta du Danube ou le lac Razelm de Dobroudja [433]. Mais ceux-ci non plus ne correspondent pas avec la description qu'en a laissée Anne Comnène. Les lacs en question et le Razelm n'émanent pas d'odeurs insupportables et il ne s'y verse pas de grands fleuves aux eaux abondantes ; en outre, leurs surfaces et leurs profondeurs sont loin de pouvoir leur mériter la réputation qu'Anne Comnène attribue à Ozolimnè.

Ainsi donc, les caractères et les particularités des lacs et des marais mentionnés plus haut entrent en flagrante contradiction avec les données que l'*Alexiade* met au compte d'Ozolimnè.

Là n'est cependant pas la difficulté majeure de l'identification d'Ozolimnè avec l'un quelconque des lacs dont il s'agit, mais bien leur position géographique même par rapport à la contrée où se déroula la bataille qui mit aux prises les Coumans et les Petchénègues. La rencontre se produisit au sud du Danube, dans la zone

---

[429] I. Conea et I. Donat, *Contribution à l'étude de la toponymie petchénègo-coumane de la plaine roumaine du Bas-Danube*, dans *Contributions onomastiques publiées à l'occasion du VI^e^ Congrès International des Sciences onomastiques à Munich du 24 au 28 août 1958*, Bucarest, 1958, p. 195.

[430] N. Bănescu, dans « Byzantion », IV (1928), p. 505.

[431] C. Daicoviciu, dans *Anuarul Institutului de Istorie Națională* de Cluj, IV (1926—1927), p. 455. L'hypothèse de N. Grămadă est repoussée aussi par C. Necșulescu, *Năvălirea uzilor prin Țările române în Imperiul bizantin* (L'invasion des Ouzes dans l'Empire byzantin à travers les Pays roumains), dans RIR, IX (1939), p. 201.

[432] A en juger d'après les données fournies par les découvertes archéologiques faites dans les marais de la Ialomița et sur la rive gauche du bras danubien de Borcea, on aurait le droit de postuler que les portions habitables desdits marais étaient bien plus étendues par le passé que de nos jours.

[433] Cf. N. Grămadă, *La Scizia Minore nelle carte nautiche del Medio-Evo. Contribuzione alla topografia storica della Dobrogea*, dans « Ephemeris Dacoromana », IV (1930), Rome, pp. 212—252. En ce qui concerne le Razelm on n'a même pas la certitude que ce lac ait existé en ce temps-là. Selon toutes les probabilités, c'était encore un golfe largement ouvert sur la mer. C'est du reste ainsi qu'il est consigné par les portulans italiens.

de Silistra. Nous avons déjà rappelé que les Petchénègues s'enfuirent devant les Coumans et qu'au terme de leur retraite ils trouvèrent abri dans Ozolimnè. On ne devrait plus rechercher dans ce cas le lac si discuté ni dans la plaine de Valachie, ni dans la région des bouches du Danube — c'est-à-dire dans aucune des directions d'où auraient pu surgir les Coumans dans leur marche sur Silistra.

Situer Ozolimnè dans ces parages signifierait admettre que les Petchénègues, en se repliant, aient opéré un mouvement stratégique aussi peu naturel qu'illogique. C'est qu'on ne peut se dérober à l'ennemi en marchant à sa rencontre !

Conséquemment, Ozolimnè doit être recherchée seulement au sud du Danube et uniquement dans le nord-est de la Bulgarie, c'est-à-dire dans la région que les Petchénègues occupaient depuis 1049 et où se dressaient les « Cent Collines » (Ἑκατὸν Βουνοί) [434].

Que c'est là qu'a dû se trouver Ozolimnè, c'est bien ce que suggère la façon même dont se déroulèrent les événements qui furent suivis par le retrait des Coumans vers leurs territoires. Aussitôt après leur départ, les Petchénègues, comme le note Anne Comnène [435], traversèrent la vallée qui s'étend entre Goloé [436] et Diampolis [437] et dressèrent leur camp près de Markella [438]. Il est aisé de comprendre que la facilité et la rapidité avec lesquelles ils franchirent les Balkans pour gagner Markella, localité du sud de la Bulgarie, n'aurait été possible que si Ozolimnè s'était trouvée immédiatement au nord de ladite chaîne de montagnes.

Dans ces conditions, il résulte des souvenirs d'Anne Comnène, qu'Ozolimnè était située dans le nord-est de la Bulgarie. Arrivé à ce point de notre exposé, nous nous heurtons à notre tour à des difficultés auxquelles se sont arrêtés tous les chercheurs préoccupés

---

[434] C'est encore dans cette région que se sont du reste déroulées les luttes entre Petchénègues et Byzantins, après la levée par Alexis Comnène du blocus de Silistra (voir Petre Diaconu, *Autour de la localisation de la Petite Preslav*, dans RESEE, III (1965), 1—2, Bucarest, pp. 50—53.

[435] Anne Comnène, *op. cit.*, p. 105.

[436] V. N. Zlatarski, *op. cit.*, pp. 191—192, note 3, place Goloé près du village de Komarovo, en face du col de Beregava ou de Tchialakavak (le savant bulgare signale encore, *ibidem*, d'autres opinions à ce propos).

[437] L'actuelle ville de Jambol : V. N. Zlatarski, *op. cit.*, p. 99. Le même auteur identifie (p. 191, note 1) la vallée qui s'étend entre Goloé et Diampolis avec celle de l'Amzakdere.

[438] V. N. Zlatarski, *op. cit.*, p. 196, note 1, l'identifie avec le village de Vojnik. Voir aussi l'opinion de I. Dujčev, *Markellai-Marcellas. Un toponyme latin inconnu*, dans RESEE, IV (1966), 1—2, pp. 371—375, qui met le signe de l'égalité entre ce toponyme et la rivière de Karnobaski-Hisarlûk. Voir également V. Besevliev, *Ein verkennter thrakischer Ortsname*, dans *«Известия на института за български език»*, XVI, pp. 75—77.

de localiser ce toponyme. En effet, dans le nord-est de la Bulgarie non plus, il n'y a pas de lac correspondant à la description qu'a laissée Anne Comnène. A vrai dire, si l'on exclut les étangs qui s'étendaient jadis au voisinage de Pliska[439], de même que les marécages minuscules des environs de Varna, il n'existe plus de lacs proprement dits dans cette contrée.

En revanche il s'y trouve des zones dont le caractère marécageux était particulièrement prononcé au moyen âge. L'existence d'un tel lieu est même remarquée par Anne Comnène. C'est ainsi que les heures les plus dramatiques qui marquèrent les luttes qui se déroulèrent en 1087 dans le nord-est de la Bulgarie, lui permettent d'écrire que son oncle Georges Paléologue « poursuivi par les Patzinaces, pénétra dans un lieu marécageux et très boisé » (Διωκόμενος δὲ ὑπὸ τῶν Πατζινάκων εἰς ἑλώδη τόπον καὶ συνηρεφῆ εἰσελθών)[440]. A ce qu'il semble, l'endroit marécageux dont il s'agit en l'espèce, se trouvait quelque part dans la zone délimitée par Pliska et la Grande Preslav. De l'avis de certains spécialistes, Pliska se dressait effectivement dans une région de marais. Voici du reste ce qu'en dit V. Beševliev : « Die Gegend des heutigen Aboba scheint in Altertum sumpfig gewesen zu sein. In den Ausgrabungen von Pliska hat man an vielen Orten Grundmauern gefunden, deren Fundamente in der Erde senkrecht eingesetzte und mit Mörtel bedeckte Pfähle bilden, was deutlich auf einstigen Sumpfboden hinweist. Mitten durch das befestigte Gelände fließt von Norden nach Süden ein kleiner Bach mit dem Namen Asar-dere, östlich davon der Bach Iri-dere. Diese sowie die übrigen Bäche des Becken von Aboba treten beim Regen sehr stark über. Auf dem von K. Škorpil gezeichneten Plan der Festung von Aboba sind die Flurnamen Goldzig tarla, d.h. Acker des kleinen Teiches (nordwestlich von der inneren Festung) und Göl eri, d.h. Teicherde (östlich von den Festungsmauern) verzeichnet. Südlich des heutigen Dorfes Aboba befindet sich die Niederung Mera d.h. Viehweide. Etwa 10 km südlich von den Ruinen bei Kaspičan existierte vor kurzem ein großer Sumpf, genannt Sedva. Wenn wir bedenken, daß vor tausend Jahren die Umbegung von Pliska mit dichten Wälder bedeckt war, so sind wir berechtigt anzunehmen, daß damals die Gegend viel sumpfiger war als heute. Die Etymologie von Pliska ist noch nicht sicher ermittelt. G. Hey stellte die Ortsnamen wie Pskov zu *pleso*, altruss. plesъ „See", „Sumpf" zusammen. Diese Etymologie wird allerdings von A. Brückner bestritten. Wenn man jedoch die Ortsbeschaffenheit aller oben-

[439] V. Beševliev, *op. cit.*, p. 75.
[440] Anne Comnène, II, p. 102.

genannten Städte berücksichtigt, gewinnt die von Hey vorgeschlagene Etymologie an Wahrscheinlichkeit. Somit dürfen wir den Namen Pliska aus älterem Plьska (Πλίσκα in einer protobulgarischen Inschrift) als urverwandt mit *pleso* „See", „Sumpf" betrachten und als See-, Sumpf- oder Flußstadt deuten»[441].

Il y avait par conséquent, voici huit ou neuf siècles, dans la région qui s'étend de Silistra aux Balkans des endroits marécageux.

Faute d'études microclimatiques, il est malaisé de préciser actuellement la surface de la région marécageuse dans l'antiquité. Mais, de quelque manière que se présente la situation, la présence de marécages dans la région est déjà attestée par les fouilles archéologiques de Pliska.

Il faut supposer dans ce cas que les Petchénègues qui se retiraient de la voie de leurs poursuivants, s'arrêtèrent non pas sur les bords d'un lac, mais dans des marais, autrement dit, dans une véritable Ozolimnè.

Laissant de côté le fait que les bords d'un lac n'assurent pas pleinement la sécurité d'une armée en retraite, nous nous empressons de souligner aussi la préférence des Petchénègues pour chercher leur salut — quand c'était nécessaire — précisément dans les régions marécageuses. Les gens de Kégen poursuivis par les hordes de Tyrach, ne s'abritèrent-ils pas dans les marais de l'embouchure du Dniepr (Borysthène)[442]? N'étaient-ce pas encore des Petchénègues qui, aux dires de Jean Mauropous, se cachaient dans les marais et les étangs des bords du Danube aussitôt après leurs razzias en terre d'Empire[443]?

Les endroits marécageux offrent de soi des avantages exceptionnels pour s'abriter au moment du péril. Rien d'étonnant que les Byzantins eux-mêmes, pressés par la situation, y aient eu recours[444].

Ainsi donc Anne Comnène devait entendre par Ozolimnè l'un des étangs marécageux du nord-est de la Bulgarie et nullement une contrée rendue fameuse par son étendue et sa valeur économique particulière. A les juger de la sorte, il semblerait que les détails

---

[441] V. Beševliev, *op. cit.*, p. 73.

[442] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 582 et suiv.

[443] «'αλλ' ἦν ὁ πρὸς αὐτοὺς πόλεμος ἄπορος ἀεὶ καὶ ἀμήχανος, κλεπτόντων εὐκαίρως τὰς ἐπιδρομὰς τῶν βαρβάρων, εὐκαιρότερον δὲ τὴν ἑαυτῶν φυγὴν καὶ ἀπόδρασιν, καὶ καταδυομένων ἑτοίμως ὥσπερ βατράχων εἰς ἕλη που καὶ νάπας καὶ τέλματα» (mais la guerre avec eux était toujours difficile et inefficace, les barbares effectuant à propos leurs incursions et avec plus d'à-propos leur propre fuite et leur retrait et plongeant promptement, à l'instar des batraciens, n'importe où dans les marais, les vallons et les eaux stagnantes). Cf. Jean Mauropous, apud « Fontes Historiae Bulgaricae », XI (VI), (1962), Sofia, p. 81. Cf. N. A. Oikonomidès, *op. cit.*, p. 78.

[444] Voir supra, note 440.

fournis par Anne Comnène à propos d'Ozolimnè, constituent une pure fiction. Certes, il ne saurait en être ainsi. Bien plus, ces détails sont des plus exacts, à cette précision près toutefois que les dimensions et les particularités physico-géographiques, autrement dit, toutes les données attribuées par la princesse à l'Ozolimnè du nord-est de la Bulgarie correspondent en réalité à la Μαιῶτις λίμνη, la Maeotide. En effet le Palus Méotis, considéré par les Anciens comme un lac [445], et encore l'un des plus grands, reçoit les eaux de longs *fleuves aux eaux abondantes* comme le Don et ses affluents, ainsi que le Kouban [446]. Outre cela, la Maeotide est fameuse pour les odeurs qu'elle émane [447]. Notons encore que de tous les lacs de la moitié orientale de l'Europe — à l'époque où Anne Comnène rédigeait l'*Alexiade* [448] — seule la Maeotide pouvait être sillonnée par des vaisseaux aussi nombreux que grands. Enfin, vu que la princesse byzantine soutient que les Ouzes séjournèrent autrefois sur les bords de l'Ozolimnè, nous rappelerons de notre côté que ces Turcomans demeurèrent longtemps dans la région du lac Méotis. Détail non dépourvu d'intérêt pour illustrer cette affirmation, une chronique du XI[e] siècle appelle la mer d'Azov « Gurz » [449]. Si cette appellation signifie la « mer des Ouzes » — Гуское моря — comme M. I. Artamonov le donne à entendre [450], nous détenons là un des premiers éléments qui expliquent la bévue qui s'est glissée dans le passage si discuté de l'*Alexiade*.

Résumons-nous : Anne Comnène voulant décrire une contrée marécageuse de la Bulgarie du nord-est, lui attribue les caractères propres à la Maeotide.

On est donc en présence d'une grave confusion, explicable, il est vrai, jusqu'à un certain point, par le fait que les connaissances géographiques de la princesse n'excellaient pas toujours par leur exactitude.

---

[445] Pauly-Wissowa, RE, XIV, col. 590—591.

[446] Des données sur la mer d'Azov, dans *Большая Советская Энциклопедия*, 1, 2[e] éd., pp. 532—534.

[447] Larousse du XX[e] siècle, I, s.v. Azov.

[448] On sait qu'Anne Comnène a rédigé son ouvrage dans la première moitié du XII[e] siècle, plus précisément entre 1138 et 1148 ; v. Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I, 2[e] éd., 1958, p. 219.

[449] Hudud al-Alam, Trad. and expl. by Minorski, Londres, 1937, p. 160 ; apud S. A. Pletneva, *Печенеги, торки, половцы в южнорусских степях*, dans MIA, SSSR, 62, Moscou-Leningrad, 1958, p. 213. Voir également A. M. Ščerbak, *Знаки на керамике и кирпичах из Саркела-Белой Вежи*, dans MIA, SSSR, 75, Moscou-Leningrad, 1959, p. 373.

[450] N. I. Artamonov, *История Хазар*, Leningrad, 1962, p. 351.

Si l'erreur qu'elle a commise est venue se greffer sur une série de similitudes géographiques et historiques, en ce sens que la côte de la mer d'Azov, tout comme les territoires des environs de Pliska, étaient marécageux et malodorants et que les deux contrées ont connu l'une comme l'autre la présence des Ouzes [451], en revanche elle semble avoir été provoquée par la ressemblance de nom des deux zones.

On peut supposer que pour les Byzantins qui avaient pris part aux luttes contre les Petchénègues sous le règne d'Alexis Comnène, la zone marécageuse du nord-est de la Bulgarie aura été une ἐζολίμνη au sens propre du terme, c'est-à-dire un lac malodorant [452]. Lorsque Anne Comnène composait son ouvrage, le Palus Maeotis (Μαιῶτις λίμνη) avait déjà commencé à porter le nom d'Azov [453]. Par conséquent, Μαιῶτις λίμνη pouvait devenir sous la plume d'un auteur byzantin Ἀζοβλίμνη ou Ἀζολίμνη ou, pour une pédante comme Anne Comnène prête à discuter de l'étymologie d'un terme, Ὀζολίμνη.

Dans ce cas, il n'y avait plus qu'à faire un pas pour en arriver à confondre Ozolimnè, dans le nord-est de la Bulgarie, et Azov, dans l'est de l'Europe, et ce pas fut déterminé d'une part par un tri distrait des informations et, d'une autre, par leur insuffisance, ce qui eut pour résultat la substitution des détails propres à Ozolimnè par ceux concernant la mer d'Azov [454].

Désireuse de contrôler l'exactitude de ses affirmations, Anne Comnène a eu recours aux traités de géographie. N'y trouvant ab-

---

[451] La première invasion des Ouzes au sud du Danube se produisit en 1064. Voir Skylitzès-Cédrénus, 1839, pp. 654—657. Voir aussi Michel Attaliate, *Historia*..., Bonn, 1853, pp. 83—85.

[452] Le toponyme Ozolimnè consigné par Anne Comnène n'est pas le seul connu dans la Péninsule balkanique. Voir aussi à ce propos la mention d'une autre Ozolimnè chez Jacques Bompaire, *Actes de Xéropotamou* (*Archives de l'Athos*, III) (texte), Paris, 1964, pp. 19, 25, 26 et chez F. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Bergen*, Munich, 1948, n^{os} 33, 91 où est mentionnée une Ozolimnè citée dans un document du XIII^{e} siècle; cf. Gy. Moravcsik, *op. cit.*, II, 1958, p. 228 (s.v.).

[453] Il est permis de le supposer même sans information directe, vu que la Maeotide avait nom Azak dans la bouche des Coumans. Thanaïs même (l'actuelle ville d'Azov) était appelée aussi par les mêmes Coumans — dès le XI^{e} siècle—Azak (voir *Большая Советская Энциклопедия*, I, 2^{e} éd., s.v. Azov).

[454] Nous ne pouvons pas nous empêcher de faire remarquer que, si un lettré roumain de Transylvanie de la taille de Şincai a localisé sans sourciller l'embouchure du Siret à hauteur de Silistra (voir plus haut note 427), à plus forte raison la princesse byzantine, qui n'avait jamais voyagé dans ces parages, ne devait en avoir qu'une bien vague idée et pouvait confondre de bonne foi l'Ozolimnè du nord-est de la Bulgarie avec la mer d'Azov.

solument aucune confirmation de sa savante démonstration, elle simplifie les choses en déclarant sans ambages qu'elle est la première à signaler l'existence dans ces contrées de cet immense lac. En procédant de la sorte, Anne sanctionne sa propre erreur car il est, à vrai dire, inconcevable que la présence au Bas-Danube d'un lac tel que celui qu'elle décrit n'ait été signalé par quelque géographe ou historien ni avant elle, ni même après.

De quelque manière que l'on rentourne la question, il faut retenir de la relation qu'Anne Comnène nous a laissé au sujet d'Ozolimnè, qu'elle ne correspond pas non plus aux réalités géographiques du Bas-Danube et que cette Ozolimnè désigne, en réalité, la zone marécageuse des environs de Pliska.

L'ÉLIMINATION DU PÉRIL PETCHÉNÈGUE AU SUD DU DANUBE

Après le retrait des Coumans, les Petchénègues, comme nous l'avons déjà dit, traversèrent les Balkans par le col de la Sidéra et campèrent entre Diampolis et Goloé.

Alexis Comnène, qui avait eu à résoudre entre temps certains problèmes que soulevait le passage par l'Empire des premiers croisés, se rendit à Andrinople où ses armées s'étaient concentrées.

Les Byzantins, pour affronter ce nouveau danger, entrèrent en rapports avec les Coumans [455]. Ces derniers se montrèrent disposés à passer le Danube et à se mesurer avec les Petchénègues. Craignant qu'en évitant un péril il ne tombât dans un autre bien pire, autrement dit désireux de ne pas voir les Coumans au sud de la chaîne des Balkans, l'empereur essaya tout d'abord de s'entendre avec les Petchénègues. Il leur offrit pour cela une foule de présents. Naturellement, les Petchénègues qui voyaient s'ouvrir devant eux la perspective d'un conflit avec les Coumans — conflit dont les conséquences pouvaient leur être fatales — acceptèrent les dons du basileus et furent d'accord par-dessus le marché, pour envoyer des otages à Constantinople.

Les Coumans, contrairement à ce qu'on attendait, parvinrent au cours de leur avance dans les défilés de l'Hémus, gardés maintenant par des unités byzantines. Des pourparlers qu'ils entamèrent avec les Byzantins, il ressortait qu'ils voulaient combattre les Petchénègues et que la chose ne pouvait être que dans l'intérêt de Constantinople. Les Grecs les en remercièrent, puis leur répondirent avec diplomatie qu'ils n'avaient pas besoin de leur appui et les priaient d'accepter les présents qu'ils leur offraient et de rentrer chez eux [456].

---

[455] Anne Comnène, II, p. 105.
[456] *Ibidem*, p. 106.

Les Coumans reçurent les dons impériaux et rebroussèrent chemin. Aussitôt après leur départ, les Petchénègues, oubliant leurs promesses antérieures, commencèrent à s'attaquer aux établissements situés au sud de la chaîne des Balkans.

Même si l'armée byzantine a pratiqué — et non sans quelque succès — la tactique du harcèlement, elle ne fut pas en état d'empêcher les hordes turcomanes d'occuper une vaste région comprise entre la chaîne des Balkans et la Maritza. L'envahisseur s'empara, par la même occasion, de Philippopolis et de Kypsella [457].

Faute de disposer d'un moyen efficace pour stopper l'ennemi, Alexis Comnène se vit obligé de conclure la paix. C'est ce que l'on apprend de la chronique qu'a laissée Anne Comnène [458]. Une autre source prétend que ce furent les Petchénègues qui auraient demandé la paix [459], mais cela semble peu probable. L'événement se produisit avant l'hiver de 1089—1090.

S'étant retirés de Kypsalla, les Petchénègues établirent leur camp près d'Andrinople et y passèrent tout l'hiver.

En vue de la bataille décisive qu'il devait engager avec eux, le basileus se mit à préparer de nouvelles unités. Il attendait en outre le comte de Flandre à la rescousse.

L'empereur constitua une brigade d'*archontopouloi* à l'aide de jeunes recrues dont les pères avaient trouvé la mort dans les luttes précédentes. Cette armée, dont l'effectif s'élevait à 2 000 hommes, fut instruite par Alexis I^er^ en personne et faisait songer, comme l'observe Anne Comnène, au « bataillon sacré des Lacédémoniens » [460].

Au printemps de l'année 1090, les bandes petchénègues se montrèrent devant Chariopolis. Les Byzantins essuyèrent un revers : 300 des 2 000 archontopouloi tombèrent dans la lutte. Puis ce fut la bataille d'Aspra, localité que le basileus réussit à occuper avant l'arrivée de l'ennemi.

L'armée de Tatikios réussit à détruire dans une rencontre les bandes de Petchénègues sortis de leur camp pour s'alimenter.

Un fait survint encore qui rendit courage aux Byzantins, l'arrivée de la cavalerie occidentale conduite par le comte Robert de Flandre [461].

---

[457] Anne Comnène, II, pp. 106—107.
[458] *Ibidem*, pp. 107—108.
[459] *Theophilacti Oratio in Alexium Comnenum*, dans « Patrologia Graeca », tome 126, col. 293—297.
[460] Anne Comnène, II, p. 108.
[461] *Ibidem*, p. 109.

C'est vers ce moment-là que surgit de nouveau le péril seldjoucide. Aussi les chevaliers occidentaux furent-ils envoyés en Asie Mineure, mais peu de temps après ils furent rappelés en Europe en raison de la pression petchénègue.

A l'été de 1090 — alors que le sort de l'Empire était des plus critiques — le quartier-général même de l'empereur, établi à Tchorlon, près de Constantinople, fut encerclé par les Petchénègues. Mais les Byzantins y remportèrent une victoire, laquelle toutefois ne changea rien au cours de événements.

Pendant l'hiver 1090—1091, Alexis rentra dans sa capitale, tandis que les Petchénègues dressaient leurs tentes au voisinage de Tchorlon, au bord de la rivière d'Erkené.

Il n'y avait pas plus d'une semaine que le basileus était revenu à Constantinople, quand une armée petchénègue marcha sur Chirovachi. Les attaquant par surprise, Alexis vainquit les Turcomans au cours de deux engagements qui se déroulèrent le 14 et le 15 février 1091.

Deux semaines plus tard environ, le gros des Petchénègues demeurés dans leurs quartiers d'hiver, commença à ravager les villages des environs de Constantinople. La situation empirait pour les Byzantins à la suite également de la recrudescence du conflit en Asie Mineure, où l'émir Tzachas avait mis sur pied une flotte avec laquelle il comptait attaquer la capitale [462]. A tout cela s'ajoutaient les conditions météorologiques excessivement dures.

Il ne restait plus à l'empereur en l'occurrence qu'à faire appel à la politique traditionnelle de dresser les barbares les uns contre les autres. Et c'est ainsi qu'il sollicita l'assistance des Coumans [463].

Il eût été naturel que les Byzantins, à l'heure du danger, appelassent à la rescousse les Russes de Kiev, chrétiens comme eux et avec qui ils avaient, par ailleurs, certains intérêts communs. S'ils n'eurent pas recours à l'aide de Kiev c'est là une preuve de plus que les Coumans s'interposaient entre les Russes et les Petchénègues du Bas-Danube. C'est peut-être grâce à ces Coumans que les Byzantins réussirent à maintenir leur domination sur la Dobroudja septentrionale tout le temps que dura le conflit avec les Petchénègues, pendant les vingt dernières années du XI[e] siècle. Il convient de faire remarquer que les nombreux objets découverts à Garvăn et attribués en général aux Petchénègues [464] appartiennent en réalité aux Coumans. Autrement, de tels objets devraient se trouver

---

[462] *Ibidem*, pp. 110—112.
[463] *Ibidem*, p. 136.
[464] I. Barnea, dans *Dinogetia*, I, passim.

aussi, et en bien plus grand nombre, dans le nord-est de la Bulgarie (Pliska, Grande Preslav).

Tout en demandant l'aide des Coumans; Alexis sollicita aussi l'appui des Occidentaux, car, peut-être, songeait-il qu'il aurait besoin de ces derniers pour échapper aux Coumans, susceptibles de se substituer n'importe quand aux Petchénègues.

Et ce ne fut pas tout. L'empereur recruta des forces fraîches en employant dans son armée des Bulgares de la vallée de la Strouma et du Vardar, ainsi que des Valaques de Thessalie.

L'armée byzantine fut concentrée à Ænos sur l'Hèbre, (Maritza). La bataille fut livrée le 29 avril 1091 à Lebounion. Les Byzantins, alliés aux Coumans, y écrasèrent les Petchénègues [465].

Ce moment marque le terme du long conflit byzantino-petchénègue qui se déroula pendant plus de quarante ans dans la Péninsule balkanique. Au lendemain de la journée de Lébounion, une partie des Petchénègues passa au nord du Danube et vint grossir les rangs de ceux qui s'étaient établis bien avant en Transylvanie et en Pannonie [466]; ceux qui demeurèrent dans les Balkans seront colonisés dans la région Vardar — Mogléna.

Dorénavant, les Byzantins auront à affronter un nouveau péril, cette fois en la personne des Coumans.

★

Au terme de notre ouvrage, ou voudra bien nous permettre d'apporter encore certaines précisions.

C'est ainsi qu'il ressort de l'exposé du sujet que nous nous étions proposé, que nous avons fait reposer l'accent davantage sur les aspects politiques et militaires du problème petchénègue, que sur ceux d'ordre social et économique. Le lecteur se rendra bien compte lui-même que ce n'est pas là une déficience de méthode, mais la conséquence de la pénurie des sources.

Dans un autre ordre d'idées, nous devons justifier le motif pour lequel nous avons choisi pour clore notre travail la date de la bataille de Lébounion (1091).

---

[465] Anne Comnène, *op. cit.*, p. 153.

[466] Petre Diaconu, *К вопросу о глиняных котлах* ..., p. 260.

C'est qu'il résulte de l'analyse de la totalité des sources dont nous disposons, que l'élimination des Petchénègues — *en tant que facteur politique* — de la Péninsule balkanique coïncide avec cette date.

Dorénavant ils seront mentionnés de plus en plus rarement, jusqu'à leur complète disparition, soit par suite de leur absorption dans la masse des populations autochtones des Balkans, soit en raison de leur émigration dans les territoires du nord du Danube.

Parvenus au nord du Danube, les Petchénègues se dirigèrent vers les régions intra-carpatiques et pannoniennes où ils parviendront à se maintenir comme individualité ethnique jusque vers le XIV^{e} siècle.

LISTE DES ABRÉVIATIONS

BIB	=	Българска историческа библиотека, Sofia.
B.Z.	=	« Byzantinische Zeitschrift »
« Dacia »	=	Dacia. Recherches et découvertes archéologiques en Roumanie, Bucarest, N. S.
« Materiale »	=	Materiale şi cercetări arheologice, Bucarest.
MIA, SSSR	=	Материалы и исследования по археологии СССР, Moscou—Leningrad.
IAI	=	Известия на археологическия институт (Bulletin de l'Institut d'Archéologie), Sofia.
RESEE	=	Revue des études sud-est européennes, Bucarest.
RIR	=	Revista Istorică Română, Bucarest.
RRH	=	Revue roumaine d'histoire, Bucarest.
SBANU	=	Сборник на българската Академия на науките, Sofia.
SBWA	=	Sitzungsberichte der Wiener Akademie, Vienne.
SCIV	=	Studii şi cercetări de istorie veche, Bucarest.
SCN	=	Studii şi cercetări de numismatică, Bucarest.
SCŞ	=	Studii şi cercetări ştiinţifice (seria Istorie), Jassy.
ZRVI	=	Зборник радова византилошког института, Belgrade.

PRINCIPALES SOURCES LITTÉRAIRES CONSULTÉES

Anne Comnène, *Alexiade*, vol. II; vol. III, Paris, 1943.

Cecaumeni Strategicon et incerti scriptoris de officiis regiis libellus. Edit. V. G. Vasiljevskij et V. Jernstedt, Petropoli, 1869.

Constantine Porphyrogenitus, *De Administrando Imperio.* Edit. Gy. Moravcsik—R. J. H. Jenkins, Dumbarton Oaks, 1967 (Constantine Porphyrogenitus, *De Administrando Imperio, Commentary.* Edit. R. J. H. Jenkins, E. Dvornik, B. Lewis, Gy. Moravcsik, D. Obolensky, S. Runciman, London, 1962).

Cronica lui Nestor (Chronique de Nestor), dans *Izvoarele Istoriei Românilor*, vol. VIII, Edit. G. Popa-Lisseanu, Bucarest, 1935; cf. *Повесть временных лет*, I, Edit. P. V. Adrianova-Peretz, Moscou, 1951.

Ephremii Chronicon, Edit. Im. Bekkerus Bonnae, 1836.

Georgii Acropolitae Historia, vol. I, Edit. A. Heisenberg, Lipsiae, 1903.

Georgii Cedreni Compendium Historiarum, vol. II, Edit. Im. Bekker, Bonnae, 1893.

Georgii Monachi vitae recentiorum imperatorum, Edit. Im. Bekker, Bonnae, 1838.

Genesii Historia, Edit. C. Lachmann, Bonnae, 1834.

Ioannis Cinnami Epitome rerum ab Ioanne et Alexio Comnenis gestarum, Edit. Aug. Meinecke, Bonnae, 1838.

Ἰωάννου τοῦ ἁγιωτάτου μητροπολίτου Εὐχαίτων λόγος, dans « Fontes Historiae Bulgaricae », XI (1965), pp. 79—83.

Ioannis Skylitzae Historia (voir Georgius Cedrenus).

Ioannis Zonarae Epitome historiarum, Edit. L. Dindorfii, IV, Lipsiae, 1871.

Leonis Chronographia, Edit. J. Bekkerus, Bonnae, 1842.

Michaelis Attaleiatae Historia, Edit. Im. Bekkerus, Bonnae, 1853.

Michel Psellos, Chronographie ou Historie d'un siècle de Byzance (976—1077), tome II, Edit. Emile Renauld, Paris, 1926.

Nicephori Bryenni Historia, Edit. A. Meinecke, Bonnae, 1836.

Nicetae Chroniatae Historia Ex recensione Im. Bekkeri, Bonnae, 1835.

Nicolai Constantinopolitani Archiepiscopi epistolae ad Symeonem Bulgariae principem, dans « Fontes Historiae Bulgaricae », VIII (1961), Sofia.

La Vie de Saint Cyrille le Philéote moine byzantin (+1110). Edit. Etienne Sargologos, Bruxelles, 1964.

Στίχοι τοῦ Κατράρη εἰς τὸν ἐν φιλοσόφοις φιλοσοφώτατον καὶ ῥητορικώτατον Νεόφυτον ἀνακρεόντειοι, dans SBANU, XLI (1945), 1, Sofia, pp. 130—150.

Simeonis pseudo-Magistri Chronographia, Bonnae, 1838.

Theophanes Continuatus, *Chronographia*, Bonnae, 1838 (Ed. Im. Bekkerus).

Theophylacti, Bulgariae archiepiscopi, 1. Oratio in imperatorem dominum Alexium Comnenum, dans Migne, « Patrologia graeca », tome 126, col. 293—297.

LISTE DES PRINCIPAUX TRAVAUX UTILISÉS

* * * *Istoria României* (Histoire de la Roumanie), vol. II, Bucarest, 1962.

ARTAMANOV, N. I., *Историмя хазар*, Leningrad, 1962.

AZBELOV, S. N., *Об истолковании двух известий повести временных лет (к болгаро-русским отношениям в X веке)*, dans *Studia in honorem M. S. Drinov*, Sofia, 1960.

BARNEA, I., *Relaţiile dintre aşezarea de la Bisericuţa-Garvăn şi Bizanţ în secolele X—XII* (Les rapports entre l'établissement de Bisericuţa-Garvăn et Byzance aux X^e—XII^e siècles), dans SCIV (1953), 3—4,

Alt tezaur de monede bizantine de la Dinogetia (Un autre trésor de monnaies byzantines de Dinogetia), dans SCN, III (1960).

Предварительные сведения о каменных памятниках в Бассараби, dans « Dacia », N.S., VII (1962).

BĂNESCU, N., *Les premiers témoignages byzantins sur les Roumains du Bas-Danube*, dans *Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher*, III (1922).

Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie, Bucarest, 1946.

BERCIU, D., *Săpăturile arheologice de la Tangîru* (Les fouilles archéologiques de Tangîru), dans « Materiale », V (1959), Bucarest.

BEŠEVLIEV, V., *Нови откъслеци от прабългарски и други средновековни надписи от Плиска и Силистра*, dans « Izvestia », XX (1955), Sofia.

Zur Geographie Nord-est Bulgariens in der Spätantike und Mittelalter, dans « Linguistique balkanique », IV (1962), Sofia.

BOMPAIRE, JACQUES, *Actes de Xéropotamou*, dans *Archives de l'Athos*, III, Paris, 1964.

BRĂTESCU, G., *Pecenegii. Pagini din istoria medievală sec. XI* (Les Petchénègues. Pages de l'histoire médiévale du XI^e siècle), dans *Analele Dobrogei*, V—VI, Constanţa, 1924.

BRĂTIANU, G. I., *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, Bucarest, 1935.

BRUNN, F., *Черноморье. Сборник изледований по историческои геоерафіи Южной Россіи*, I, Odessa, 1879.

Cihodaru, C., *Observaţii critice asupra însemnărilor toparhului bizantin* (Observations critiques sur les notes du toparque byzantin), dans SCŞ (seria Istorie) III (1961), 2, Jassy.

Consideraţii în legătură cu populaţia Moldovei din perioada premergătoare invaziei tătarilor (Considérations sur la population de la Moldavie pendant la période antérieure à l'invasion des Tartares), dans SCŞ (Istorie), XIV (1963), 2, Jassy.

Alte precizări în legătură cu valul de piatră din Dobrogea şi însemnările toparhului bizantin (Autres précisions au sujet du vallum de pierre de la Dobroudja et des notices du toparque byzantin), dans AIIA (*Analele Institutului de Istorie şi Arheologie*), II, Jassy, 1965.

Comşa, Eug. et Bichir, Gh., *O nouă descoperire de monede şi obiecte de podoabă din sec. X—XI în aşezarea de la Garvăn* (*Dobrogea*) (Nouvelle découverte de monnaies et bijoux des X^e^—XI^e^ siècles dans l'établissement de Garvăn (Dobroudja)), dans SCN, III (1960).

Comşa, Maria, *Slavii pe teritoriul R.P.R. în lumina cercetărilor arheologice* (Les Slaves sur le territoire de la R.P. Roumaine à la lumière des fouilles archéologiques), dans SCIV, X (1959), 1.

Condurachi, Em., Barnea, I. et Diaconu, Petre, *Nouvelles recherches sur le « limes » byzantin du Bas-Daunbe aux X^e^—XI^e^ siècles*, dans *Thirteenth International Congress of Byzantine Studies*, Oxford, 1966.

Conea, I. et Donat, I., *Contributions à l'étude de la toponymie petchénègue-coumane de la plaine roumaine du Bas-Danube*, dans *Contributions onomastiques* (publiées à l'occasion du VI^e^ Congrès International des Sciences onomastiques à Munich du 24—28 août 1958), Bucarest, 1958.

Diaconu, Gh. et Diaconu, Petre, *Un mormînt de călăreţ nomad din secolele XI—XII descoperit la Moviliţa, r. Urziceni, reg. Bucureşti* (Une tombe de cavalier nomade des XI^e^—XII^e^ siècles découverte à Moviliţa, district d'Urziceni, région de Bucarest), dans SCIV, 1 (1967).

Diaconu, Petre, *Cu privire la problema căldărilor de lut în epoca feudală timpurie* (*sec. X—XIII*) (A propos du problème des chaudrons en terre cuite de la haute époque féodale, X^e^—XIII^e^ siècles), dans SCV (VII), 3—4, 1956.

În legătură cu datarea olanelor cu semne în relief descoperite în aşezările feudale timpurii din Dobrogea (Au sujet de la datation des tuiles à signes en relief découvertes dans les établissements de Dobroudja du haut moyen âge), dans SCIV, X (1959), 2.

Despre datarea valului de piatră şi localizarea evenimentelor din nota toparhului grec, (De la datation du vallum de pierre et de la localisation des événements de la notice du toparque grec), dans Studii, XV (1962), 5,

К вопросу о глиняных котлах на территории РНР, dans « Dacia », N. S., VIII (1964).

Zur Frage der Datierung des Steinwalles in der Dobroudscha und der Lokalisierung der im Berichte des griechischen Toparchen geschielderten Ereignisse,

dans « Dacia », N. S., VI (1962).

Din nou despre datarea valului de piatră din Dobrogea și localizarea evenimentelor din nota toparhului grec. Partea II (Encore au sujet de la datation du vallum de pierre de Dobroudja et de la localisation des événements de la notice du toparque grec. 2e partie), dans SCIV, 16 (1965), 2.

Autour de la localisation de la Petite Preslav, dans RSEE, III (1965), 1—2.

Quelques problèmes relatifs à la forteresse byzantine de Păcuiul lui Soare à la lumière des dernières fouilles archéologiques, dans « Dacia », N. S., X, (1966).

Despre Pecenegi la Dunărea de jos în prima jumătate a secolului al XI-lea (A propos des Petchénègues au Bas-Danube dans la première moitié du XIe siècle), dans SCIV, 18 (1967), 3.

Les Petchénègues du Bas-Danube au Xe siecle, dans « Dacia », N. S., XI (1967).

Decei, Aurel, *Românii din veacul al IX-lea pînă în al XIII-lea în lumina izvoarelor armenești* (Les Roumains du IXe au XIIIe siècle à la lumière des sources arméniennes), dans *Anuarul Institutului de Istorie Internațională*, VII, Cluj, 1936—1938.

Djingov, Ghiorghi, *Принос към културата на Преслав и неговата околност*, dans « Археология », VIII (1966), 2, Sofia.

Dölger, Fr., *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, München, 1948.

Dujčev, Ivan, *Проучвания върху българската средновековие*, dans SBANU, XII (1945) 1, Sofia.

Feodorov, G. B., *Rezultatele și problemele principale ale cercetărilor arheologice din sud-vestul U.R.S.S. referitoare la primul mileniu al e.n.* (Principaux résultats et problèmes des recherches archéologiques dans le sud-ouest de l'U.R.S.S. concernant le premier millénaire de notre ère), dans SCIV, X (1959), 2.

Ferenț, G., *Cumanii și episcopia lor* (Les Coumans et leur évêché), Blaj, 1931.

Fèher, Geza, *Atelkuzu területe és népe*, Budapest, 1913.

Florescu, Gr., Florescu, P., Diaconu, P., *Capidava*, I (*Monografie arheologică*), Bucarest, 1958.

Florescu, Gr. et collaborateurs, *Capidava. Raport asupra activității arheologice din 1956* (Capidava. Rapport sur l'activité archéologique de 1956), dans « Materiale », V (1959).

Florescu, Gr., Florescu, R., Ciacalopol, Gloria, *Săpăturile arheologice de la Capidava* (Les fouilles archéologiques de Capidava), dans « Materiale », VIII (1962)

Florescu, R., *Capidava*. Edit. Meridiane, Bucarest, 1965.

Date noi de la Capidava. În legătură cu cultura materială a zonei Dunării de jos în perioada anterioară campaniilor lui Ioan Tzimiskes (Nouvelles données de Capidava. A propos de la civilisation matérielle de la zone du Bas-Danube pendant la période antérieure aux campagnes de Jean Tzimiskès), dans Apulum, VI (1967).

Giurescu, C. C., *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), vol. I, Bucarest, 1942.

GLYKATZI-AHRWEILER, HÉLÈNE, *Recherches sur l'administration de l'Empire byzantin aux IX^e—XII^e siècles*, dans « Bulletin de Correspondance hellénique », 84 (1960).

GRĂMADĂ, N., *Vicina. Izvoare cartografice* (Vicina. Sources cartographiques), dans « Codrul Cosminului », I (1925).

Ozolimna. Așezarea Ozolimnei. Originea numelui (Ozolimnè. L'emplacement d'Ozolimnè. Origine du nom), dans « Codrul Cosminului », II—III (1926).

La Scizia Minore nelle carte nautiche del Medio-Evo. Contribuzione alla topografia storica della Dobrogea, dans « Ephemeris Dacoromana », IV (1930), Roma.

GYÓNI, MATTHIAS, *Zur Frage der rumänischen Staatsbildungen im XI. Jahrhundert in Paristrion*, dans « Ostmitteleuropäische Bibliothek », n° 48, Budapest, 1944.

IORGA, N., *Histoire des Roumains et de la Romanité orientale*, vol. II, Bucarest, 1937.

Histoire des Roumains et de la Romanité orientale, vol. III, Bucarest, 1937.

JIRECEK, K., *Das christliche Element in der topographischen Nomenklatur der Balkanländer*, dans SBWA, Bd. 136.

JUNG, IULIUS, *Contribuțiune la istoria trecătorilor din Transilvania* (Contribution à l'histoire des cols de Transylvanie) (traduction Biron), dans « Convorbiri literare », XXVII (1895), Bucarest.

KAŽDAN, A. P., *Иоан Мавропод: печенеги и русские в средине XI в.*, dans ZRVI (Mélanges G. Ostrogorsky), VIII, 1—1963.

KRUMBACHER, K., *Geschichte der Byzantinischen Literatur*, München, 1897.

KULAKOVSKJ, IU. A., *Еще къ вопросу о Вичинѣ*, dans « Византийский Временник », V (1898).

LAURENT, V., *Le thème byzantin de Serbie*, dans « Balcania », VI (1943), Bucarest.

Le thème byzantin de Serbie au XI^e siècle, dans REB, XV (1957).

LOZOVAN, E., *Byzance et la romanité scythique*, dans *Geschichte der Hunnen*, II, Berlin, 1960, sous la direction de Franz Altheim.

MARQUART, I., *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*, Leipzig, 1903.

MIATEV, P. D., *Един нов извор на историята на дунавските българи*, dans IAI, VI (1930—1931), Sofia, 1932.

MIHĂESCU, H., *Прямое византийское влияние в румынском языке*, dans RESEE I, 3-4, 1963.

MLADENOV, ST., *Печенеги и узи-кумани в българската държова*, dans BIB, IV (1931), 1, Sofia.

MORAVCSIK, GYULA, *Byzantinoturcica*, vol. I, Berlin, 1958, 2^e éd.; *Byzantinoturcica*, II, Berlin, 1958, (2^e éd.).

MOŠIN, V. A., *Русские на Афоне*, dans « Byzantinoslavica », IX (1947).

MUTAFČEV, P., *Bulgares et Roumains dans l'histoire des pays danubiens*, Sofia, 1932.

Добруджа (*Сборник от студии*), IV, Sofia, 1947. (Edition Hémus).

NECȘULESCU, C., *Ipoteza formațiunilor române la Dunăre în sec. XI*, (L'hypothèse des formations roumaines sur le Danube au XI^e s.), dans « Revista Istorică Română », II, fasc. I—II, Bucarest, 1937.

Năvălirea uzilor prin Țările Române în Imperiul Bizantin, (L'invasion des Ouzes à travers les Pays roumains dans l'Empire byzantin), dans RIR, IX (1939).

NESTOR, I., *Contributions archéologiques au problème des Proto-Roumains. La civilisation de Dridu. Note préliminaire*, dans « Dacia », N. S., II (1958).

Slavii pe teritoriul R.P.R. în lumina documentelor arheologice (Les Slaves sur le territoire de la R. P. Roumaine à la lumière des documents archéologiques), dans SCIV, X (1959), 1.

Les données archéologiques et le problème de la formation du peuple roumain, dans « Revue roumaine d'histoire », 3 (1964).

NESTOR, ION et DIACONU, PETRE, *Săpăturile arheologice de la Păcuiul lui Soare* (Les fouilles archéologiques de Păcuiul lui Soare), dans « Materiale », V (1959).

OIKONOMIDÈS, N. A., *Recherches sur l'histoire du Bas-Danube aux X^e—XI^e siècles. La Mésopotamie de l'Occident*, dans RESEE, III (1965), 1—2, Bucarest.

OSTROGORSKY, G., *Histoire de l'Etat byzantin*, Paris, 1956.

PETRESCU-DÎMBOVIȚA, M., *Considération sur le problème des périodes de la culture matérielle en Moldavie des VI^e —X^e siècles*, dans RRH, 2 (1967).

PETRESCU-DÎMBOVIȚA, M., ZAHARIA, M., DINU, EMILIA, *Șantierul arheologic Hlincea-Iași* (Le chantier archéologique de Hlincea-Jassy), dans SCIV, VI (1955), 3—4.

PHILIPPIDE, AL., *Originea Românilor* (L'origine des Roumains), vol. I, Jassy, 1925.

PLETNEVA, S. A., *Печенеги, торки, половцы в южнорусских степях*, dans MIA, SSSR, Moscou-Leningrad, 1958.

RASSOVSKY, D. A., *Печенеги, торки и берендеи на Руси и на Угріи*, dans « Seminarium Kondakovianum », VI, (1936), Praga.

ROSETTI, DINU, V., *Siedlung der Kaiserzeit und Völkerwanderungszeit bei Bukarest*, dans « Germania » XVIII (1934).

RUNCIMAN, S., *A History of the first Bulgarian Empire*, Londres, 1930.

The Emperor Romanus Lakapenus and his regn. Cambridge, 1929.

SEVEREANU, G., *Tezaurul din Kalipetrovo (Silistra)* (Le trésor de Kalipetrovo (Silistra)), dans *Închinare lui N. Iorga*, Cluj, 1931.

SKABALANOVIČ, N., *Византийское государство и церкое въ XI вѣкѣ* Saint-Pétersbourg, 1884.

STANČEV, ST., *Материали от дворцовия центъръ в Плиска*, dans IAI, XXIII (1960), Sofia.

STĂNESCU, EUG., *Les « mixobarbares » du Bas-Danube au XI^e siècle (Quelques problèmes de la terminologie des textes)*, dans « Nouvelles études d'histoire », III (Publiées à l'occasion du XII^e Congrès des sciences historiques, Vienne, 1965), Bucarest, 1965.

La crise du Bas-Danube byzantin au cours de la seconde moitié du XI^e siècle, dans ZRVI, IX (1966), Belgrade, 1966.

SVENCICKY, I., *Byzantinische Bleisiegel in den Sammlungen von Lwow*, dans *Сборник П. Ников. Известия на българското историческо дружество* (Recueil P. Nikov), Sofia, 16—18, 1940.

ŠČERBAK, A. N., *Знаки на керамике и кирпичах из Саркела-Белой Вежи*, dans MIA, SSSR, 75, Moscou-Leningrad, 1959.

ŞESAN, P. MILAN, *Împărţirea administrativă a imperiului bizantin în timpul Comnenilor şi Angelilor (1081—1204)* (La division administrative de l'empire byzantin sous les Comnène et les Anges (1081—1204)), dans « Candela », 52 (1939—1941).

ŞINCAI, GH., *Chronica Românilor* (Chronique des Roumains), vol. II, Bucarest, 1886, 2^e éd.

ŞTEFAN , GH., *Dinogetia*, I, dans « Dacia », VII—VIII (1937—1940).

ŞTEFAN, GH., BARNEA, I., MITREA, B., PROTASE, D., VĂTĂŞANU, V., *Săpăturile de la Garvăn (Dinogetia)*, (Les fouilles de Garvăn (Dinogetia)), dans SCIV, II (1951), 1.

ŞTEFAN, GH., et collaborateurs, *Şantierul Garvăn-Dinogetia* (Le chantier de Garvăn-Dinogetia), dans SCIV, IV (1953), 1—2.
Şantierul arheologic Garvăn-Dinogetia (Le chantier archéologique de Garvăn-Dinogetia), dans SCIV, V (1954), 1—2.
Săpăturile arheologice de la Garvăn (Les fouilles archéologiques de Garvăn), dans « Materiale » V (1959).

ŞTEFAN, GH., BARNEA, I., MITREA, B., *Şantierul Garvăn (Dinogetia)* (Le chantier de Garvăn (Dinogetia)), dans « Materiale », VIII (1962).

ŞTEFAN, GH., BARNEA, I., COMŞA, M., COMŞA, EUG., *Dinogetia*, I (*Monografie arheologică*) (Monographie archéologique), Bucarest, 1967.

TEODOR, GH. DAN, *Contribuţii la cunoaşterea culturii Dridu pe teritoriul Moldovei* (Contribution à la connaissance de la civilisation de Dridu sur le territoire de la Moldavie), dans SCIV, 19 (1968), 2.

THOMSON, M., *The Athenian Agora*, II, *Coins. From the Roman through the Venetian Period*, Princetown, 1954.

TOMASCHEK, W., *Zur Kunde der Hämus-Halbinsel*, II, dans SBWA, Bd. 113, Viena, 1887.

VASILJEVSKIJ, G. V., *Византия и печенеги*, dans *Труды*, I, Saint-Pétersbourg, 1908.

VASILIEV, A. A., *L'Histoire de l'Empire byzantin*, I, Paris, 1932.

WASSILEWSKI, TADEUSZ, *Le thème byzantin de Sirmium-Srem aux XI^e—XII^e siècles*, dans ZRVI, VIII, 2. (*Mélanges Georges Ostrogorsky*, II), Belgrade, 1964.

ZAHARIA, EUGENIA, *Săpăturile de la Dridu. Contribuţie la arheologia şi istoria perioadei de formare a poporului român* (Les fouilles de Dridu. Contribution à l'archéologie et à l'histoire de la période de formation du peuple roumain), Bucarest, 1967.

ZLATARSKI, V. N., *История на българската държава през средните векове*, tome I, 2^e partie, Sofia, 1927 ; tome II, Sofia, 1934.

XENOPOL, A. D., *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), vol. II, Bucarest (édition soignée par I. Vlădescu). (S.a.).

INDEX

Aboba, 125
Acropolite, 41
Adrianova — Peretz, P.V., 14, 20, 51, 56, 60
Aenos, 133
Airebol, 117
Al Mas'udi, 17, 18, 19
Al Walandarija, 19
Alains, 37
Alexiade, 88, 87, 113, 115, 117, 119, 120, 123, 127
Alexis v. Alexis Ier Comnène
Alexis Ier Comnène, 108, 109, 111, 112, 113, 115, 116, 117, 118, 119, 124, 128, 130, 131, 132, 133
Allemands (mercenaires), 92
Altheim, Franz, 107
Amzakdere, 124
Anatolie, 65
Anchialos, 15, 115
André (roi magyar), 76
Andrinople, 73, 74, 75, 105, 110, 117, 130, 131
Andronic Philokalès, 96
Anges (dynastie), 91
Anne, v. Anne Comnène
Anne Comnène, 67, 87, 88, 89, 97, 102, 112, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 131
Aoulé, 73
Apokapès, v. Basile Apokapès
Arabes, 33
archontopouloi, 131
Arianitès, v. Constantin Arianitès
Artamonov, M. I., 127
Asar-dere, 123
Asie Mineure, 65, 116, 132
Assi v. Iassi
Atanasiu A., 38
Atelkouzou, 11, 12, 13, 19, 25, 35, 36
Athos, 128
Attaliate, 76, 77, 79, 80, 81, 82, 84, 85, 86, 89, 91, 92, 93, 94, 95, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 109, 111, 113, 128
Azak, 128
Azbelov, S. N., 20, 21
Azov (mer), 127, 128

Babadag, 67
Bagdad, 17
Baggard, 18, 19

Bagna, 18
Balkans (monts), 31, 32, 47, 63, 65, 69, 73, 76, 80, 87, 101, 110, 116, 118, 121, 124, 130, 131
Balkans (passes de) 115
Balta Ialomiţei, 57
Baltzar, 73
Bardas Petzès (stratège) 49
Barnea, I., 27, 28, 32, 33, 42, 49, 53, 78, 79, 97, 108, 109, 132
Baroukh, 34, 35, 36
Bartikian, 98
Basilakès, v. Nicéphore Basilakès
Basile, μαγίστρου τοῦ Παραδούναβι, 98
Basile Apokapès, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 97, 98, 99
Basile II, v. Basile II Bulgaroctone
Basile II Bulgaroctone, 38, 39, 40, 42, 43, 63, 71, 108
Basile Monachos, 74, 75, 84
Bănescu, N., 40, 53, 70, 72, 83, 84, 86, 93, 96, 97, 98, 100, 101, 113, 116, 123
Belgrade, 88, 89
Beliatoba, 112, 116
Beloi Veji, 127
Berciu, D., 23
Beregava, 124
Berrhoé, 119
Bešeliev, V., 44, 71, 114, 115, 124, 125, 126
Bibliothèque Vaticane, 101
Bichir, Gh., 63, 80
Biron, 12
Bisericuţa v. Dinogetia et Garvăn
Bitzina v. Vicina
Bizanţ v. Byzance
bogomilisme, 111
Bompaire Jacque, 128
Borcea, 38, 123
Borysthène, 57, 59, 122
Bosphore, 65
Botaniate v. Nicéphore Botaniate (stratège)
Botna, 36
Boudjak, 12, 17
Boug, 35
Branas, 116
Braničevo, 87, 88, 89
Brateş, 122
Brăila, 77
Brătescu, C., 57, 66, 67
Brătianu, G. I., 51, 58, 66, 67, 114, 122
Bromberg, J., 122
Broutos, 34, 35
Brunn, F., 67, 121, 122
Brückner, A., 125
Bryenne, v. Nicéphore Bryenne
Bucarest v. Bukarest
Bukarest, 23
Bulgaralbanovalaque, 102
Bulgares, 11, 13, 15, 30, 37, 39, 40, 59, 60, 81, 83, 84, 98, 100, 103, 104, 107, 133
Bulgarie, 11, 16, 21, 25, 37, 38, 58, 64, 66, 71, 72, 73, 74, 76, 78, 93, 94, 95, 106, 109, 111, 114, 115, 117, 124, 125, 126, 127, 128, 133
Bulgarie (thème), 40, 41, 42, 64, 75, 83, 84, 90, 95, 96, 97, 98, 106, 111
Bulgaroctone v. Basile II Bulgaroctone
Buzău (rivière), 35
Byzance (empire), 15, 18, 24, 38, 39, 42, 43, 50, 54, 55, 57, 59, 61, 71, 76, 78, 87, 93, 103, 104, 107, 109, 110, 111, 112
Byzance (ville), 64

Caire, 17
Caliacra, 66
Capidava (localité), 24, 27, 28, 29, 30, 31, 38, 40, 44, 45, 46, 48, 49
Capidava (monographie), 44

Carasu, 25
Carpates (monts), 12
Carsium, 28
Catalim, 65
Caucase (région), 37
Călărași, 38
Cédrénus, v. Skylitzès-Cédrénus
Cent collines, 67, 68, 69, 71, 73, 78, 93, 106, 120, 121, 124
Cernavoda, 25
Chalès, 112
Chariopolis, 117, 131
Cherson (stratège de), 55
Chersonèse, 14, 15
Chilia, 20
Chirovachi, 80, 132
Chopon, 36
Chrysopolis, 65
Ciacalopol, Gloria, 48
Cihodaru, C., 36, 58, 66, 67, 122
Cinnamus v. Jean Cinnamus
Codrul Cosminului (revue), 112, 114
Comnènes, 91
Comșa, Eugen, 63, 78, 79, 80, 108
Comșa, Maria, 16, 30, 78, 79, 108
Condurachi, Em., 27, 28, 97
Conea, I., 123
Constantin (héteriarque), 74
Constantin Arianitès, 65, 73, 74, 84
Constantin Diogène, 40
Constantin Porphyrogénète, v. Constantin VII Porphyrogénète
Constantin VII Porphyrogénète, 11, 13, 20, 22, 23, 24, 25, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 77, 115
Constantin VIII, 43, 63
Constantin IX, v. Constantin IX Monomaque
Constantin IX Monomaque, 27, 38, 43, 44, 50, 51, 57, 60, 63, 71, 74, 94, 95
Constantin X Doucas, 63, 71, 79, 80, 92
Constantin Pterôtos (stratège), 49
Constantiniana Daphné, 24
Constantinople, 14, 19, 20, 26, 31, 39, 50, 55, 57, 59, 64, 73, 74, 78, 80, 81, 105, 107, 109, 114, 116, 117, 130, 132
Constantza (département), 24, 33, 44, 116
Constantza (ville), 24, 25
Continuateur de Skylitzès v. Skylitzès Continué
Coumans, 111, 113, 115, 117, 118, 119, 121, 123, 124, 128, 130, 131, 132, 133
Cyrille le Philéote v. Saint Cyrille le Philéote

Dacia (revue), 33, 60, 63, 87, 108, 116
Daicoviciu, C., 123
Daphné, v. Constantiniana Daphné
De Goeje, 17, 19
Decei, Aurel, 35
Delta (du Danube), 20, 122, 123
Demir Kapou, 117
Dervent, 40, 44, 45, 46, 48, 49
Dervlénines, 37
Develtos, 18
Diaconu, Gh., 23
Diaconu, Petre, 23, 24, 25, 27, 28, 33, 36, 44, 46, 52, 56, 57, 58, 63, 64, 71, 83, 87, 95, 97, 108, 116, 118, 124, 133
Diakéné, 53, 68, 73, 74
Diampolis, 74, 117, 124, 130
Dinogetia (localité) v. Garvăn
Dinogetia I (étude), 27, 28, 63, 80
Dinogetia I (monographie), 30, 78, 132
Dinu, M., 16
Dîmbovița (rivière), 35
Djingov, Ghiorghi, 45
Dobromir, 111
Dobrogea, v. Dobroudja

Dobroudja 23, 24, 25, 26, 31, 32, 33, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 50, 51, 52, 58, 62, 63, 64, 66, 67, 69, 70, 71, 72, 77, 78, 79, 87, 96, 97, 106, 107, 108, 109, 114, 115, 123, 132
Don, 22, 127
Donat, I., 123
Dorostolon, 23, 24, 26, 40, 44, 46, 47, 57, 83, 94, 95, 97, 98, 103, 112, 114, 116, 118
Doucas, v. Constantin X Doucas
Dölger, F., 128
Dniepr, 12, 15, 28, 35, 37, 57, 59, 121, 126
Dniestr, 12, 16, 17, 24, 25, 35, 36
Drinov, M. S., 20
Dridu (type de civilisation), 22, 23, 31, 36, 38
Dristra, v. Dorostolon
Du Cange, 122
Dujcev, Iv., 59, 101, 102, 124
Durostor, 66

Egée (mer), 43
Ephemeris Dacoromana (revue), 123
Ephrem, 41
Erkené, 132
Ertem, 36
Escurial (Taktikon de l') 24
Etel, 13
Europe, 127
Eusèbe Frangopoulos, 74
Eutzapélou, 41, 42, 64, 65

Féhér, Géza, 12
Feodorov, G. B., 16
Ferenţ, I., 120
Feteşti, 38
Filow, B., 108
Florescu, Gr., 28, 31, 44, 48
Florescu, R., 28, 29, 30, 44, 48
français mercenaires), 59
Francs, 75
Frăţilă, 101, 102

Galaţi, 38
Galinos, 53, 54, 73, 74
Garvăn, 27, 28, 29, 31, 32, 38, 40, 42, 43, 44, 45, 46, 49, 63, 79, 108, 109, 114, 132
Genesios, 103
Georges Euphrobénos, 117
Georges le Moine, v. Georgius Monachus
Georges Ostrogorskj (Mélanges), 83
Georges Paléologue, 125
Georgius Monachus, 14, 17, 103
Géza II (roi magyare) 90
Geza Kuun, 19
Ghiudzelev, V., 20
Ghiurghengik, 108
Giurescu, C. C., 12
Glavinitza, 116
Glykatzi — Ahrweiler, Hélène, 32
Goldzig tarla, 125
Goloé, 75, 117, 119, 124, 130
Goths, 56
Goulinos, 73
Grămadă, N., 114, 122, 123
Grande Preslav, 45, 68, 72, 75, 97, 115, 118, 125, 133
Grădiştea, 38
Grecs, 14, 20, 130
Guérasimov, T., 108
Gurz, 127
Gony Matthias, 12, 61, 70, 107, 113, 122
Gyla, 37

Halmyris, 121
Hazar, 127
Hèbre, 133
Hégire, 17, 18

Hellade, 79, 80, 104
Hémus, 68, 74, 76, 117, 130
Hey, G., 125
Hîrşova, 28
Hlincea I (type de civilisation), 17
Hlincea — Jassy (localité), 16
Hongrie, 19, 35, 76, 93, 117
Hongrois v. Magyars
Huns, 107, 120
Hudud al — Alam, 127

Iabdiertim, 37
Ialomiţa (marécages), 123
Ialomiţa (rivière), 35
Ialpug, 36
Iasihupan, v. Yazichopon
Iassi, 37
Iaşi, (ville), 37
Ibn-al-Tahir, 18
Iglitza, 77
Igor (knèze), 14, 20
Illyres, 104
Illyricum, 103
Ioan Mavropod v. Jean Mauropus
Ioan Tzimiskes v. Jean Tzimiskes
Iorga, N., 12, 66, 67, 87, 114, 116, 122
Iri — dere, 125
Isac 1er Comnène, 76, 77, 78, 94
Isaccea, 28, 40, 114
Istros, 56, 64, 79, 90, 92
Închinare lui N. Iorga, 108

Jambol, 177, 124
Jaroslav (knèze), 60
Jassy, 37, 66
Jean (eunuque), 75
Jean Bogas, 14, 15, 55
Jean Cinnamus, 88, 89, 90
Jean Dermokaitès (stratège), 49
Jean Mauropus, 52, 59, 126
Jean Tzimiskès, 23, 24, 28, 29, 30, 31, 33, 43
Jenkins, R. J.H., 11, 13
Jernstedt, 94
Jilava, 23
Jirecek, K., 66, 68, 69
Jung, Julius, 11

Kalipetrovo, 108
Kangars, 11
Karácsony, Ianos, 14
Karnobaski — Hisarlûk, 124
Kaspičan, 125
Katakalon Kékauménos, 53, 54, 55, 73, 74
Katasyrté, 75
Kazdan, A. P., 52, 56, 59, 60
Kégen, 27, 51, 56, 57, 58, 59. 60, 61, 62, 64, 68, 73, 75, 84, 95, 126
Kékauménos v. Katakalon Kékaumé-nos
Kékauménos (l'auteur de Stratégikon), 94, 96
Kharovoi, 37
Khazares, 16
Kiev, 15, 20, 28, 33, 51, 53, 60, 132
Kogîlnik, 36
Komarovo, 124
Kouban, 127
Koulakovski, 115
Koulé, 117
Kouteck, 117
Kieviens v. Russes
Kouvou, 34, 35, 36,
Kouzou, 13
Krakra, 39
Krumbacher, K., 13
Kypsella, 131

Lacédémoniens, 131
Lardéa, 117
Larousse, 127
Laurent, V., 87, 96
Le verger imperial, 74

Lebedia, 12
Lebounion, 133
Leib, B., 88, 113, 115
Lekas, 111
Lenzénines, 37
Leo Grammaticus, 11, 14
Léon (fils de Romain Diogène), 119
Léon Chalcotoubès (stratège), 49
Loveč, 65, 77, 78
Lozovan, E., 107
Lwow, 55

Macédoine, 43, 45, 47, 75, 80, 81, 90, 91, 97, 102, 103, 106
Maeotide, 127, 128
Magyars, 11, 12, 13, 17, 18, 19, 35, 40, 90, 92, 93, 94
Maïtas, 68
Mangalia, 67
Manichéen, 112
Manuel Comnène, 88, 89
Maritza, 75, 116, 131, 133
Markellai v. Markellai-Marcellas
Markellai-Marcellas, 124
Marki, Sandor, 14, 35
Marquart, I., 18, 19
Martranga, P., 101
Mera, 125
Mésembrie, 15, 18, 111
Mésie, 43, 45, 47
Mésopotamie, 25
Mésopotamie occidentale, 25
Michel (évêque de Sardique), 111
Michel (fils d'Anastase), 57, 58, 84, 95
Michel Akoulouthos, 75, 84
Michel Dokianos, 74
Michel Doucas (protospathaire), 119
Michel Strabotricharès (stratège), 49
Michel IV le Phaphlagonien, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 71
Michel V Calafat, 45
Michel VII Doucas (Parapinace), 100, 108, 109, 110, 111
Mihăescu, H., 51
Mijatev, P. D., 103
Minorski, 127
Mitrea, B., 28, 32, 109
Mitropolia Olteniei (revue), 33
mixobarbares, 100, 101
Mladenov, St., 66
Mogléna, 133
Moldavie, 15, 16, 23, 34, 35, 36, 37, 38, 55, 59, 64
Molouska, 202
Momicilă, 101
Monastros, 103
Moravcsik, Gyula, 11, 12, 19, 73, 85, 107, 127, 128
Mošin, V. A., 60
Moviliţa, 23
Mukarda, 18
Munténie, 55, 64
Murfatlar, 33
Muscalu, E., 38
Mutafciev, P., 66, 67, 70, 83

Necşulescu, C., 12, 123
Nestor (Chronique de), 14, 15, 20, 60, 61, 89
Nestor (vestarque), 103, 104, 105, 106, 107, 109
Nestor, Ion, 16, 23, 30, 57
Nicolas le Mystique, 14
Nicéphore (recteur), 74
Nicéphore (fils de Nicéphore Bryenne), 110
Nicéphore Basilakès, 111
Nicéphore Botaniate (stratège), 80, 81, 82, 83, 84, 86, 92, 93, 97, 98, 99
Nicéphore Botaniate (empereur), 107, 109, 110, 111
Nicéphore Bryenne, 75, 87, 88, 89, 90, 91, 106, 110
Nicéphore Mélissénos, 119
Nicéphoritzès, 100, 105

Nicétas Choniatès, 87, 88, 89, 103
Nicétas Glavas, 74
Nicolas Maurokatakalon, 117
Niculiţă, 96
Nikow, P., 55
Niš, 41, 42, 64, 65, 87, 90, 91
Noire (mer), 25, 33, 46
Noviodunum, 28, 40, 114

Ochrida, 111
Oikonomidès, N. A., 12, 20, 24, 25, 41, 42, 55, 57, 87, 96, 126
Olbia, 67, 121
Oleg (knèze), 20
Olténie, 55, 64
Osma, 65, 77, 78
Ostrogorskj, G., 42, 50, 52, 83
Oultines, 37
Ouzes, 16, 51, 56, 57, 59, 61, 63, 72, 78, 79 — 81, 83, 86, 97, 98, 103, 120, 122, 123, 127, 128
Ovčepole, 41
Ozolimné, 67, 119, 120, 121 — 129

Pakna, 18, 19
Paknak, 18
Pakourianos, 116
Palus Méotis, 127, 128
Pamphilon, 117
Pannonie, 11, 35,
Paradounavon, 40, 53, 83, 84, 87, 88, 89, 90, 91, 94, 103, 106
Paristrion, 39, 40, 70, 72, 83, 87, 89, 91, 93, 94, 95, 97, 100, 101, 106, 107, 109
Paristrion indépendant, 109
Paristrion de l'Est, 83, 95, 97, 98
Paristrion de l'Ouest, 83, 95, 97, 98, 107
Paristrion oriental v. Paristrion de l'Est
Paristrion occidentale v. Paristrion de l'Ouest
Paristrion de Serbie, 83
Patrologia Graeca, 131
Patzinakitai, 11, 24, 55
Paulicien, 112
Pauly — Wissowa, 127
Pays Roumains, 123
Păcuiul lui Soare, 33, 40, 44, 46, 49, 57, 63, 97, 108, 109, 116
Petite Preslave, 97, 118, 124
Petrescu-Dîmboviţa, M., 16
Petroiu, 38
Pierre Deljan, 103
Pîrjoaia, 24
Pletneva, S. A., 127
Philippide, Al., 36, 37
Philippopolis, 65, 111, 112, 116, 131
Pliska, 44, 68, 71, 118, 125, 126, 128, 129, 133
Polys, 74
Pont (steppes du), 15, 55, 57, 121
Popa-Lisseanu, Gh., 14, 20, 51, 89
Portes de Fer (cataractes), 90, 101
Portes de Fer (région), 83
Preslav (v. Grande Preslav)
Protase, D., 28
Provadia, 118
Prut, 12, 16, 17, 34, 35, 36, 87
Psellos, 59
Pseudo-Syméon, 17
Pskov, 125
Pudilă, 115

Rassovsky, D. A., 35
Razelm, 67, 121, 122, 123
Robert de Flandre, 131
Romain (fils du Constantin Porphyrogénète), 40
Romain III Argyre, 38, 42, 43, 44, 45, 63, 70, 71
Romain Diogène (stratège), 72, 92, 93, 94, 95, 96, 97
Romain IV Diogène (empereur), 92, 108, 109, 119

Romain Lécapène, 18
Romanité scythique, 107
Rosetti, Dinu, V., 23
Roumains, 72, 83, 100, 102, 104, 107, 109, 115, 116, 122
Roumanie, 12, 15, 36
Runciman, St., 19
Russes, 20, 26, 40, 56, 59, 60, 61, 89, 132
Russie, 15, 37

Saint Cyrille le Philéote (La Vie de), 50, 51, 72
Saint Georges (église), 59
Salomon, 117
Samouel Bourtzès, 74
Sardique, 41, 42, 64, 65, 92, 95, 97, 98, 103, 106, 111
Sardique (thème) 91
Sargologos Etienne, 50, 72
Sarkel v. Beloi Veji
Sarmates, 92, 93, 112, 113
Sarmates de l'Est, 93
Sarmates de l'Ouest, 93
Satzas, 112, 113, 114, 115
Sauromates v. Sarmates
Save (rivière), 88, 91
Scizia Minore, 123
Scythes, 90, 91, 92, 107, 108, 112, 113
Scythie Mineure, 94,
Selté, 65, 76, 77, 78
Serbie 87, 91
Serbe (thème de Sirmium et de), 83
Serdica v. Sardique
Seretos v. Siret
Sesthlav, 112, 113, 114, 115
Severeanu, G., 108
Sidéra (col), 68, 117, 130
Silistra, 22, 23, 24, 26, 28, 36, 38, 44, 45, 46, 57, 58, 64, 83, 94, 95, 104, 107, 108, 109, 113, 115, 118, 122, 124, 126, 128
Siret, 12, 17, 25, 34, 35, 36, 38, 87, 122, 128
Siméon (tsar), 11, 13, 14, 15, 16, 30
Sirmium, 91
Sirmium (thème de), 83
Sirmium-Srem (thème), 83
Skabalanovič, N., 82, 83, 92, 96
Skoplje, 90, 91, 96
Skutari, 65
Skylitzès v. Skylitzès-Cédrénus
Skylitzès-Cédrénus, 11, 23, 24, 26, 27, 32, 33, 37, 39, 40, 41, 42, 43, 45, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 56, 57, 58, 60, 62, 64, 65, 67, 68, 72, 73, 74, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 84, 86, 88, 89, 91, 95, 96, 97, 98, 100, 106, 126, 128
Skylitzès Continué, 76, 83, 85, 86, 98, 99
Slaves, 16, 37, 91
Slavo-bulgares, 115
Sofia, 88, 95
Sosk, 102
Soultzou, 65, 74
Srem, 83
Stana, 102
Stara Planina, 75
Stănescu Eugen, 53, 71, 87, 88, 89, 90, 92, 94, 100, 101, 107, 109
Stratégikon de Kékauménos, 94, 96
Strouma, 133
Sulina, 20
Svencickyi, I., 55
Sviatoslav (knèze) 23
Ščerbak, A. M., 127
Şendreni, 38
Şesan, Milan, 91
Şincai, Gh., 122, 128
Škorpil, K., 125
Ştefan, Gh., 27, 28, 29, 32, 43, 44, 63, 78, 79, 80, 108

Taktikon de l'Escurial, 96
Tangîru, 23
Tatares, 36
Tatikios, 116, 131
Tatos, 104, 106, 107, 112, 113, 114, 115
Täpkova-Zaïmova, V., 66
Tchialakavak, 124
Tchorlon v. Tzourlon
Teodor, Dan, Gh., 16, 32
Tiča, 114
Tiurcs (hongrois), 13, 34
Tiurcs seldjoucides, 65
Thanaïs, 128
Theodor Strabomytou, 74
Théodora, 44, 45, 71
Theophanes Continuatus, 11, 14, 17
Theophilacti Oratio, 131
Thessalie, 96, 104, 133
Thessalonique, 43, 79, 80, 111
Timok, 88
Thomson, Margareth, 44, 71
Thrace, 14, 17, 19, 43, 45, 46, 47, 68, 75, 90, 91, 106
Thomaschek, W., 36, 37, 66, 100, 115, 122
Toplitza, 75
Tornikios, 59, 60
Tourcomans, 39, 68, 127, 132
Trajanopol, 110
Transylvanie, 12, 19, 34, 35, 64, 128, 133
Traulos, 112, 116
Triaditza, 103
Triaditza, 103
Troullos, 34, 35, 36
Tulcea (département), 44
Turcoaïa, 77
Turkie, 37
Tzachas (émir), 132
Tzelgou, 117
Tzimiskes v. Jean Tzimiskès
Tzitzikios, 40
Tzourlon, 81, 132
Tyrach, 51, 57, 58, 59, 60, 62, 64, 73, 74, 75, 84, 126

Ukraine, 55
URSS, 16, 17
Urziceni, 13

Valachie, 14, 22, 23, 33, 34, 35, 36, 55, 59, 64, 122, 124
Valaques v. Roumains
Vardar, 133
Varna, 52, 125
Varègues, 59, 75
Vasiljevski, V, G., 56, 70, 73, 78, 79, 86, 94, 100, 103, 105, 111, 116
Vasiliev, A. A., 56
Vătăşanu V., 28
Venelin, I., 120, 122
Verbiča, 68
Vicina, 51, 112, 113, 114, 115
Vidin, 88, 90, 91, 94, 106
Villes du Danube v. villes paristriennes
Villes paristriennes, 82, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100
Vision d'Isaïe, 69
Vit, 78
Vlachiotes, 102
Vlaque, 96, 104
Vlădescu, I., 12
Vojnik, 124
Voitech, 91
Vrancea (monts), 33
Vsevolod, fils de Jaroslav, 60

Wroth, 44, 71
Walandar, 18, 19
Wassiljewski v. Vasiljevski, V. A.
Wassilewski, Tadeusz, 83, 86, 87, 88, 90, 92, 93, 97

Yazichopon, 36, 37

Zaharia, E. v. Zaharia Eugenia
Zaharia Emilia, 16
Zaharia Eugenia, 36, 38
Zlatarski, V. N., 11, 13, 15, 20, 40,41, 65, 66, 68, 70, 79, 84, 85, 86, 93, 96, 98, 102, 103, 104, 106, 107, 121, 122, 124
Zoé (impératrice), 45
Zonaras, 40, 43, 82, 85, 86, 91, 98, 99

Xenopol, A. D., 12, 37
Xéropotamou, 128
Xylourgou, 60

Αἶμος, 67, 68, 89
Ἀλβανίτος, 102
ἀναμίγνυμι, 54
Ἀτελκούζου, 13
Ἀζοβλίμνη, 128
Ἀζολίμνη, 128

Βαρούχ, 34, 35
Βασίλειος ὁ Ἀποκάπης, 82, 98
Βελέγραδα, 88
Βιτζίνα, 113, 114
Βλάχοι, 102
Βουλγαρία, 41
Βουλγαρία (thème), 106
Βουλγάροι, 98
Βουράτ, 36
Βρούτος, 34, 35
Βυδίνης, 88, 90

Γαλῖνος, 53
γένος τι Σκυθικόν, 112, 113, 115
Γιαζιχοπόν, 35, 37
Γύλα, 34, 35

Διακενέ, 68
Δίστρα, 22
Διτζίνα v. Βιτζίνα

Δούκας (empereur), 91
δοὺξ Σαρδικῆς, 95, 96

ἐγχώριοι 100, 102, 104
Ἑκατὸν Βουνοί, 65, 66, 67, 106, 119, 124
Ἐτὲλ [καὶ Κουζοῦ], 13
Εὐτζάπολις, 41
Εὔτζᾳ πόλει, 41

Θεσσαλονίκης, 103

Ἴστρος, 27, 53, 67, 72, 82, 87, 92, 97, 88, 100, 106
Ἰλλυρικόν, 103, 104

Κάγγαρ, 31
Κεκαυμένος, 53
Κονσταντεία, 23
Κουβοῦ, 34, 35
Κουζοῦ, 13

Λεβεδίᾳ, 13

Μαιῶτις λίμνη, 127, 128
Μακεδονία, 90
Μεσοποταμία τῆς Δύσεως, 29
Μιχαήλ (VII Parapinace), 90

μιξοβάρβαρος, 101, 102, 103
Μολυσκῶν, 102

Ναΐσος, 41, 90
Νέστορ (vestarque), 105
Νικήφορος ὁ Βοτανειάτης, 82, 92, 98
νομάδας Σκύθας, 59

Ὄσμος, 89
Οὔζοι, 72, 119
Ὀζολίμνη, 119

Παρίστριοι πόλεις, 88
Παρίστριον, 88
παρίστριος, 87—89
Πατζινάκαι, 41, 52, 67, 68, 106, 125
Πατζινακία, 22, 42
Πλίσκα, 126

Ῥῶς, 26

Σαβά, 88, 90
Σαράτ, 35
Σαρδικῆ, 41, 91
Σάρκελ, 22
Σατζᾶ, 113
Σαυρομάτες, 91, 93
Σέρετος, 34, 35
Σεσθλάβος, 113
Σιδερᾶ, 68
Σίρμιον, 90
Σκουποί, 90
Σκύται, 107
Σοσκῶν, 102
σπονδάς, 51
Στίχοι τοῦ Κατράρη, 101
Στάναν, 102

Τάτος, 113
Τατρύς, 113
Τοῦρκοι, 13, 34
Τριαδίτζη, 103
Τρούλλος, 34, 35
Τυράχ, 52

Φρατζίλα, 102

Χαζάροι, 22

TABLE DES MATIÈRES

Préface 5

Avant-propos 9

L'apparition des Petchénègues sur le Bas-Danube et leurs premières incursions 11

La Valachie sans les Petchénègues dans la seconde moitié du X^e^ siècle 22

Données archéologiques à propos de la fortification des forteresses de Dobroudja par les Byzantins 26

Où campaient les Petchénègues dans la seconde moitié du X^e^ siècle 34

Les incursions petchénègues au sud du Danube dans la première moitié du XI^e^ siècle 39

Accalmie au Bas-Danube. Le traité de paix entre les Petchénègues et Byzance 50

La diplomatie byzantine et les Petchénègues de la rive gauche du Danube à la veille de la grande invasion de l'an 1048 56

L'invasion petchénègue de l'hiver de 1048—1049 62

La localisation de la contrée « Ἑκατὸν Βουνοί » 66

La situation de la Dobroudja au milieu du XI^e^ siècle 70

L'affrontement byzantino-petchénègue du milieu du XI^e^ siècle 73

L'apparition des Ouzes sur le Bas-Danube 79

Les « régions des villes paristriennes » au milieu du XI^e^ siècle . . 82

Les Petchénègues et la révolte des villes paristriennes de 1072—1074 100

Le rôle des Petchénègues dans les luttes internes de Byzance qui précédèrent l'avènement au trône de Nicéphore Botaniate (1078) 110

Quelques considérations à propos des formations d'Etat de Tatos, Sesthlav et Satzas 112

Où localiser Ozolimnè? 121

L'élimination du péril petchénègue au sud du Danube 130

Liste des abréviations 135

Principales sources littéraires consultées 137

Liste de principaux travaux utilisés 139

Index 145

Table des matières 157